

LETTERS  
*DE MADAME*  
DE MAINTENON.

*Tome I.*

1881. 3. 11.

1881. 3. 11.

1881. 3. 11.

*galgée*

# LETTRES DE MADAME DE MAINTENON,

*A Monsieur d'Aubigné son frere ,  
à différentes personnes , & à  
M. l'Abbé Gobelin.*

**TROISIEME ÉDITION ,**  
*revue , corrigée & augmentée.*

**TOME I.**

*K. Aubigné , t. de*



**A GLASCO.**

*Aux dépens des Libraires associés.*

---

**M D C C L V L.**

*100*





# LETTERS DE MADAME DE MAINTENON.

---

A DIFFERENTES PERSONNES.

---

## LETTER I.

De Mademoiselle D'AUBIGNÉ  
A Mademoiselle DE ST. HERMANT.

De Niort 1650.

MADÉMOISELLE, vous m'écrivez des choses trop flatueuses & vous me traitez, peu s'en faut, comme si j'étois d'un sexe différent du vôtre. Je suis bien plus flatée de vos louanges que de celles de M. de M\*\*\* †. Il m'en donne avec plus de passion, mais pas avec autant de tendresse. Aussi me méfierois-je bien

† Vraisemblablement le chevalier de Méré.

2 RECUEIL DES LETTRES  
d'un amant, qui s'çauroit entrer dans mon  
cœur avec la même adresse que vous y en-  
trez. Je ne regretterois point Paris, si vous  
n'y étiez pas. Vous effacez tout ce qui m'y  
a plu. Je n'oublierai jamais les larmes que  
vous avez versées avec moi, & toutes  
les fois que j'y pense, j'en versé encore.  
Je m'assieds avec un plaisir toujours nou-  
veau sur cette chaise que vous avez tra-  
vaillée de vos mains, & quand je veux  
écrire, je ne suis contente ni de mes ex-  
pressions ni de mes pensées, si je ne me  
sers pas de vos plumes & de votre papier.  
Je vous prie, Mademoiselle, de me dis-  
penser de vous l'envoyer tout écrit. Je n'ai  
ni assez de courage ni assez d'esprit pour  
cela ; je vous en promets la moitié, &  
vous aurez le reste quand j'aurai autant  
d'esprit que Monsieur Scaron. J'aime bien  
Mademoiselle de Neuillan : je vous prie  
de le lui dire, & de la remercier du ser-  
vice qu'elle m'a rendu, en me donnant en  
vous une amie qui me consoleroit de ma  
mère, si quelque chose pouvoit m'en con-  
soler.

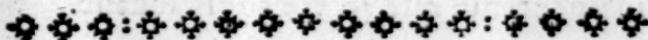


## LETTRE II.

DE M. SCARON A MLE D'AUBIGNÉ.

**M**ADEMOISELLE, je m'étois toujours  
bien douté que cette petite fille, que  
je vis entrer il y a six mois dans ma cham-

bre avec une robe trop courte , & qui se mit à pleurer , je ne scais pas bien pourquoi , étoit aussi spirituelle qu'elle en avoit la mine. La lettre que vous avez écrite à Mademoiselle de Saint - Hermant est si pleine d'esprit , que je suis mécontent du mien de ne m'avoir pas fait connoître assez tôt tout le mérite du vôtre. Pour vous dire vrai , je n'aurois jamais cru que dans les îles de l'Amérique , ou chez les Religieuses de Niort , on apprit à faire de belles lettres ; & je ne puis bien m'imaginer pour quelle raison vous avez apporté autant de soin à cacher votre esprit , que chacun en a de montrer le sien. A cette heure que vous êtes découverte , vous ne devez point faire difficulté de m'écrire aussi-bien qu'à Mademoiselle de Saint-Hermant. Je ferai tout ce que je pourrai pour faire une aussi bonne lettre que la vôtre , & vous aurez le plaisir de voir qu'il s'en faut beaucoup que j'aye autant d'esprit que vous. Tel que je suis , je serai toute ma vie , &c. .



## LETTRÉ III.

## DU MÊME A LA MÊME.

**V**OUS êtes donc devenue malade de la fievre tierce. Si elle se tourne en quarte , nous en aurons pour tout notre hiver. Car vous ne devez pas douter qu'elle

A ij

## 4 RECUEIL DES LETTRES

ne me fasse autant de mal qu'à vous. Faites-moi sçavoir , je vous prie , combien d'accès nous en avons déjà eus , & ce que les médecins en disent , puisque vous les verrez la premiere. Et en vérité , cela est assez extraordinaire que vous sçachiez de mes nouvelles quatre ou cinq jours avant moi-même. Je me fie bien en mes forces , accablé comme je suis de tant de maux , de prendre tant de part aux vôtres. Je ne sçais si je n'aurois pas mieux fait de me défier de vous la premiere fois que je vous vis. Je le devois faire , à en juger par l'événement. Mais aussi , quelle apparence y avoit-il qu'une jeune fille dût troubler l'esprit d'un vieux garçon ? Et qui l'eût jamais soupçonnée de me faire assez de mal pour me faire regretter de n'être plus en état de me revenger ? Douceurs à part , je sçais que vous êtes malade , & ne sçais si l'on a de vous tout le soin qu'on en doit avoir. Cette inquiétude-là augmente fort le déplaisir que j'ai de vous voir aussi malheureuse que je vous suis inutile.

Tandis que la cuisse étendue ,  
 Dans un lit toute nue ,  
 Vous reposez votre corps blanc & gras  
 Entre deux sales draps ,  
 Moi , malheureux pauvre homme ,  
 Sans pouvoir faire un somme ,  
 Entre mes draps qui sont sales aussi ,  
 Je veille en grand souci .

Et tout cela pour vous aimer plus que

DE MAD. DE MAINTENON.

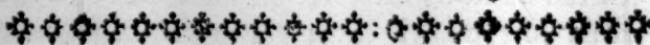
je ne persois. Que je vous aime ! Et que c'est une folise que d'aimer tant ! Comment ! à tout moment il me prend envie d'aller en Poitou , & par le froid qu'il fait ; n'est-ce pas une forsenerie ? Ah ! revenez , revenez , puisque je suis assez fou pour regretter des beautés absentes. Je me devois mieux connoître , & considérer , que j'en ai plus qu'il ne m'en faut d'être estropié depuis les pieds jusqu'à la tête , sans avoir encore ce mal qu'on appelle l'impatience de vous voir. C'est une maudite maladie. Ne vois-je pas bien comme il en prend au pauvre M... de ce qu'il ne vous voit pas aussi souvent qu'il voudroit , encore qu'il vous voye tous les jours ? Il nous en écrit en désespéré ; & je vous le garantis ame damnée , à l'heure que je vous parle , non pas à cause qu'il est hérétique , mais parce qu'il vous aime , & c'est tout dire. Vous devriez pourtant vous en tenir à vos conquêtes , laisser le genre humain en paix ,

Et commander à vos œillades  
De faire un peu moins de malades.

Vous êtes bienheureuse de n'avoir pas à faire à moi , je vous menerois d'importance. Vous vous moquez peut-être de mes menaces. Mais sçachez , beauté fiere , qu'on ne manque point d'hommes forts dans une affaire où le public est intéressé. Il n'y auroit donc qu'à faire mourir les gens ! Et di-

## 6 RECUEIL DES LETTRES

tes-moi, ma mignonne, êtes-vous Chrétienne ? vous êtes Turque, sur mon honneur ; je m'y connois bien, & vous êtes Turque des plus méchantes. Encore les Turcs de bien & d'honneur sont-ils grands aumôniers. Mais, de l'humeur dont je vous connois, vous ne feriez pas de bien pour un empire, même à ceux qui vous aiment. Vous ne valez donc rien, quoique vous soyez faite de quantité de belles & bonnes choses : vous autorisez plus que personne le proverbe qui dit : *Tout ce qui reluit n'est pas or* ; & enfin, vous êtes aussi diablesse que vous êtes blanche. Avec tout cela, voyez ce que c'est que d'être belle, je suis plus que personne du monde, &c.

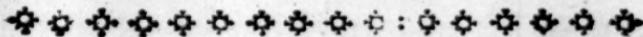


## LETTRE IV.

## DU MÊME A LA MÊME.

QUE vous êtes querelleuse ! & si vous n'aviez beaucoup d'autres bonnes qualités, que j'aurois à souffrir en cultivant l'amitié que j'ai grande envie de faire avec vous ! Hé bien ! quand je vous au-rois manqué une fois de parole, vous seriez bien gâtée. Je vous en manquerai plus de cent fois ; & si, je ne vous en aimerais pas moins. Voyez-vous, Mademoiselle, j'aime si fort mes amis, que j'en suis honteux. Mais j'avoue qu'il y a quelques petites in-

commodités à souffrir avec moi. Je suis paresseux en diable : & pour vous montrer que je dis vrai , c'est que , de pure paresse , je ne puis me résoudre à vous choisir des vers dans ma cassette , quoique j'en aye plus grande envie que vous , & c'est tout ce que je pourrai faire tantôt , quand vous me direz des injures. Vous verrez avec quelle patience je les souffrirai , & vous jugerez par-là , qu'au moins je suis bon à être grondé , si d'ailleurs je ne suis bon à rien. On n'a que faire de nous vouloir brouiller , nous nous brouillerons bien tout seuls , sans que personne s'en mêle ; mais aussi nous nous raccommoderons bien vite , & ce fera à recommencer de plus belle. Adieu. Je suis votre très-hmble & très-obéissant serviteur , ou le diable m'emporte.



## LETTER V.

## DU MÊME A LA MÊME.

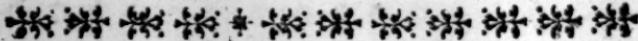
**O**H! pour le coup , voici les vers. Vous y verrez , petite tigresse , que j'avois bien raison de me défier de vous.

Je voyois tous les jours l'incomparable Iris ,  
J'admirois son esprit , je la trouvois fort belle ;  
Imprudent que j'étois ! je m'aimois auprès d'elle ,  
Sans connoître que j'étois pris.  
Mais ne la voyant plus , ô bons Dieux ! quelle flamme  
S'est découverte dans mon ame !

### RECUEIL DES LETTRES

Quels rigoureux tourmens n'ai-je pas enduré ;  
Quand j'ai pensé depuis à ses aimables charmes !  
Que j'ai poussé de cris ! que j'ai versé de larmes !  
Et que j'ai souvent soupiré !  
Mais je ne la vois plus : & cependant mon ame  
Voit eroître tous les jours sa flame.  
Je la sens dans mon cœur augmenter chaque jour,  
Mais aussi chaque jour mon esprit diminue.  
O dangereuse Iris ! pourquoi vous ai-je vue,  
Si j'en devois mourir d'amour ?  
Et si je ne scaurois, tant vous êtes sévère,  
Vous le dire sans vous déplaire.  
L'amour que j'ai pour vous me tourmente si fort,  
Que j'en pourrois flétrir l'ame la plus barbare ;  
Je vous offenserai, si je vous le déclare,  
Si je le cache je suis mort :  
Mais redoutant la mort moins que votre colere ;  
J'aime mieux mourir & me taire.

M. de Miossens a la goutte : on voit  
bien qu'il vous aime. Aimez-moi, & je  
ferai guéri de tous mes maux.



### LETTRE VI.

#### DU MÊME A LA MÊME.

**M**ADÉMOISELLE, je vous envoie ma confession. Quoique je sois devant tout le monde en posture de pénitent, il n'y a personne en qui j'aye plus de confiance qu'en vous : pour vous mon cœur est percé à jour.

Si je n'aime de tout ce cœur  
Iris dont le bel oeil s'est rendu mon vainqueur

DE MAD. DE MAINTENON.

9

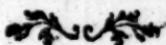
Par une seule aillade,  
Si d'adorer d'autres appas  
Jamais l'amour me persuade,  
Je veux que sa beauté, qui m'a rendu malade,  
Ne me guérisse pas.

C'est jurer par les ondes du Styx : mais  
puis-je, ma toute charmante, ma toute  
précieuse, m'attacher à vous par un ser-  
ment trop fort ?

Oui, si je n'aime constamment,  
Et si jamais mépris ou mauvais traitement  
Me rendent infidelle,  
O grands Dieux ! à qui je promets  
De l'aimer & douce & cruelle,  
Je veux bien que le feu dont je brûle pour elle  
Ne me brûle jamais.

Que diable allois-je faire dans cette  
galere ? Pourquoi vous aimer, vous qui  
ne m'aimerez jamais ? Vous me direz tou-  
jours avec cette gaieté qui me désespère,  
Vous m'aimez, parce que je suis jolie : je  
ne vous aime point parce que vous êtes à  
faire peur.

Ma raison par de vains discours  
A beau me faire voir le péril que je cours,  
Quoi qu'elle me conseille,  
Grands yeux qui paroissez si doux !  
Tein frais & vif ! bouche vermeille !  
Beaux cheveux ! belle Iris ! adorable merveille !  
Je veux mourir pour vous.



AV



## LETTRE VII.

DE M. DE MÉRÉ

A MADEMOISELLE D'AUBIGNÉ.

E n'ose vous écrire, Mademoiselle, quoique vous m'ayez fait la grace de me le permettre & que ce ne soit pas la premiere fois que je me le sois permis. J'étois bien plus hardi avant d'avoir l'honneur de vous connoître ; & je trouve que plus je vous ai vue, plus vous m'avez inspiré de respect. Je crois que si vous n'étiez que la plus belle & la plus agréable personne du monde, je vous dirois librement tout ce qui me viendroit dans la fantaisie. Mais vous avez tant d'autres qualités de plus haut prix, que lorsque l'on vous écrit ou que l'on vous parle, il est bien mal aisé de ne vous pas craindre : & je remarque en vous un mérite si pur & si rare, que j'aurois de la peine à me persuader que le plus honnête homme qui parut jamais fût digne de vous. Depuis que je vous ai quittée, je n'ai rien vu de tout ce que j'aime, rien de noble, rien de galant, ni de bon air. Même quand il m'arrive de tourner ma pensée à ces Dames chez qui j'allois quelquefois, lorsque je ne pouvois être auprès de vous, cette idée ne me donne pas de sentimens bien

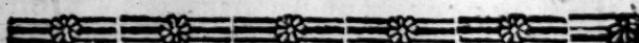
vifs , & je ne songe aux plus accomplies que pour vous mettre au-dessus d'elles. Encore que vous les effaciez & que vous soyez l'admiration de Paris & des mieux faites de la Cour , il est pourtant vrai , Mademoiselle , que c'est dans mon esprit que vous conservez tous ces avantages. De la sorte que je les regarde & qu'ils me font chers , il me semble que les plus graids Princes ne scauroient étre heureux sans vous , & que plus ils ont de fortune & de grandeur , plus ils sont à plaindre de ne vous avoir pas. Aussi , Mademoiselle , si je m'étois apperçu que les matieres brillantes vous pluaient , je vous pourrois assurer qu'Alexandre & César vous eussent préférée à toutes leurs conquêtes. Mais est-il possible qu'avec tant de raisons que vous avez d'aimer le monde & la vie , il arrive pourtant que vous ne laissiez pas quelquefois d'être bien sombre & d'avoir de tristes pensées ? Je vous ai pourtant vue en cet état ; & vous me faiez souvenir de ces tems bas , qu'on aime quelquefois mieux que les plus brillans jours de l'été. Mais ce qui me plaitoit tant ne me tourmentoit pas moins : & puisque votre présence , qui m'est si chère , ne m'empêchoit pas de souffrir , parce que vous étiez mélancolique , imaginez-vous si je suis à plaindre à cette heure que je ne vous vois plus , quand votre tristesse me revient dans l'esprit. Croyez-moi ,

vous devez mieux gouter ce que vous ~~va-~~  
lez : je vous le conseille sincèrement &  
vous en conjure de tout mon cœur. Voici  
votre leçon , & ce qu'un ancien Grec écri-  
voit à son ami.

Sitôt que je vous perds de vue , je suis  
toujours bien aise d'apprendre de vos nou-  
velles ; & tout ce que vous me mandez  
dans votre dernière lettre me réjouit &  
me paroît de bon sens , si ce n'est je ne  
sçais quoi de triste qui fait voir assez que  
vous n'êtes pas bien content de notre con-  
dition. Nous en parlerons quand vous se-  
rez de retour ; & j'espere que vous pren-  
drez d'autres pensées. Cependant il ne sera  
pas mal à propos de vous écrire ce qui me-  
vient dans l'esprit sur le sujet de vos plain-  
tes. Vous semble-t-il donc , mon cher ami ,  
que les Dieux n'ont rien fait pour nous ?  
Et ne songez-vous point qu'ils nous ont  
donné un corps bien sain , bien formé ,  
bien vigoureux , capable de supporter la  
faim , la soif , la fatigue , & capable de  
gouter tant d'innocens plaisirs que la na-  
ture nous présente ? Ne tenons-nous pas  
aussi de leurs libéralités une bonne con-  
science , qui nous exempte de crainte & de  
remords , un esprit docile , pénétrant ,  
soumis à la raison universelle , épuré par  
de profondes réflexions , comme au-dessus  
de tout par la philosophie ? Enfin ne nous  
ont-ils pas donné l'un à l'autre & nous  
pouvoient-ils faire un meilleur présent ?

Que si nous ne sommes pas dans l'abondance , vous imaginez - vous que ce soit un grand mal ? Peut - être que nous en sommes plus heureux ; car nous n'avons besoin que de peu de choses , & ce qui se présente en foule & qu'on ne souhaite point lasse aisément . Mais ce qui nous vient de notre fond ou de notre industrie , ou même de quelques petites faveurs de la fortune , nous cause toujours un plaisir pur & durable . Considérez d'ailleurs que c'est pour nous que la nature agit , qu'elle étale de si beaux spectacles , qu'elle distingue les saisons , que le soleil se leve & se couche , & que tant d'astres rendent la nuit agréable . C'est principalement pour nous que toutes ces choses se font , parce que nous en savons mieux profiter que le reste du monde . En effet , connoissez - vous quelqu'un qui se plaise comme nous aux divers chants des oiseaux , ni qui soit si sensible à la douceur d'une belle nuit ? Souvenez - vous de plus que ces plaisirs sont accompagnés de tant d'excellentes choses que nous disons dans nos promenades . Remercions - en les Dieux , & désormais gardons - nous bien de nous plaindre : ce feroit une extrême ingratitude . Car , en vérité , nous sommes plus riches que les Rois de Perse , ou du moins nous sommes plus heureux .





## LETTRE VIII.\*

DE MADAME SCARON

A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS. †

**M**ADEMOISELLE, voici des vers que M. Scaron a faits pour vous, après avoir très-inutilement tenté d'en faire contre vous. Je n'ai pas voulu lui permettre de vous les envoyer; & voyez combien je compte sur vous, je lui ai dit que vous les recevriez de ma main avec plus de plaisir que de la sienne. Tous vos amis soupirent après votre retour. Depuis votre absence, ma cour en est grossie: mais c'est un foible dédommagement pour eux; ils causent, ils jouent, ils boivent, ils bâillent. Le Marquis a l'air tout aussi ennuyé que les premiers jours de votre départ: il ne s'y fait point: c'est une constance héroïque. Revenez, ma très-aimable, tout Paris vous en pric. Si M. de Villarceaux fçavoit tous les bruits que Madame de Fiesque seme contre lui, il auroit honte de vous retenir plus long-tems. Saint-Evremond veut vous envoyer Châtillon, Mios-

\* Cette lettre est vraisemblablement de l'année 1653.

† Néon de l'Enclos, née à Paris le 15 Mai 1616, morte le 17 Octobre 1706.

DE MAD. DE MAINTENON. 15

sen & du Rincy , en qualité de Chevaliers errans , pour vous enlever dans votre vieux château. Revenez , belle Ninon , & nous ramenez les graces & les plaisirs. Ce sont mes vœux : voici ceux de M. Scaron.

O belle & charmante Ninon ,  
A laquelle jamais on ne répondra , Non ;  
Pour quoi que ce soit qu'elle ordonne ;  
Tant est grande l'autorité  
Que s'acquierte en tous lieux une jeune personne ;  
Quand avec de l'esprit elle a de la beauté !  
Le premier jour de l'an nouveau ,  
Je n'ai rien d'assez bon , je n'ai rien d'assez beau ,  
De quoi vous donner une étrenne .  
Contentez-vous de mes souhaits :  
Je consens de bon cœur d'avoir grosse migraine ,  
Si de bon cœur je ne les fais .  
Je souhaite donc à Ninon  
Un mari peu hargneux , mais qui soit bel & bon ;  
Force gibier tout le carême ,  
Bon vin d'Espagne , gros marron ,  
Force argent , sans lequel tout homme est triste  
& blême ,  
Et qu'un chacun l'estime autant que fait Scaron .

\*\*\*\*\*

LETTER IX.

DE M. DE MÉRÉ A MAD. SCARON.

C'EST être bien constante , Madame ,  
je vous l'avoue , que de me garder  
toujours quelque place en votre souve-  
nir , & de me faire la grace de m'écrire .  
Pensez-vous néanmoins que de la maniere

que vous êtes constante , & même opiniâtre , je vous en doive être obligé , & que ce ne soit pas plutôt un sujet de plainte que de remerciment. Du moment que j'eus l'honneur de vous voir , vous me plûtes bien fort. Et si j'ose me flater d'une si douce pensée , il me semble aussi que vous me faites paroître un peu d'inclination. Tout cela me promettoit un succès agréable. Mais ensuite , après beaucoup d'entretiens & de billets , qui vous ont assez témoigné que je vous aimois éperduement , & qui me devoient mettre bien avant dans votre cœur , vous en êtes demeurée obstinément dans un degré d'amitié , qui ne s'élève guère au-dessus de l'indifférence. Comme je me plains de votre constance , vous me reprochez que je suis inégal. Et je ne veux pas nier que je ne le sois pour vous , Madame , & peut-être encore plus que vous ne pensez. Mais vous m'en devez sçavoir bon gré ; car de la sorte que je le suis , il n'y a rien de plus obligant , puisqu'il ne se passe point de jour que je n'ajoute de l'estime & de la tendresse aux sentimens que vous m'avez inspirés. Et je vous souhaite encore aujourd'hui plus vivement que je ne faisois hier. Il est vrai que les agréments & les délicatesses de votre lettre y peuvent contribuer. Peut-être que vous n'en demandez pas tant , & que vous en seriez embarrassée. Je vous assure pourtant que

les affections médiocres donnent beaucoup de peine & fort peu de plaisir, & que jamais on n'est heureux de s'aimer qu'on ne vienne à ne se pouvoir passer l'un de l'autre.. J'ai eu des affaires qui ne m'ont pas permis d'être auprès de vous. A cette heure que je fais ce que je veux, j'espere de m'en approcher en peu de tems; & si vous me trouvez sombre & mélancolique à notre première vue, n'en soyez pas surprise; car il seroit bien mal aisé que deux heures de votre conversation, toute charmante qu'elle est, me pussent guérir de la tristesse que deux mois de votre absence m'ont causé.



## LETTRE X.

DE MADAME SCARON  
À MADAME DE FONTENAY.

Paris, 14 Février 1653.

Il ne vous pardonnera jamais, me dit-il, d'un ton & d'un air que je ne lui ai jamais vu. Vous l'avez blessé dans l'endroit le plus sensible: vous avez trompé sa confiance: enfin, c'est un déchaînement, une obstination dont je ne l'aurois pas cru capable. Ecrivez-lui, dites-lui vos mécontentemens; dites tout avec fermeté; j'épierai le moment. Il seroit bien triste

pour moi d'être privée du commerce de la personne que j'aime le plus. Ne vous rebutez pas, ne flétrissez point ; dans deux jours je tiens votre paix faite. Dans le fond, vous n'êtes coupable que d'une imprudence, & son cœur est porté à vous justifier. Mon mari est surpris d'une si prompte rupture ; il prétend qu'au lieu de vous en alarmer, vous devez en bénir le ciel.



## LETTRE XI.

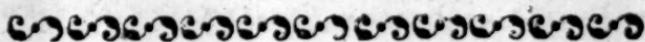
A MADAME DE PALAISEAU. †

Paris, 1654.

J'AI dit à M. de Souvré tout ce que vous lui auriez dit vous-même. Je doute qu'il réussisse ; soyez pourtant sûre qu'il fera l'impossible ; il me l'a promis. Il convient qu'il y a de la lâcheté dans le procédé de son ami ; mais il soutient que vos hau-teurs diminuent sa faute. La chose est sans reméde ; il tâchera seulement de l'enga-ger à doubler la somme. Avec cela, vous seriez heureuse, si vous scâviez l'être, & si la réputation pouvoit se renouveler. Donnez-vous à Dieu ; fuyez du moins le monde pour un tems ; vous pourrez y re-

† Céleste de Palaiseau, Prieure d'Argenteuil. Scaron l'avoit beaucoup aimée dans sa jeunesse.

paroître ensuite, comme si cet accident n'avoit fait aucun éclat. Vous avez toujours aimé la vertu ; quand le public en sera persuadé, & vous le persuaderez par votre retraite, il oubliera vos foiblesse. Monsieur Scaron, qui juge très-sainement des choses, quand il veut bien les examiner sérieusement, est de mon avis. Adressez-vous à quelque homme de bien qui vous conduise dans les voies du Seigneur. Tout est vanité, tout est affliction d'esprit : l'expérience doit vous l'apprendre. Jetez-vous dans les bras de Dieu. Il n'y a que lui dont on ne se lasse point, & qui ne se lasse jamais de ceux qui l'aiment.



## LETTRE XII.

A MADAME DE POMMEREUIL.

Paris, 10 Juillet 1655.

**M**ADAME, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une aussi belle passion que celle que M. Scaron a conçue pour vous, depuis qu'il a eu l'honneur de vous voir au chevet de son lit. Il ne trouve rien de si beau que vous, pas même Madame de Longueville ; il vous donne le prix de la beauté, le prix de l'esprit, le prix de la vertu. Vous êtes, Madame, la seule personne dont il prononce le nom avec respect. A votre considération, il a oublié la

belle inconnue , & pardonné à Madaillan. Madame de Brienne est jalouse de vous : Madame de Fiesque l'est aussi ; jugez combien je dois l'être. Je ne vous remercierai point de cette belle & magnifique chasuble ; c'est le présent d'une rivale trop redoutable. Si j'en croyois mes amis , je vous priverois des prières de la chapelle que vous embellissez , & je défendrois au prêtre de M. Deslandes Payen , de se ressouvenir de sa bienfaîtrice. Madame de Bonneau fort d'ici ; elle vous est si attachée , & elle le dit avec tant de plaisir & de zèle , qu'on a honte de ne pas vous aimer autant qu'elle vous aime.

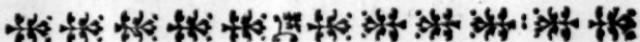
LETTRE XII.

A MADAME FOUQUET

Paris, 25 Mai 1658.

ADAME, je ne vous importuneraï plus de l'affaire des déchargeurs; elle est heureusement terminée par la protection de ce héros, auquel nous devons tout, & que vous avez le plaisir d'aimer. Le Prevôt des Marchands a entendu raison dès qu'il a entendu le grand nom de M. Fouquet. Je vous supplie, Madame, de trouver bon que j'aille vous en remercier à Vaux. Madame de Vassé m'a assurée que vous me continuiez vos bontés.

& que vous ne me trouveriez pas de trop dans ces allées où l'on pense avec tant de raison , où l'on badine avec tant de grace.

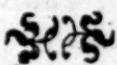


## LETTRE XIV.

A LA MÊME.

Paris , 4 Septembre 1659.

**M**ADAME , la perte que vous venez de faire est une perte publique , par la part que la Cour & la Ville y prennent. Si quelque chose pouvoit en adoucir l'amer-tume , ce seroit sans doute la preuve que ce triste événement vous donne de l'estime que toute la France a pour vous & pour Monseigneur le Surintendant. La mort du Duc d'Anjou n'auroit pas été plus pleurée. Pour moi , Madame , qui suis votre redevable par tant de titres , j'ai bien plus besoin de consolation que je ne suis en état d'en donner. J'aimois cet enfant avec des tendresses infinies , j'avois souvent lu dans ses yeux une félicité & une gloire à laquelle Dieu n'a pas voulu qu'il parvînt. Que son saint nom soit bénî ! Le ciel vous l'a ravi , Madame , il ne vous l'a ravi que pour le rendre plus heureux.



me faire plaisir à ce propos, et je vous en serai

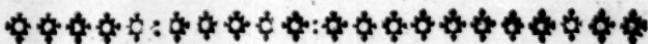
## LETTRE XV.

A LA MÊME.

Paris, 18 Janvier 1660.

**M**ADAME, les obligations que je vous ai ne m'ont pas permis d'hésiter sur la proposition que Madame Bonneau m'a faite de votre part ; elle m'est si glorieuse, je suis si dégoûtée de ma situation présente, j'ai tant de vénération pour votre personne, que je n'aurois pas balancé un instant, quand même la reconnaissance que je vous dois ne m'auroit point parlé. Mais, Madame, M. Scaron, quoique votre redevable & votre très-humble serviteur, ne peut y consentir. Mes instances ne l'ont point fléchi, mes raisons ne l'ont pas persuadé. Il vous conjure de m'aimer moins, ou de m'en donner des marques qui coutent moins à l'amitié qu'il a pour moi. Lisez sa requête, Madame ; & pardonnez-en la vivacité à un mari qui n'a d'autre ressource contre l'ennui, d'autre consolation dans tous ses maux, qu'une femme qu'il aime. J'ai dit à Madame Bonneau, que si vous vouliez abréger le terme, j'aurois peut-être son consentement ; mais je vois bien qu'il est inutile de m'en flater, & que j'avois trop

présumé de mon pouvoir. Je vous prie, Madame, de me continuer votre protection : personne ne vous est plus attaché que moi, & ma reconnoissance ne finira qu'avec ma vie.



## LETTRE XVI.

À MADAME DE VILLARCEAUX.\*

*Paris, 27 Août 1660.*

JE n'entreprendrai point de vous faire la relation de l'entrée du roi. Je vous dirai seulement que ni moi ni personne ne saurions vous en faire comprendre toute la magnificence. Je ne crois pas qu'il se puisse rien imaginer de si beau, & la reine dût se coucher hier au soir assez contente du mari qu'elle a choisi. S'il y a des relations imprimées, dès aujourd'hui je vous en enverrai ; sinon, j'attendrai. Mais je ne puis vous rien dire en ordre. Et tout ce que je vis hier fort distinctement, est à présent confus dans ma tête. Je fus toute yeux pendant dix ou douze heures de suite. La maison de M. le Cardinal de Mazarin ne fut pas ce qu'il y eut de plus laid : elle commença par 72 mulets de bagage ; les 24 premiers avoient

\* Femme de Louis de Mornay, Marquis de Villarceaux, mort à Villarceaux en 1691.

des couvertures assez simples ; les autres en avoient de plus belles , plus fines , plus éclatantes que les plus belles tapisseries que vous ayez jamais vues. Et les derniers en avoient de velours rouge en broderie d'or & d'argent , avec des mors d'argent & des sonnettes ; tout cela d'une magnificence sur laquelle on se récria beaucoup.\* Ensuite vingt-quatre pages passèrent , & tous les gentilshommes & officiers de sa maison. Après cela douze carrosses à six chevaux , & ses gardes. Enfin sa maison fut plus d'une heure à passer & à être admirée. Celle de Monsieur vint ensuite. J'oubliois dans celle de M. le Cardinal vingt-quatre chevaux de main , couverts de housses si belles & si beaux eux-mêmes , que je n'en pouvois ôter les yeux. La maison de Monsieur parut donc très-pitoyable , & il y avoit , dit-on , du dessein : c'étoit pour montrer l'extensive opulence du Cardinal. Le comte d'Estrées appelloit pourtant cela une fastueuse simplicité. La maison du Roi fut véritablement royale. Vous sçavez , Madame , mieux que moi ce qui la compose. Mais ce que vous n'imaginerez seulement pas , c'est la beauté des chevaux que montoient les pages de la grande & de la petite écurie , qui les manioient très-adroitemment.

\* Dans les œuvres de la Fontaine on trouve une lettre adressée à Fouquet sur cette entrée. Il y est souvent parlé des mulets de son Eminence.

Les

Les différentes brigades des Mousquetaires avoient différentes plumes : la première en avoit de blanches : la seconde de jaunes, noires & blanches : la troisième de bleues, blanches & noires : & la quatrième de vertes & blanches. Les Pages de la chambre étoient vêtus de casques de velours couleur de feu, chamarrees d'or. M. de Navailles paroissoit à la tête des Chevaux-legers, tout cela magnifique : Vardes à la tête des cent Suisses ; il étoit avec du verd sur de l'or, & de fort bonne mine. Ensuite .... non .... Les gens de qualité suivoient les Chevaux-legers : on en vit un très-grand nombre, tous si bien qu'on n'en pouvoit préférer un à un autre. J'y cherchai mes amis : Beuvron passa un des premiers avec M. de St Luc : il me cherchoit aussi, mais non où j'étois. Tous les autres marchoient assez en désordre. Je cherchai M: de Villarceaux ; mais il avoit un cheval si fougueux, qu'il étoit à vingt pas de moi lorsque je le reconnus. Il me parut des mieux : il étoit des moins magnifiques, mais le plus gallamment. Il avoit un beau cheval qu'il manioit bien : sa tête brune paroissoit de loin : & l'on se récria sur lui quand il passa. Tous ces Messieurs allerent faire de grandes réverences au balcon de l'abbé d'Aumont. Je vous ai mandé qui y étoit \*. Le

\* Peut-être la Princesse d'Angleterre, depuis mariée à Monsieur.

comte de Guiche marchoit seul , fort paré de piergeries qui éclatoient au soleil admirablement , entouré de force belles livrées , & suivi de quelques officiers des Gardes : il alla sous le balcon , comme vous pouvez penser : je crois qu'il plut assez ; car il étoit en plein de verd & de blanc qui réussit fort bien. Les Maréchaux de France précédoint le Roi , devant lequel on portoit un dais de brocard . . . .

*( Il y a ici une lacune de quatre pages. )*  
Le Roi saluoit tout le monde avec une grace & une majesté surprenantes. Ensuite parut M. le Chancelier , en robe & manteau de brocard d'or , environné de laquais & des pages vêtus de satin violet , chammarrés d'argent & couverts de plumes. Enfin , Madame , rien de plus pompeux : des Seigneurs on ne sauroit dire quel étoit le mieux ; & si j'avois à donner le prix à quelqu'un , ce seroit au cheval qui portoit les sceaux. La Feuillade avoit affecté une singularité qui ne réussit pas : il n'avoit sur la broderie que du ruban noir & des plumes noires. Le chevalier de Grammont , Rouville , Bellefonds & quelques autres courtisans suivoient la maison de M. le Cardinal , ce qui surprit tout le monde : on dit que c'étoit par flaterie , & je m'en informerai. Le Chevalier étoit tout couvert de couleur de feu , & fort brillant. Rouville étoit en housse d'emprunt. Pour moi j'aurois pris le parti de

n'y pas être ; car le Roi scait bien qu'il n'est pas en état de faire ces dépenses-là. Voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire aujourd'hui. J'ai même la main si lasse que je ne vous remercierai point de toutes les bontés que vous me témoignez. Madame des Préaux m'envoya encore hier au soir une de vos lettres, dont je vous rens mille grâces. Je n'enverrai celle-ci à la poste que le plus tard que je pourrai, afin d'attendre des relations, s'il y en a d'imprimées.

Dans les premières harangues que l'on a faites, je n'ai point ouï-parler de celle du président Amelot. On ne peut encore scâvoir ce qu'ils auront fait, ni celui qui aura le mieux réussi : je m'en informerai. On dit que les plus courtes ont été les moins mauvaises. Les Présidens à mortier étoient assez ridicules avec leurs mortiers sur la tête, qui de loin paroisoient de ces boëtes plates de confitures. On chante aujourd'hui le *Te Deum*. Dimanche il y aura un feu sur l'eau devant le Louvre. On ne parle que de plaisirs. Je vous prie de croire que je n'en ai point de plus grand que de vous donner des marques de ma gratitude & de mon respect. *Signé, D'AUBIGNY.*

P. S. Je viens d'apprendre que le Roi donna les clefs de la ville ; que l'on lui apporta, à M. de Trêmes, qui les envoya sur l'heure à Madame de Navailles. Les relations ne sont pas encore imprimées :

B ij

je vous envoie ce qu'il y a. Trouvez bon que je fasse ici mes complimens à M. de Villarceaux, & à M. & à Mademoiselle de la Garanne.



## LETTRE XVII.

A LA MARÉCHALE D'ALBRET.

*Des Ursulines de la rue S. Jacques, 1664.*

MADEAME, je suis pénétrée du service que vous m'avez rendu ; & ce qui me charme dans votre procédé, c'est que vous m'ayez accordé votre protection sans me l'avoir promise. Par la noblesse de votre action jugez, Madame, de ma reconnaissance & de mon respect. Je pourrai donc enfin désormais travailler tranquillement à mon<sup>o</sup> salut : j'ai bien promis à Dieu de donner aux pauvres le quart de ma pension. Ces cinq cens livres de plus que n'avoit M. Scaron, leur sont dues en bonne morale, ne fût-ce que pour réparer le mensonge officieux de votre ami.





## LETTRE XVIII.

A M. D'HERMILLI.

*De saint Germain, le 18 Septembre 1664.*

Nous avons fait yœu, mon cher cousin, de passer ici une partie de l'automne ; vous ferez donc sans nous la vendange : croyez qu'il n'y a qu'une résolution aussi forte que celle que nous avons prise, qui puisse nous faire refuser vos offres. Nous menons ici une vie fort uniforme, très-agréable pourtant. Madame de Fiesque, Beauvrón, Mademoiselle de Prâlin & Coulanges nous donnent tous les soirs un petit concert. L'abbé fait des vers ou nous lit ceux qui nous viennent de Paris. Nous avons la matinée à nous ; & le reste de la journée nous le donnons au jeu, à la conversation, à la musique. A Saint Germain tout est plaisir ; à Paris tout ennuie, tout endort.

Les jours sont plus sereins, les zéphirs sont plus doux :

C'est dans ces lieux charmans que regne l'innocence :

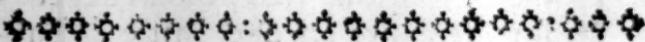
Un amant malheureux y dit tout ce qu'il pense.  
Que vos courtisans soient jaloux !

Du bonheur ils ont l'apparence,  
Nous en avons la jouissance.

D'un favori superbe ils craignent le courroux ;

D'amour seul nous craignons les coups.  
L'art semble fait pour eux, & pour nous la nature.  
Les fruits font nos repas, les fleurs notre parure.  
Nul autre miroir parmi nous,  
Que le cristal d'une onde pure.

Adieu, mon cher cousin, & bonnes vendanges.



### LETTRE XIX.

À MAD. LA DUCHESSE DE RICHELIEU.

*Le 20 Février 1666.*

**J**E vous remercie, Madame, de tout mon cœur de la retraite que vous m'offrez ; mais je suis bien éloignée aujourd'hui de penser à quitter la rue saint Jacques : il n'y a qu'une vie retirée qui puisse me convenir dans la situation où me réduit la mort de la Reine. J'aurai l'honneur, Madame, de vous porter moi-même le voile, & tel que vous l'avez commandé. Mon deuil est bien différent de celui de la Cour : j'ai à pleurer ma bienfaîtrice, & mon repos, & mon bonheur. Avez-vous lu, Madame, le sonnet que l'Abbé a fait sur cette mort ? C'est la plus belle chose du monde. Il faut que l'Abbé aime la vertu, puisqu'il la loue si bien.



## C O M M U N I C A T I O N

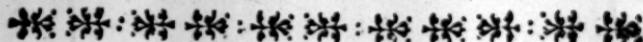
## L E T T R E X X.

A LA MÊME.

Le 3 Mars 1666.

**M**ADAME, je le jure en présence de Dieu : quand même j'aurois prévu la mort de la Reine, je n'aurois point accepté ce parti : j'aurois encore mieux aimé ma liberté, j'aurois respecté mon indigence. Mes amis sont bien cruels, Madame ; ils me blâment d'avoir rejetté les propositions d'un homme riche & de condition, à la vérité, mais sans esprit & sans mœurs. J'ai dit à ce sujet à Madame la Maréchale tout ce que j'ai pu trouver de plus fort & de plus sensé : elle me condamne, elle m'impute mes malheurs. A la vérité je n'aurois pas aujourd'hui à regretter la perte de la pension qui me faisoit subsister, mais Dieu y pourvoira : & j'aurois à présent à regretter ma solitude, ma liberté, mon repos, biens que Dieu ne pourroit me rendre sans miracle. Si le refus étoit à faire je le ferois encore, malgré la profonde misere dont il plaît au ciel de m'éprouver : je me suis bien consultée, j'ai tout considéré, tout pesé, tout vu. Je ne suis donc pas si coupable, Madame : je ne suis que malheureuse ; & c'est bien assez.

B iv



## LETTRE XXI.

A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

*Le 8 Mars 1666.*

VOtre approbation me console de la cruauté de mes amis : dans l'état où je suis, je ne scaurois me dire trop souvent que vous approuvez le courage que j'ai eu de m'y mettre. A la place Royale on me blâme, à S. Germain on me loue ; & nulle part on ne songe à me plaindre ni à me servir. Que pensez-vous de la comparaison qu'on a osé me faire de cet homme à M. Scaron : ô Dieu, quelle différence ! Sans fortune, sans plaisir, il attireroit chez moi la bonne compagnie ; celui-ci l'auroit haïe & éloignée. M. Scaron avoit cet enjouement que tout le monde scait, & cette bonté d'esprit que presque personne ne lui a connu : celui-ci ne l'a ni brillant, ni badin, ni solide ; s'il parle il est ridicule. Mon mari avoit le fonds excellent : je l'avois corrigé de ses licences ; il n'étoit ni fou ni vicieux par le cœur : d'une probité reconnue, d'un désintéressement sans exemple : C\*\*\* n'aime que ses plaisirs, & n'est estimé que d'une jeunesse perdue : livré aux femmes, dupe de ses amis, haut, emporté, avare & prodigie : au moins m'a-t-il paru tout cela.

Je vous fçais bon gré de ne l'avoir pas reçu, malgré les recommandations de la Châtre : il n'auroit pas senti que la premiere fois devoit être la dernière. Assurez ceux qui attribuent mon refus à un engagement, que mon cœur est parfaitement libre, veut toujouors l'être, & le sera toujoures : je l'ai trop éprouvé que le mariage ne fçauroit être délicieux ; & je trouve que la liberté l'est. Faites, je vous prie, mes complimens à M. de la Rochefoucault ; & dites-lui que le livre de Job & le livre des Maximes sont mes seules lectures. Vous ne ferez pas remerciée, puisque vous ne voulez pas l'être ; mais la reconnaissance ne perd rien au silence que vous m'imposez. Que je vous dois de choses, ma très-aimable !

affectionnément à Mme de Chanteloup

## LETTRE XXI.

A MADAME DE CHANTELOUP.

Passy, 28 Avril.

**M**e voilà, Madame, bien éloignée de la grandeur prédicté. Je me soumets à la providence : & que gagnerois-je à murmurer contre Dieu ? Mes amis m'ont conseillé de m'adresser à M. \*\*\* , comme s'ils avoient oublié les raisons que j'ai de n'en rien espérer : irai-je le regagner par mes soumissions, & briguer l'honneur d'ê-

B. v.

tre à ses gages ? On m'a envoyée à M. Col-  
bert , mais sans fruit. J'ai fait présenter  
deux placets au Roi , où l'abbé Testu a mis  
toute son éloquence : ils n'ont pas seule-  
ment été lus. Oh ! si j'étois dans la faveur ,  
que je traiterois différemment les mal-  
heureux ! Qu'on doit peu compter sur les  
hommes ! quand je n'avois besoin de rien ,  
j'aurois obtenu un évêché ; quand j'ai be-  
soin de tout , tout m'est refusé. Madame  
de Chalais \* m'a offert sa protection , mais  
du bout des levres : Madame de Lyonne  
m'a dit , *Je verrai , je parlerai* , du ton dont  
on dit le contraire. Tout le monde m'a  
offert ses services , & personne ne m'en a  
rendu. Le Duc est sans crédit , le Maréchal  
occupé à demander pour lui-même : enfin ,  
Madame , il est très-sûr que ma pension  
ne sera point rétablie. Je crois que Dieu  
m'appelle à lui par ces épreuves : il appelle  
ses enfans par les adversités : qu'il m'ap-  
pelle , je le suivrai dans la regle la plus  
austere : je suis aussi lasse du monde que  
les gens de la Cour le sont de moi. Je vous  
remercie , Madame , des consolations chré-  
tiennes que vous m'offrez , & des bontés  
que mon frere m'écrit que vous daignez  
lui témoigner.

\* Depuis Princesse des Ursins.



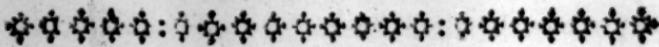


## LETTRE XXIII.

A MADEMOISELLE D'ARTIGNI.

Paris, 30 Juin.

**S**I tout ce que Madame l'Ambassadrice me dit de dona Camerera est vrai, je n'aurai lieu de regretter ni Paris ni le Poitou. Notre Princesse est riche & bonne; elle a été élevée ici, & elle aimera tout ce qui en est. Je ne serai pas mal à la Cour: ce n'est qu'un enfant, mais aimable & d'un bon naturel. Les Portugais sont polis à l'excès, pleins d'esprit & magnifiques, à en juger par ceux-ci. A Lisbonne il y a plus de société qu'on ne dit; & les chaleurs n'y sont pas si excessives: enfin on m'y promet toutes sortes d'agrémens. Et que quitté-je ici? des amis à qui je suis à charge, des gens qui ne sçavent pas servir l'infortune. Le maréchal d'Albret est le seul qui me reste; mais les choses sont bien changées: autrefois mon ami, il est aujourd'hui mon protecteur. Il a bien voulu s'intéresser pour moi auprès de Madame de Montespan: ménagez-moi, je vous prie, l'honneur de lui être présentée, lorsque j'irai vous faire mes remercimens & mes adieux. Que je n'aie point à me reprocher d'avoir quitté la France sans en avoir revu la merveille!



## LETTRE XXIV.

À MADAME DE CHANTELLOU.

*Paris, 11 Juillet 1666.*

JE n'irai point en Portugal, Madame : c'est une chose décidée. Ces jours passés, Madame de Thianges me présenta à sa sœur, lui disant que je devois partir incessamment pour Lisbonne. « Pour Lisbonne, dit-elle ! mais cela est bien loin ; il faut rester ici : Albret m'a parlé de vous, & je connois tout votre mérite ; » j'aime-rais bien mieux, disois-je en moi-même, qu'elle connût toute ma misère. Je la lui peignis, mais, sans me ravalier, elle m'écouterait avec attention, quoiqu'elle fût à sa toilette. Je lui dis que ma pension étoit supprimée ; que j'avois sollicité en vain M. Colbert ; que mes amis avoient inutilement présenté des placets au Roi ; que j'étois obligée de chercher hors de ma patrie une subsistance honnête ; que la longueur du voyage ne m'effrayoit point, puisque j'avois fait dès mon enfance celui de l'Amérique. Enfin, Madame de la Fayette auroit été contente du vrai\* de mes expressions & de la briéveté de mon récit. Madame de Montespan en parut touchée, & m'en demanda le détail dans un

\* Mot favori de Madame de la Fayette.

mémoire qu'elle se chargea de présenter au Roi : je la remerciai très-affectueusement. j'écrivis à la hâte mon placet, & j'en fus aussi contente que si notre abbé y avoit mis tout son esprit. Je le lui fis remettre par la bonne dame. Le Roi l'a, dit-on, reçu avec bonté : peut-être la main qui l'a offert l'aura rendu agréable. M. de Villeroi s'est joint à elle : c'est presque le seul homme de ma connoissance que je n'avois pas prié de me servir, & le seul qui m'ait servi. Enfin ma pension est rétablie sur le même pied que la feue Reine me l'avoit accordée. Deux mille livres, c'est plus qu'il n'en faut pour ma solitude & pour mon salut. A mon lever, j'ai trouvé un billet de M. d'Albret qui m'annonce cette nouvelle, & me l'annonce par ordre exprès. Je crois que vous en faire part est la meilleure réponse à votre lettre d'adieu. J'irai demain remercier Madame de Montespan & M. d'Alincour.



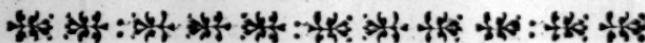
## LETTRE XXXV.

À MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

*Paris, le 18 Juillet 1666.*

LE maréchal d'Albret est mon ami de tous les tems ; je ne l'sçache pas qu'il ait été mon amant : quand on vous a servi, belle Ninon, on devient d'une délica-

resse extrême. Je le vois tous les jours, & vous sçavez bien qu'on peut le voir sans danger. Vous vous plaignez de son absence ; je suis trop fidèle à l'amitié pour que vous puissiez vous en prendre à moi : venez souper ce soir chez moi, & préparez votre vengeance. Madame de Fiesque & Madame de Coulanges ont fait partie de mettre le Maréchal de belle humeur. Je vous attens, à moins que le marquis n'y mette obstacle : menez-le, si vous ne portez pas votre luth ; mais songez bien qu'il nous faut ou le luth ou le marquis.



## LETTRE XXVI.

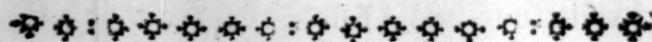
A MONSIEUR L'ABBÉ TESTU.

*Paris, le 15 Novembre.*

**N**E vous alarmez pas de ma dévotion, mon pauvre abbé. Rassurez l'hôtel de Richelieu : on n'oublie pas dans la solitude des amis, à qui l'on en doit tous les agrémens. Ma vie, dites-vous, n'a pas besoin de réforme : le pere Bourdaloue ne me parleroit pas sur ce ton : vous êtes aujourd'hui mondain, vous ne le serez pas toujours ; viendra un tems où vous préférerez le ciel à la terre : vous êtes fait pour Dieu. Ceux qui attribuent ma retraite à un dépit, sans doute ne me connaissent pas : ai-je jamais donné lieu à de

pareils soupçons ? Elle est le fruit de réflexions sérieuses : je suis le monde , parce que je l'ai trop aimé , parce que je l'aime trop. Vous me dites qu'on y peut faire son salut : vous devez sentir vous-même combien cela est difficile. J'aime bien cette maxime du pere Joseph : Pour être vertueux à Paris , il ne suffit pas de le vouloir. Je ne veux pourtant pas en sortir encore : trop de chaînes m'y attachent ; & , à ma foiblesse , je sens que je ferois des efforts inutiles. On vous a dit vrai ; si l'on vous a dépeint mon Directeur \* comme un homme rigide. Il ne défend point les plaisirs innocens ; mais il ne permet pas de traiter d'innocens ceux qui sont criminels. Sa piété est douce , gaie , point fastueuse ; il n'exige pas une vie toujours mortifiée ; mais il veut une vie chrétienne & active : c'est un homme admirable ; je vous l'enverrai , si vous souhaitez , à vous & à Guébriant. Il commence par s'emparer des passions ; il s'en rend maître , & il y substitue des mouvements contraires. Il m'a ordonné de me rendre ennuyeuse en compagnie , pour mortifier la passion qu'il a apperçue en moi de plaire par mon esprit : j'obéis ; mais voyant que je bâille , & que je fais bâiller les autres , je suis quelquefois prête à renoncer à la dévotion.

\* M. l'abbé Gobelin , Docteur de Sorbonne.



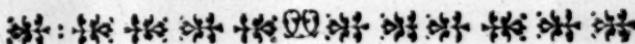
## LETTRE XXVII.

A MADAME D'HUDICOUR.

*Paris, le 24 Mars 1669.*

**M**ONSIEUR de Vivonne m'a déjà parlé : je suis fort sensible à l'honneur qu'on veut me faire ; mais je vous avoue que je ne m'y crois nullement propre. Je vis tranquille ; me convient-il de sacrifier mon repos & ma liberté ? D'ailleurs, ce mystère, ce profond secret qu'on exige de moi, sans m'en donner positivement la clef, peuvent faire penser à mes amis qu'on me tend un piège. Cependant, si les enfans sont au Roi, je le veux bien ; je ne me chargerois pas sans scrupule de ceux de Madame de Montespan : ainsi, il faut que le Roi me l'ordonne. Voilà mon dernier mot. J'ai écrit à peu près la même chose à Madame de Thianges ; & c'est une précaution que m'inspire la prudence. Il y a trois ans que je n'aurois pas eu cette délicatesse ; mais depuis j'ai appris bien des choses qui me la prescrivent comme un devoir. Et vous, me blâmerez-vous aussi ?





## LETTRE XXVIII.

A LA MÊME.

*Paris, 24 Décembre 1672.*

**L**A PETITE SE PORTE MIEUX : PUTHAU VOUS A donné une fausse alarme : je n'ai pas craint un seul instant , & vous fçavez qu'il n'en faut pas beaucoup pour me faire trembler : les douleurs ont été assez vives , mais sans convulsions : soyez donc tranquille , ma chere Madame. Les enfans fufent avant hier à S. Germain : la Nourrice entra , & je restai dans l'antichambre. A qui sont ces enfans , lui dit le Roi ? « Ils sont sûrement , répondit-elle , à la dame qui demeure avec nous ; j'en juge par les agitations où je la vois au moindre mal qu'ils ont. » Et qui croyez-vous , reprit le Roi , qui en soit le pere ? « Je n'en fçais rien , se partit la Nourrice ; mais je m'imagine que c'est quelque duc ou quelque président du parlement. » La belle dame est enchantée de cette réponse , & le Roi en a ri aux larmes.





## LETTRE XXIX.

DE M. DE MÉRÉ A MAD. SCARON.

JE ne crois pas avoir été de ma vie si ébloui que je le fus hier, Madame, en me promenant dans votre jardin, lorsque vous me faites signe de monter dans votre chambre. Et si de loin vous me parutes belle & brillante, je fus encore plus surpris de votre abord & de vos façons, quoique je ne le dusse pas être. Car qui fçait mieux que moi, & qui l'a plus profondément senti, qu'en tout ce qui peut plaire, vous ne le cédez en rien aux plus aimables de la Cour ? Mais, sans mentir, Madame, vous aviez dans ces moments des grâces bien particulières, qui m'étoient encore inconnues. Comme vous n'êtes visible que pour fort peu de gens, je pensois que vous seriez seule. C'est seule qu'on vous souhaite le plus. Je fus néanmoins bien aise de m'être trompé. La bonne mine de Monsieur.... qui vous tenoit compagnie, les excellentes choses qu'il disoit, & sa maniere de s'expliquer me donnerent de l'admiration, & me firent connoître que le bonheur ne se peut limiter. En effet, Madame, je m'étois cru parfaitement heureux du seul plaisir de vous regarder & de vous écouter. Je vous

avoue pourtant que cet homme ne s'en fut pas plutôt allé , que je le trouvai beaucoup à dire. Ce n'est donc pas une chose bien étrange , si vous l'avez quelquefois auprès de vous , malgré votre humeur solitaire ; & je ne m'étonne pas non plus s'il quitte si souvent la Cour pour venir gouter les charmes de votre conversation. Aussi , Madame , je suis persuadé qu'il auroit moins de plaisir à prendre la conduite d'un si beau Royaume sous le plus grand Prince du monde , qu'à gouverner une si belle dame. Ces deux charges méritent bien d'être briguées , & celui qui discouroit avec vous me semble assez habile homme pour espérer l'une , & même assez honnête-homme pour aspirer à l'autre. Mais , Madame , quand ce seroit le plus honnête-homme qu'on se puisse imaginer , toujours devroit-il bien craindre que votre sévérité ne l'éloignât encore plus de vos bonnes graces , que son mérite ne l'en pourroit approcher.





## LETTRE XXX.

DE MAD. SCARON

A MAD. DE MONTESPAN.

*Anvers, le 18 Avril 1674.*

**M**ADAME, notre voyage a été fort heureux, & le Prince se porte aussi bien que la marquise de Surgeres ; tous deux également inconnus, tous deux très-fatigués, tous deux fort surpris de ne pas trouver ici vos ordres. Nous les attendons avec impatience. Il fait le même tems que nous avons eu dans la route, c'est-à-dire, le plus beau du monde. Le Prince est assez gai, il a bon appétit, & dort tranquillement. Il est bien juste que je passe ici pour sa mère, moi qui en ai toute la tendresse, & qui partage avec vous tous ses maux.

## LETTRE XXXI.

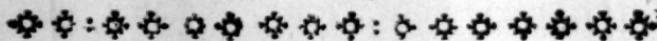
A LA MÊME.

*Anvers, le 20 Avril.*

**M**ADAME, le médecin visita hier le Prince : il parla de fort bon sens sur son incommodité ; il est tel qu'on vous l'a dit, fort doux, simple, point charlatan.

Cependant je vous avoue, Madame, que j'ai de la peine à le lui confier ; mais il faut obéir. Il nous donne encore cette journée pour nous remettre des fatigues du voyage ; demain il commencera ses remèdes : je souffre par avance de tout ce que le pauvre enfant souffrira. C'est bien à présent, Madame, que vous auriez à me reprocher de l'aimer avec excès. Je ne pourrai soutenir la vue de l'appareil : il m'a promis pourtant de traiter le mal avec douceur. Il prétend que ce n'est qu'un affaiblissement, & cela me rassure. Le Prince lui a dit : « Au moins, Monsieur, je ne suis pas né comme cela ; voyez maman, & papa n'est pas boiteux : » il a dit cela avec beaucoup de grâce & de vivacité. Nous sommes ici parfaitement inconnus, & nous y vivrons d'une manière fort retirée, heureux si nous pouvons en rapporter la santé : je le demande à Dieu à toutes les heures du jour, & je ferai dire cent messes à cette intention. Le petit mignon baise très-humblement les mains à la belle Madame.





## LETTRE XXXII.

DE MADAME DE MAINTENON

A LA MÊME.

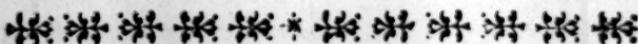
*Barege, le 10 Juin 1675.*

LE Mignon se porte bien : nous arrivons dans le moment. Ce voyage n'en est pas un ; c'est une agréable promenade. La Guienne a fait des merveilles, & j'ai bien promis à Messieurs d'Albret & de Saint-Simon de vous l'écrire. Le Roi n'aurait pas été mieux reçu ; par-tout des honneurs & des acclamations infinies. Vous auriez été enchantée, Madame ; & vous n'imaginerez point jusqu'où va l'amour de ce peuple pour le Roi & pour tout ce qui lui appartient. Le Mignon a répondu à la harangue des Jurats de Bordeaux. M. le Ragois s'est chargé de vous mander ces particularités. Dans quatre ou cinq jours nous commencerons les bains. On en raconte ici des prodiges. Mais il faut de la patience. Il y a ici beaucoup de monde. Nous y serons pourtant aussi libres que si nous étions seuls, quoique nous nous soyons déjà apperçus que nous sommes trop respectés pour n'être pas un peu contraints : voilà un barbouillagne du Mignon.

DU DUC DU MAINE  
A SA MER E.

Je m'en vas écrire toutes les nouvelles du logis pour te divertir, mon cher petit cœur ; & j'écrirai bien mieux quand je penserai que c'est pour vous, Madame. Madame de Maintenon passe tous les jours à filer ; & si l'on la laissoit faire, elle y passeroit les nuits, ou à écrire. Elle travaille tous les jours pour mon esprit ; elle espere bien d'en venir à bout, & le Mignon aussi, qui fera ce qu'il pourra pour en avoir, mourant d'envie de plaire au Roi & à vous. J'ai lu, en venant, l'histoire de César : je lis à présent celle d'Alexandre, & je commencerai bientôt celle de Pompée. La tartuferie de l'Aumônier continue. Elle vous divertira bien. Lutain est fort paresseux. J'ai donné mon amitié à Anse, parce qu'il a l'honneur d'avoir la vôtre. Hénaut est complaisant pour toutes les bagatelles que je veux. La Couture n'aime pas à me prêter les jupes de Madame de Maintenon, quand je veux me déguiser en fille. J'ai reçu la lettre que vous écrivez au cher petit Mignon. J'en ai été ravi. Je ferai ce que vous me dites, quand ce ne seroit que pour vous plaire ; car je vous aime au superlatif. Je fus charmé, & je le suis encore du petit signe de tête que le Roi me fit quand je partis,

mais fort mal content de ce que tu ne me paroiffois pas affligée : tu étois belle comme un ange.



## LETTER XXXIII.

A MADAME DE COULANGES.

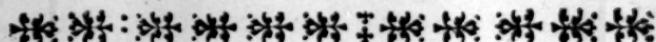
JE vous fais mille remercimens , Madame , de tout ce que votre lettre contient de gracieux pour moi. Les deux mille écus sont au-dessus de mon mérite ; mais rien n'est au-dessus de mes soins : je consume le plus beau de ma vie au service d'autrui : je suis toujours dans des inquiétudes mortelles , & vous ne scauriez croire combien les désagrémens nécessaires de mon état ajoutent à la vivacité de mon tempérament. J'aurois besoin de repos , & je vis dans une action continue ; pas un moment à mes amis. Les bontés du Roi ne scauroient me dédommager de toutes ces pertes. Je remercie Madame de Sévigné. Dites - lui combien je mérite qu'elle m'aime toujours. La belle Victoire sort d'ici , fort piquée , je pense , de n'avoir pu me persuader de souper ce soir chez sa mère. Je ne serois jamais à moi , si je ne refusois pas toujours. Ma servitude finira. Mais hélas ! peut-être finira-t-elle par une autre servitude. Le Mignon a fort bien retenu les vers de M. de Coulanges :

langes : il les a récités avec grace : on en a demandé l'auteur : je l'ai nommé : on a souri : dans ce pays-ci rien ne se perd.

## LETTRÉ XXXIV.

## À MADAME D'HUDICOUR.

LE mariage dont on vous a parlé n'a été proposé que d'une maniere fort vague , & c'est bien assez. Cet homme n'étoit pas fait pour moi : il n'a ni biens ni mérite , & il ne m'a pas fallu un grand effort pour refuser un Duc. J'ai remercié Madame de Montespan , & rejetté la cause de mon refus sur ma tendresse pour les Princes. Je l'en ai si bien persuadée , que je suis sure qu'elle se repent à présent d'avoir recouru à ce moyen pour m'éloigner. Elle ne se doute pas que je l'aye pénétrée , & elle m'en aime davantage. Ce matin elle a exigé que je lui donnasse ma parole de ne la point quitter : je lui ai tout promis : j'ai tout oublié : nous nous sommes embrassées : désormais nous vivrons en paix. Elle m'a offert d'en signer le traité. On est malheureux de vivre dans un pays où la bonne foi des traités dépend des sermens. Il faut s'accoutumer à tout : j'ai déjà renoncé à mes gouts , à ma santé , à mes plaisirs. Mais ne craignez pas que je renonce jamais aux sentimens qui m'attachent à vous.



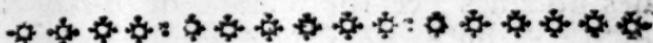
## LETTRE XXXV.

A MADAME DE COULANGES.

5 Février 1675.

J'Ai plus d'impatience de vous dire des nouvelles de Maintenon, que vous n'en avez d'en apprendre. J'y ai été deux jours qui m'ont paru un moment : mon cœur y est attaché. N'admirerez-vous pas qu'à mon âge je m'attache à ces choses-là comme un enfant ? C'est une assez belle maison : un peu trop grande pour le train que j'y destine. Elle a de fort beaux dehors, des bois où Madame de Sévigné réveroit à Madame de Grignan fort à son aise. Je voudrois pouvoir y demeurer ; mais le tems n'est pas encore venu. Il est vrai que le Roi m'a nommée Madame de Maintenon, que j'ai eu l'imbécillité d'en rougir ; & tout aussi vrai, que j'aurois de plus grandes complaisances pour lui que celle de porter le nom d'une terre qu'il m'a donnée. Je dirai bien à Madame de Montespan qu'il y a de faux freres, & que du soir au lendemain la ville est fort exactement informée de tout ce qui se fait ici. Les amis de mon mari ont tort de m'accuser d'avoir concerté avec le Roi ce changement de nom : ce ne sont pas ses amis qui le disent : ce sont ou mes enne-

mis ou mes envieux : peu de bonheur en attire beaucoup. Le voyage de Barege n'est pas encore fixé : au retour je serai plus libre , & j'aurai le plaisir de vous écrire moins souvent. M. de Coulanges est ici : on s'en apperçoit bien : on s'en-nuyoit.



## LETTRE XXXVI.\*

A MADAME DE MONTESPAN.

1677.

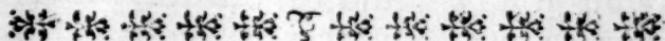
**M**ADAME, voici le plus jeune des auteurs qui vient vous demander votre protection pour ses ouvrages. Il auroit bien voulu , pour les mettre au jour , attendre qu'il eût huit ans accomplis ; mais il a eu peur qu'on ne le soupçonnât d'ingratitude , s'il eût été plus de sept ans au monde sans vous donner des marques publiques de sa reconnoissance. En effet , Madame , il vous doit une bonne partie de tout ce qu'il est. Quoiqu'il ait eu une naissance assez heureuse , & qu'il y ait peu d'auteurs

\* Cette lettre fut imprimée l'année suivante à la tête d'un livre intitulé : ŒUVRES DIVERSES D'UN AUTEUR DE SEPT ANS. Cette épître dédicatoire est tournée , dit Bayle , de la maniere le plus délicate : il semble qu'on n'y touche pas , ou qu'on ne veuille qu'effleurer : cependant on loue jusqu'au vif : & on va bien loin en peu de paroles.

C ii

que le ciel ait regardés aussi favorablement que lui , il avoue que votre conversation a beaucoup aidé à perfectionner en sa personne ce que la nature avoit commencé. S'il pense avec quelque justesse , s'il s'exprime avec quelque grace , & s'il sait faire déjà un assez juste discernement des hommes , ce sont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi , Madame , qui connois ses plus secrètes pensées , je sais avec quelle admiration il vous écoute ; & je puis vous assurer avec vérité qu'il vous étudie beaucoup plus volontiers que tous ses livres. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous présente quelques traits assez beaux de l'histoire ancienne : mais il craint que dans la foule des événemens merveilleux qui sont arrivés de nos jours , vous ne soyez guere touchée de tout ce qu'il pourra vous apprendre des siècles passés : il craint cela avec d'autant plus de raison qu'il a éprouvé la même chose en lisant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes se soient faits une nécessité d'apprendre par cœur des Auteurs qui nous disent des merveilles si fort au-dessous de celles que nous voyons. Comment pourroit-il être frapé des victoires des Grecs & des Romains , & de tout ce que Florus & Justin lui racontent ? ses nourrices dès le berceau ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle comme d'un

prodige d'une ville que les Grecs prirent en dix ans : il n'a que sept ans , & il a déjà vu chanter en France des *Te Deum* pour la prise de plus de cent villes. Tout cela , Madame , le dégoute un peu de l'antiquité. Il est fier naturellement : je vois bien qu'il se croit de bonne maison , & avec quelques éloges qu'on lui parle d'Alexandre & de César , je ne sais s'il voudroit faire quelque comparaison avec les enfans de ces grands hommes. Je m'assure que vous ne désapprouverez pas en lui cette petite fierté , & que vous conviendrez qu'il ne se connaît pas mal en héros ; mais vous avouerez aussi que je ne me connois pas mal à faire des présens , & que dans le dessein que j'avois de vous dédier un livre , je ne pouvois choisir un Auteur à qui vous prissiez plus d'intérêt qu'à celui-ci. Je suis , Madame , votre très-humble & très-obéissante servante.



## LETTRE XXXVII.\*

DE MAD. DE MONTESPAN AU ROI.

**V**ous me demandâtes , mon Cher , si votre couronne n'étoit pas le charme de votre amour : & lorsque je vous répon-

\* C'est cette fameuse lettre qu'on dit que Madame de Maintenon dicta à la Marquise de Montespan , & à laquelle on attribue communément

dis que je n'aimois en vous que vous-même , vous me dites que je me pouvois faire illusion. Je vous aurois bien mieux répondu si j'avois pu vous faire voir combien votre doute m'alarme. J'ai depuis interrogé mon cœur en secret. Ah ! qu'il m'a bien montré que l'ambition n'agissoit pas comme l'amour ! Ces deux passions sont aisées à discerner. Que faites-vous de votre pénétration , puisque vous ne les démêlez pas ? Moi ambitieuse ! moi qui crois voir dans les yeux de toutes les femmes le même amour qui est dans mon cœur pour le plus aimable des hommes !

Faut-il vous rappeler cette querelle que je vous fis sur votre froideur il y a quelques jours ? Je ne me souviens pas de ce que je vous dis alors ; mais je sciais bien que l'ambition ne parla jamais de même. Que ne me dites-vous pas pour me rassurer ? Si je n'avois aimé que le Roi , ne me serois-je pas payée de vos excuses ? auriez-vous eu tant de peine à me persuader , à m'apaiser ? Quand je vois la tendresse qui parle dans vos yeux , ne voyez-vous pas la même passion vous répondre dans les miens ? l'ambition pourroit-elle se déguiser de la sorte ? Quand mon cœur se livre

la fortune de Madame de Maintenon , par une suite du goût que Louis XIV prit pour celle qui l'avoit écrite. Je la place ici pour ne rien omettre. Il est vraisemblable que Gayot de Pitaval l'a forgée.

DE MAD. DE MAINTENON. 55

aux plus doux transports & qu'il y succombe, dites-moi, mon cher, est-ce l'ouvrage de l'ambition ? Vous aimez, & vous ne reconnoissez pas l'amour ! Je vous en dirais davantage ; mais le dépit m'arrache la plume de la main.

\*\*\*\*\*

## LETTRE XXXVIII.

DE MAD. DE MAINTENON  
A MADAME DE COULANGES.

*Coignac, 16 Juin 1677.*

JE n'ai que le tems de vous dire deux mots : je suis aussi charmée d'avoir reçu cette lettre, que fâchée de n'y pouvoir répondre. Je vous remercie de l'avis, j'en profiterai : je m'étois toujours bien doutée de ses sentimens, & je voudrois m'être trompée. Mes complimentens à M. de Coulanges, & puis à l'Abbé, & puis à l'Abbesse. Je serai toujours, &c.



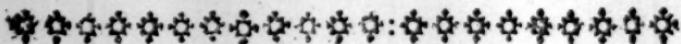
je l'o  
sei ja  
M co  
de P  
c v  
B

## LETTRE XXXIX.

A MADAME DE MONTESPAN.

Barege, Samedi 1677.

**M**ADAME, je n'ai rien à ajouter au détail de M. Fagon. Le Prince mérite bien que vous lui écriviez un billet : il assure que vos lettres sont aussi belles que vos yeux. Que je vous conte une réponse qui m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a paru au-dessus de son âge : je le reprochois hier de quelques manières hautes, & je lui dis que le Roi avoit plus de politesse que lui : « Cela lui est bien aisé, me répondit-il ; il est si sûr de son rang ! & moi j'ignore quel est le mien. » Voilà comme il parle quand il parle de lui-même. Madame du Fresnoy m'écrit les choses les plus gracieuses. Je vous en remercie très-humblement, Madame, & l'on ne peut être avec plus de respect, &c.



## LETTRE XL.

A L'ABBÉ TESTU.

**E**T voilà comme les curieux sont toujours les plus mal informés. Mon éloignement de la Cour est si peu décidé, que

je y tiens par des liens plus forts que jamais. Je n'ai aucun sujet de mécontentement : & l'on vous a sans doute mal instruit à dessein. L'idée d'entrer en Religion ne m'est jamais venue dans l'esprit. Rassurez donc Madame de la Fayette. Nous avons beaucoup ri du soupçon dont vous m'honorez de m'être mis en tête d'accréditer les vapours : il est vrai qu'elles sont ici beaucoup plus communes qu'autrefois ; mais vous savez bien qu'il faut monter plus haut pour trouver la source de cette mode. Tout le monde est ici entre la crainte & l'espérance : on nous promet de grands événemens : vous verrez à la maniere dont j'y prendrai part que je ne pense gueres à quitter ce pays : non , je ne le quitterai que quand vous serez digne d'avoir une Abbaye. Le Roi a dit expressément qu'il ne vouloit désormais que de pieux Ecclésiastiques. Que d'Abbayes vaqueront , allez-vous dire ! Adieu , mon pauvre Abbé : ne m'écrivez point quand vous aurez votre accès : vous voyez , vous peignez tout si noir , que si j'aimais la solitude , vous me la feriez hâir.



LETTRE XLI.

## A MADAME DE MONTESPAN.

Maintenon, 13 Mars 1678.

ADAME, vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle que la reddition de Gand: il y a apparence qu'à l'heure qu'il est la citadelle aura capitulé. Le Roi va revenir à vous, Madame, comblé de gloire. Je prens une part infinie à votre joie. Ma belle-sœur & mon frere arriverent ici hier, pénétrés de vos bontés: le Prince se porte bien. Je vais joindre ici une copie d'une lettre qu'il a écrite au Roi.

DU DUC DU MAINE AU ROI.

SIRE, si Votre Majesté continue à prendre des Villes, cela est décidé, il faut que je sois un ignorant; car M. le Ragois ne manque jamais de me faire quitter mes livres quand la nouvelle en arrive; & je ne quitte la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, que pour aller faire un feu de joie.

## DE MADAME DE MAINTENON.

Vous trouverez, Madame, Maintenon bien changé. Mignard s'est surpassé : & ce portrait efface tous ceux des plus belles

figures d'Italie. Je vous laisse , Madame , rêver à loisir à votre conquérant. Si jamais passion fut pardonnable , c'est celle-là , sans doute ; mais , je le dirai toujours , il n'en est point de pardonnable devant Dieu , ni même devant les hommes.



## LETTRE XLII.

DE LA COMTESSE DE BREGY  
A MADAME DE MAINTENON.

EN vérité , Madame , l'on rachète si bien par l'ennui de votre absence le plaisir de vous avoir vue , que je ne puis vous être obligée de la visite que vous m'avez faite ici par la peine qu'elle me laisse. Et le monde se montre en vous d'un si beau côté , que j'ai pensé quitter ma solitude pour m'y en retourner , si je ne m'étois souvenue que de tous ceux qui le composent , il n'en est presque point qui vous ressemble. Cela m'a fait rentrer de bon cœur dans mon hermitage , avec dessein de me servir de la liberté de la solitude , pour penser souvent à vous , mais sans prétendre d'en être récompensée par la même chose , la Cour ayant trop de personnes présentes pour que les absents s'attendent à quelque place. Mais s'il m'arriroit d'en avoir quelquefois dans votre souvenir , que ce ne soit jamais , Madame ,

Cvj.

60 RECUEIL DES LETTRES  
sans penser à moi , comme à la personne  
qui est le plus à vous.

LETTRE XLIII.  
DE MADAME DE MAINTENON.  
A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

*Versailles , 12 Novembre 1679.*

CONTINUEZ , Mademoiselle , à donner  
de bons conseils à M. d'Aubigné : il a  
bien besoin des leçons de Léontium. Les avis  
d'une amie aimable persuadent toujours  
plus que ceux d'une sœur sévère. Madame  
de Coulanges m'a donné des assurances de  
votre amitié qui m'ont bien flatée. Ce que  
vous entendez dire de ma faveur n'est  
qu'un vain bruit : je suis étrangère dans ce  
pays , sans autre appui que des personnes  
qui ne m'aiment pas , sans autres amis que  
des amis intéressés , & que le souffle le  
plus léger de la fortune tournera contre  
moi , sans autres parens que des gens qui  
demandent sans cesse & qui ne méritent  
pas toujours. Vous jouissez d'une liberté  
entiére ; je vis dans un esclavage contin-  
uel. Croyez-moi , ma belle Mademoiselle , (car vous ne cesserez jamais de l'être)  
les intrigues de la Cour sont bien moins  
agréables que le commerce de l'esprit.  
Mes compliments à nos anciens amis. Ma-  
dame de Coulanges & moi nous célébrâ-

mes hier votre santé à Maintenon, & nous n'oubliâmes pas la chambre des élus. Continuez, je vous prie, vos bontés à M. d'Aubigné.



## LETTRE XLIV.

A MADAME DE FRONTENAC.\*

1680.

**M**ONSIEUR de Louvois a ménagé à Madame de Montespan un tête-à-tête avec le Roi. On le soupçonneoit depuis quelque tems de ce dessein ; on étudloit ses démarches ; on se précautionnoit contre les occasions ; on vouloit rompre ses mesures, mais elles étoient si bien prises qu'on a enfin donné dans le piège. Dans ce moment ils en sont aux éclaircissemens ; & l'amour seul tiendra conseil aujourd'hui. Le Roi est ferme : mais Madame de Montespan est bien aimable dans les larmes. Madame la Dauphine est en prières : sa piété a fait faire au Roi des réflexions sérieuses : mais il ne faut à la chair qu'un moment pour détruire l'ouvrage de la grâce. Cette Princesse s'est fait un point de conscience de travailler à la conversion du Roi : je crains qu'elle ne l'importune & ne lui fasse haïr la dévotion : je la conjure

\* On n'a pu recouvrer que des fragmens des Lettres à Madame de Frontenac.

de modérer son zèle : elle m'admet quelquefois à ses exercices de piété : je vous assure qu'il n'est point de cœur plus à Dieu. Madame de la Vallière est un exemple bien frappant du pouvoir de la grâce : le Roi en parle volontiers : & je ne puis me persuader que Louvois & Madame de Montespan effacent de son esprit ces saintes impressions. Mais encore un coup, l'esprit est prompt & la chair est foible.



## LETTRE XLV.

A LA MÊME.

23 Août 1680.

**C**ET éclaircissement a raffermi le Roi : je l'ai félicité de ce qu'il avoit vaincu une ennemie si redoutable : il avoue que M. de Louvois est un homme plus dangereux que le Prince d'Orange ; mais c'est un homme nécessaire. Madame de Montespan a d'abord pleuré, ensuite fait des reproches, enfin a parlé avec hauteur : elle s'est déchaînée contre moi selon sa coutume. Cependant elle lui a promis de bien vivre avec moi. Pour son honneur elle devroit du moins sauver les apparences. La Feuillade s'est brouillé avec Colbert & réconcilié avec Louvois. Le Prince de Marnillac trompe toute la Cour. La Duchesse du Lude se tient au grand nombre. Mada-

me de Rochefort est entrée dans les pieuses intentions de Madame la Dauphine. Madame du Fresnoy veut me persuader que le Roi me trompe : & quel intérêt auroit-il à me tromper ? Mes amis ne me laissent pas le tems de respirer : je suis plus contente de la discrétion de mes parents. Je vous attens après demain à Maintenon.



## LETTRE XLVI.

A LA MÊME.

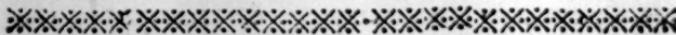
JE suis dévorée de chagrins : je m'étois flattée que Madame de Montespan cesseroit de me persécuter , & que je pourrois enfin faire paisiblement mon salut auprès d'une princesse , qui donne à toute la Cour un exemple bien admiré & bien peu suivi... Elle s'est raccommodée avec le Roi: Louvois a fait cela. Elle n'a rien oublié pour me nuire : elle a fait de moi le portrait le plus affreux. Mon Dieu ! que votre volonté soit faite ! Elle vint hier chez moi , & m'accabla de reproches & d'injures : le Roi nous surprit au milieu d'une conversation qui a mieux fini qu'elle n'a commencé. Il nous ordonna de nous embrasser & de nous aimer : vous sçavez que ce dernier article ne se commande pas. Il ajouta en riant , qu'il lui étoit plus aisé de donner la paix à l'Europe que de la don-



## LETTRE XLVII.

A LA MÊME.

JE ne puis vous voir. J'irai à Maintenon : le Roi veut m'y surprendre un jour, & ce jour sera peut-être demain ou après demain. Je n'ai pas un moment de repos : Madame la Dauphine est en retraite. Je ne serois plus ici, si sa dévotion ne m'y avoit retenue. Priez Dieu pour moi : je ne fus jamais si agitée ni si combattue.



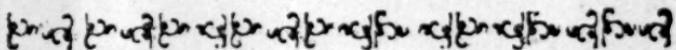
## LETTRE XLVIII.

A LA MÊME.

10 Octobre 1680.

JE reçois tous les jours de nouvelles graces du Roi. Mais ma santé qui s'affaiblit tous les jours ne me permettra pas d'en jouir long-tems. Tout ce que j'acquiers en crédit, je le perds en tranquillité : cette vie m'est insupportable. Le Roi se déifie de moi & me craint : il me comble de biens pour me fermer la bouche : il aime la vérité, & ne veut pas l'entendre. Il vit dans une habitude de péché mortel qui me fait trembler. Je ne puis

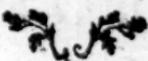
plus voir toutes ces choses : si cela continue , je me retirerai : il est sûr que c'est offenser Dieu que de vivre avec des gens qui ne font que l'offenser. La piété contracte une certaine tiédeur , sans qu'on s'en apperçoive. Je serois déjà hors de ce pays , si je ne craignois que le dépit ne contribuât plus à m'en éloigner que le désir de mon salut. Je sacrifie à Dieu tout ce qui pourroit m'attacher ici : & je ne puis me résoudre à accomplir mon sacrifice. La piété de Madame la Dauphine me confirme dans mes bons sentimens , & en même tems détruit tous mes projets.



## LETTRE XLIX.

A LA MÊME.

JE n'ai jamais mieux reconnu combien je me faisois illusion : je suis encore bien loin du détachement où j'aspire. Mes chaînes ne furent jamais ni si pesantes ni si fortes. Je ne sciais que dire à l'abbé Gobelin : je crains de lui ouvrir mon cœur , parce que je crains de me rendre coupable d'une obstination qui offenseroit Dieu : je suis un malade qui cache son mal par la crainte des remèdes.

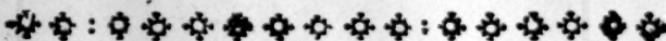




## LETTRE L.

A LA MÊME.

**S**es discours m'affligeroient bien plus vivement, si je ne scavois par qui ils lui sont inspirés. Je n'eus jamais tant de plaisirs éclatans d'un côté, ni tant de chagrins de l'autre. Je n'ai point de plan fixe, parce que mes mesures sont tous les jours dérangées. Je suis si malheureuse, je l'ai tant été jusqu'ici, qu'il y a espérance que la prospérité ne me gâtera pas.



## LETTRE LI.

A LA MÊME.

**J**OBTIENS tout : mais l'envie me le vend bien cher. Mon cœur est déchiré, & le sien n'est pas en meilleur état. A quarante-cinq ans il n'est plus tems de plaire ; mais la vertu est de tout âge. Tout le bien que vous dites de mon esprit, on l'a dit autrefois de mon visage : ces louanges ne me séduisoient point ; jugez si je ne résisterai pas aux vôtres.



## LETTRE LII.

A LA MÊME.

**R**UVIGNY est intraitable. Il a dit au Roi que j'étois née Calviniste, & que je l'avois été jusqu'à mon entrée à la Cour. Ceci m'engage à approuver des choses fort opposées à mes sentimens. Il y a long-tems que je n'en ai plus à moi. Que je serois heureuse si c'étoit à Dieu que j'en eusse fait le sacrifice !

## LETTRE LIII.

A LA MÊME.

**I**L n'y a que Dieu qui sçache la vérité.... Il me donne les plus belles espérances. Mais je suis trop vieille pour y compter. Si Madame de Montespan étoit.... » Il y a long-tems que , dit-elle , elle ne s'est pas laissée aller à cette foiblesse : » ce n'est pourtant point ici qu'on peut se faire une ame forte... Je le renvoie toujours affligé & jamais désespéré.

## LETTRE LIV.

DU CHEVALIER DE MÉRÉ  
A MADAME DE MAINTENON.

**J**'Ai une extrême envie d'avoir l'honneur de vous voir , Madame ; & quand je vous rencontre , il me semble que vous

ne me fuyez pas. Je fus tout hier à Saint-Cloud avec Madame la Maréchale de Clerembaud. Nous y parlâmes de vous , à peu près comme vous l'eussiez pu désirer. Je vous louois sans flaterie , & de tems en tems je vous blâmois sans médisance. Madame la Maréchale enchériroit volontiers sur les louanges que je vous donnois , & quand je trouvois quelque chose à redire en vous , elle tâchoit de l'excuser ou de l'adoucir. Enfin elle me chargea d'aller vous prier de sa part de venir dîner demain chez elle.

Je m'étois levé fort agréablement pour m'acquitter de ma commission , & voilà que Madame la Maréchale me mande que Mademoiselle , qui devoit aller ce matin voir la Reine , a remis ce voyage à la semaine qui vient. Ce changement ne m'empêcheroit pas d'aller à Saint-Germain , s'il ne me venoit dans l'esprit que vous êtes quelquefois d'un abord assez difficile , & que si je vous demandois inutilement , cela pourroit vous faire tort & me nuire aussi. Car il est vrai , Madame , que tout ce qu'on censure le plus dans votre procédé , c'est qu'on s'imagine que vous négligez vos anciennes connoissances. Et pour ce qui me regarde , je tiendrois à fort grand deshonneur qu'une personne si sage & de bon gout donnât à penser , qu'elle m'eût oublié après une si longue amitié. D'ailleurs , j'ai tant soit peu de cette humeur

de fée dont on vous accuse, & je cherche ordinairement la solitude au milieu de Paris. Ainsi, quelque estime, quelque inclination que nous ayons l'un pour l'autre, je ne crois pas qu'on nous rencontre souvent ensemble, & j'en ai beaucoup de regret. Je crois pourtant qu'il ne tiendra qu'à vous d'en tirer un avantage qui n'est pas à mépriser : car nous pouvons par-là nous acquérir la gloire d'une extrême constance, si nous continuons toujours à nous aimer, sans nous voir, ni sans nous écrire. Pour moi, je vous estime tant, Madame, que je ne cesserai de témoigner par tout que je suis avec une extrême passion le plus respectueux de vos serviteurs, &c.



## LETTRE LV.\*

## DU MÊME A LA MÊME.

EN vérité, Madame, il seroit bien malaisé d'avoir tant d'amis d'importance au milieu de la Cour, & d'estimer constamment ceux qui n'y sont rien, quand ce seroient les plus honnêtes gens qu'on ait jamais vus. Il ne faut attendre que

\* Il est vraisemblable que cette lettre singulière est de l'année 1683. Le chevalier de Méré & Louis XIV. faisoient dans le même tems les mêmes propositions à la même femme.

d'une vertu bien rare une faveur si extraordinaire ; mais dès le tems que j'avois l'honneur de vous approcher , je m'appercevois que vous scâviez toujours distinguer le vrai mérite parmi de certaines choses brillantes qui ne dépendent que de la fortune. Et cela me fait espérer que vous ne désapprouverez pas la liberté que je prens de vous écrire.

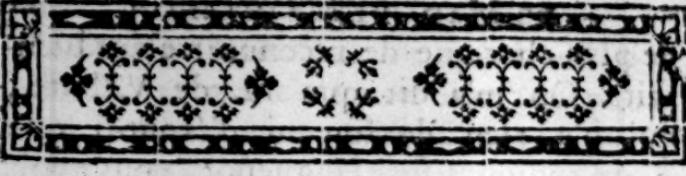
Je pense avoir été le premier qui vous ai donné de bonnes leçons ; & je puis dire , sans vous flater , que jamais enfance ne m'a paru plus aimable que la vôtre , tant pour les charmes de votre personne , que pour avoir le meilleur cœur du monde & l'esprit le plus éclairé. Je me souviens que je vous instruisois à vous rendre aimable , & que dès-lors vous ne l'étiez déjà que trop pour moi. De sorte que si l'on ne vous regardoit aujourd'hui comme une<sup>e</sup> personne parfaitement accomplie , il ne s'en faudroit prendre qu'à moi , si ce n'étoit peut-être que la Cour vous eût gâtée. Aussi , Madame , en quelque lieu que je sois , je ne fais rien avec tant de plaisir que de parler de vous ; & je ne scâis si c'est par estime , ou par inclination , ou même par intérêt que je vous mets au-dessus de toutes les autres. Si cela vous paroît fort peu vraisemblable , à cause que vous m'avez extrêmement négligé , je vous apprens , qu'entre vos merveilleuses qualités qui font tant de bruit ,

vous en avez une que je regarde comme un enchantement : c'est que les gens de bon gout qui vous ont bien connue ne vous sauroient quitter , de quelque adresse que vous usiez pour vous en défaire ; & j'en suis un fidèle témoin. Ceci me remet dans l'esprit un sentiment où je vous ai vue , & dont vous devriez bien vous désabuser ; car il n'est pas vrai qu'on se lasse de tout à continuer ; & la défiance que vous avez de pouvoir conserver celui qui vous auroit plu pour le mariage est très-mal fondée. Qu'elle ne vous en détourne point sur ma parole. Oui , je vous jure que de tant de belles personnes que j'ai pratiquées , vous êtes celle qui le devez le moins craindre , & je vous conseille d'en prendre le hazard. Car encore que votre abord gagne aisément ceux qui vous voient , vos attraits les plus pittoresques ne se montrent pas si vite ; & plus on aura gouté de vos bonnes graces , & plus on sera charmé. Ne diroit-on pas que je vous veux disposer à recevoir les services d'un galant homme ? mais je n'en cache point de si digne de vous que moi ; & je sens bien que si la fantaisie de me prendre vous étoit venue ou vous venoit , je me laisserois vaincre , & je vous aimerois toujours. Il me semble , Madame , que si vous étiez un peu plus enjouée , & qu'on pût espérer de vous plaire en bavardant , vous en seriez plus saine & plus

heureuse. Aussi bien le monde est si peu de chose, que c'est être bien fou que d'être si sage ; mais sérieusement, puisque vous êtes si sérieuse, celui que vous auriez choisi ne seroit-il pas au plus haut point de bonheur qu'on puisse desirer, de passer sa vie, auprès de la plus agréable personne du monde, auprès de vous, Madame, qui donnez tant d'admiration, qu'il faudroit votre génie & vos délicatesses pour vous louer d'aussi bon air que vous le méritez ? Il est pourtant vrai, qu'on trouve en votre procédé quelque chose à redire ; & je ne crains pas de vous en avertir, parce que vous aimez la franchise & la sincérité. On s'imagine donc que vos anciens amis ne tiennent pas en votre bienveillance une place fort assurée. Cependant vous témoignez assez que vous êtes bonne & bienfaisante ; tout le monde en demeure d'accord. Mais les critiques de la Cour observent que vous ne favorisez que des gens qui ne sauroient vous en être obligés, parce qu'ils sont déjà si élevés, que tout ce que vous ajoutez à leur fortune est presque insensible, encore que ce soit quelque chose de bien grand. Je souhaiterois pour le comble de votre gloire que vos bontés s'épanissent sur quelques personnes dont le mérite est moins en vue. Outre que vous en paroîtriez plus généreuse, vous vous en feriez des créatures, qui n'auroient rien de

de plus cher que de reconnoître vos bienfaits. On m'a dit que M. de Villette, qui n'a rien de fou ni d'étourdi que d'être toujours fort Huguenot, vous avoit parlé d'un très - honnête homme qu'on appelle M. de Vieux - Fourneaux. Vous jugez bien, Madame, que pour quoi que ce pût être, je ne voudrois perdre si peu d'estime qui me reste auprès de vous. Mais si vous avez encore quelque créance en moi, je vous jure qu'il seroit difficile d'exprimer tout ce qu'il y a de bon. Je suis persuadé qu'on ne lui sau-roit rien commettre de noble ni d'exquis dont il ne soit capable, ou du moins qu'il ne le puisse devenir du jour au lendemain. Comme je le vois souvent, je lui ait dit tout ce que je scavois. Et plût à Dieu, Madame, avoir aussi bien réussi à vous instruire ! car toujours m'en re-viendroit-il cet avantage, que vous se-riez bien aise que je fusse éperdument comme je suis, &c.





# LETTERS DE MADAME DE MAINTENON.



A M. D'AUBIGNE.

---

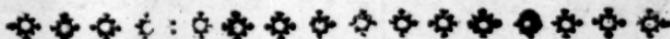
## LETTER I.

*Paris, le 3 Janvier 1664.*



E suis bien fâchée, mon cher frere, de n'avoir cette année que des vœux à vous offrir. Je n'ai pas encore payé toutes mes dettes: & vous sentez bien que c'est-là le premier usage que je dois faire de ma pension; & vous haïriez des étrennes données aux dépens de mes créanciers. Avec un peu d'économie vous pourriez vivre à votre aise: votre dissipation me perce le cœur: séparez-vous des plaisirs, ils coutent toujours cent fois plus que les besoins. Soyez délicat sur le choix de vos amis: votre fortune & votre salut dépendent également des premiers pas que

vous ferez dans le monde. Je vous parle en amie. Appliquez-vous à votre devoir : aimez Dieu : soyez honnête homme : prenez patience , & rien ne vous manquera. Madame de Neuillant m'a souvent répété ces conseils ; & je m'en suis jusqu'ici bien trouvée. Adieu , mon cher frere : je ne serai heureuse qu'autant que vous le serez ; & vous ne le serez qu'autant que vous serez sage.



## LETTRE II.

*Ce Samedi , à minuit 1666.*

JE vous remercie , mon cher frere , du soin que vous avez de moi. Mais pourquoi donner tant de peine à Dandlot ? Il vous est nécessaire , & il me sera inutile. Il est vrai que Mademoiselle de Pons se marie , & que j'ai la joie d'y avoir contribué. J'irai la conduire à Hudicourt. Nous passerons par Pontoise. Vous croyez bien que ce ne sera pas sans vous voir. Je lui ferai demain vos compliments. Je vous assure par avance qu'ils seront bien reçus. Je me trouve un peu mal , non par les fatigues de la noce , mais par l'extrême inquiétude que j'ai eue du succès de cette affaire. Je ferai parler à la Valliere devant que d'aller à Pontoise. Mais je crois que vous n'attendrez pas long-tems. On ne parle ici que de guerre : je la souhaite

Dij

pour vous. Et voilà comme mon amitié pour mon frere me rend cruelle pour le genre humain ! Bon soir. Nous n'aimons ni vous ni moi les longues lettres. Je ne sc̄ais présentement aucunes nouvelles. Je ne vois personne. Depuis quinze jours je n'ai songé qu'au mariage de mon amie †. Son bonheur me dédommagera bien de mes peines.



## LETTRE III.

Ce 18 Septembre. \*

**S**OIT que je vous écrive ou que je ne vous écrive pas, vous devez être également persuadé de mon amitié, & des soins que je prendrai toujours pour votre repos & votre fortune. Je vous aime tendrement; & je suis persuadée que vous êtes pour moi ce que je suis pour vous. Ainsi, mon cher frere, nos fortunes sont communes; & elles ne seront pas si malheureuses qu'elles l'ont paru d'abord. Je n'ai point encore demandé en quel Régî-

†Bonne de Pons, mariée à d'Hudicourt. Dans le premier Recueil des Lettres de Madame de Maintenon, édit. de Nancy, p. 46, on en trouve une sur ce mariage, qui contredit trop celle-ci pour n'être pas apocryphe. De plus, voyez les Entretiens de Madame de Maintenon.

\* L'adresse : A M. d'Aubigny, Capitaine d'infanterie & cavalerie, au Quesnoy.

ment je vous voulois, parce qu'on m'a promis qu'on me donneroit à choisir. Je vais recevoir votre argent, payer nos dettes, & garder le reste. Votre compagnie d'infanterie sera vendue avant qu'on délivre aucune commission des augmentations que l'on fait dans le Régiment. Adieu, mon enfant : conservez votre santé, & faites mille amitiés pour moi à votre Gouverneur. Je me porte très-bien.



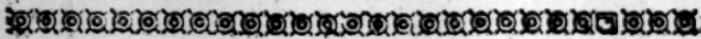
## LETTRE IV.

*Le 17 Décembre. \**

JE suis très-fâchée de ce que votre valet vous a volé, & encore plus de ce que M. de Barillon me mande que vous lui paroîssez triste par vos lettres. Vous savez qu'il ne faut que cela pour nous brouiller : réjouissez-vous donc, je vous en supplie. Dépensez vos vingt mille francs cette année ; & faites une compagnie merveilleuse. Choisissez de vieux cavaliers, bien faits, bien montés : & ne vous piquez pas d'avoir plus de rubans que les autres. Montrez qui vous êtes, s'il s'en présente quelque occasion. Appliquez-vous à votre métier. Connoissez tous vos cavaliers & tous vos chevaux : faites votre cour aux

\* L'adresse : A M. d'Aubigné, Capitaine de cavalerie dans le régiment du Roi, à St-Quentin.

bons ouvriers. Liez-vous avec M. de Fourrille : faites-vous aimer des Officiers. Ne vous moquez de personne. Réjouissez-vous toujours : & laissez-moi faire le reste. Je demandai à M. de Louvois quelque gratification. Il me promit de donner ses ordres là-dessus à M. de Saint Pouanges : ils font partis l'un & l'autre. Mais vous n'en êtes point à cela près. Vous ne manquez pas d'argent : & j'en ai encore à vous. Je vous le dis sans chagrin, je serai contente pourvu que votre compagnie soit belle. Je vous fais faire un lit à très-bon marché. Soyez le mieux monté & le plus mal couché des Capitaines du Régiment. M. Charpentier m'a dit qu'il avoit envoyé votre rente & votre quartier d'assemblée à M. de Barillon. Adieu, mon cher frere ; je n'aime rien tant au monde que vous : faites votre devoir, & soyez gai : voilà tout ce que je demande.

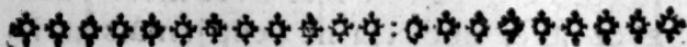


## LETTRE V.

*A Paris, 2 Septembre 1672.*

JE suis bien surprise de n'entendre pas parler de vous depuis que le Roi vous a fait l'honneur de vous nommer pour commander dans Amersfort. J'ai reçu une lettre de vous au bout du mois, jour pour jour, que vous me l'avez écrite : cependant je fçais que l'on en peut recevoir de

plus fraîches d'Utrecht. Je ne vous répondrai point sur ce que vous me mandez que vous croyez être mal avec moi: vous fâchez assez que cela ne peut jamais arriver: & que soit que je vous fasse des amitiés ou que je vous querelle, je vous aime toujours également, & plus que tout ce qui est au monde. Mais revenons à vos affaires. J'ai une grande impatience de savoir comment vous êtes sur ce que le Roi vient de faire pour vous: je ne sais point le détail de ces choses-là: mais il me semble que dix mille francs d'appointemens sont considérables. Il est vrai que ce ne peut être un établissement solide: mais on n'ôte point d'un lieu un homme à qui l'on fait du bien par ~~inclination~~, sans le remettre dans un autre. Acquittez-vous à merveille de votre emploi. J'espere que M. de Luxembourg ne vous nuira point. Au nom de Dieu, mon très-cher frere, n'oubliez rien pour mériter un coup d'œil du Roi: il a commencé à vous faire du bien, il achevera. M. de Louvois ne s'y opposera point; & pour peu que vous vous aidiez, vous trouverez de grandes facilités. M. Bostreau vous doit 200 pistoles; donnez-les à ce Marchand qui a habillé votre compagnie. Vous ne pouvez ni en honneur ni en conscience retarder le payement de cet homme. D'Andelot meurt d'envie de retourner avec vous, & m'a prié de vous en écrire. Lustrisez-moi à fond de



## LETTRE VI.

*Le 19 Septembre 1672. \**

JE ne comprens pas pourquoi vous ne recevez point mes lettres , & encore moins pourquoi les vôtres ne me sont rendues qu'un mois après que vous les avez écrites. On peut avoir un commerce plus fréquent de Paris à Utrecht: & vous m'obligez d'y donner ordre. J'aime encore à recevoir de vos nouvelles, quelque brouillés que nous soyons. Vous êtes admirable de croire que je ne vous aime plus, parce que je vous ai grondé. C'est précisément la marque la plus sûre de ma tendresse ; & je suis très-piquée que vous vous connoissiez si mal en amitié. J'ai bien de la joie de ce que vous me paroissez content de ce que le Roi a fait pour vous. Le gouvernement d'Amersfort est un chemin à autre chose : faites-y donc de votre mieux pour le service d'un Roi , qui comme homme , le mérite. Je vous crois encore plus charmé de lui que je ne le suis , parce que vous avez vu de plus près ce qu'il a fait cette campagne. Il doit y avoir du plaisir à servir un

*L'adresse : Pour M. d'Aubigné , Gouverneur à Amersfort.*

héros & un bienfaiteur ! Marquez-moi le nom de ceux qui vous aiment ou qui vous protégent : ils ne s'en repentiront pas. Dites à M. de Luxembourg que s'il veut que je vous fasse recommander à lui, je le ferai : mais qu'en attendant j'ai beaucoup de reconnaissance de ce qu'il a fait de lui-même. Faites des merveilles, mon cher frère : justifiez le choix de Sa Majesté. Soyez appliqué, vigilant, exact. Songez que dès qu'on n'est pas assez dévot pour être Capucin, il n'est rien de plus beau que de se faire tuer. Ecrivez-moi souvent, je vous en prie.

\*\*\*\*\*

## LETTRE VII.

*Paris, 27 Septembre 1672. \**

JE sens encore mieux la joie de votre établissement depuis que j'ai reçu votre lettre du 12 de ce mois. Je suis ravie de vous voir content ; & bien loin de me reposer là-dessus, je vais être plus vive que jamais sur votre fortune. Ne pensez donc qu'à faire votre devoir à Amersfort ; & laissez-moi ici le soin de vos affaires. J'ai parlé à M. de Louvois sur votre compagnie : il m'a dit qu'il la falloit garder encore quelque tems, & qu'ensuite on verroit : j'ai remercié tous ceux dont vous vous louez. J'ai une grande impatience de voir M. de

\* Même adresse.

## 22 RECUEIL DES LETTRES

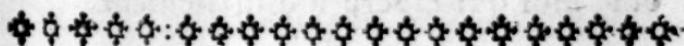
Saint Pouanges pour sçavoir de vos nouvelles particulières. Je suis ravie de vous sçavoir tenant table. Le prie-dieu me ravit : vous avez raison de croire que j'aurrois du plaisir de vous y voir, & d'être témoin de votre gravité : réjouissez-vous, mon cher frere, mais songez à votre salut. Il y faut venir : & les soldats doivent y penser par un motif plus noble que celui de la peur. Je vous recommande les Catholiques : & je vous prie de n'être pas inhumain aux Huguenots. Il faut attirer les gers par la douceur : c'est l'exemple que Jesus-Christ nous a donné. Je parlerai à Danelot. Mais vous êtes bien éloignés pour vous rejoindre. Je me porte assez bien. Que je sçache de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez. Et de longues lettres. Je reçois tous les jours des complimentens pour vous, & de mes amis & de nos parens. J'y réponds comme si j'ignorais ce qu'ils veulent me dire par cette joie si nouvelle & si empressée. Adieu, mon cher frere, je vous embrasse de tout mon cœur.

## LETTRE VIII.

1 Octobre.

**O**N m'a porté sur votre compte des plaintes qui ne vous font pas honneur : vous maltraitez les Huguenots,

vous en cherchez les moyens, vous en faites naître les occasions ; cela n'est pas d'un homme de qualité. Ayez pitié de gens plus malheureux que coupables : ils sont dans des erreurs où nous avons été nous-mêmes, & d'où la violence ne nous auroit jamais tirés. Henri IV a professé la même Religion, & plusieurs grands Princes. Ne les inquiétez donc point : il faut attirer les hommes par la douceur & la charité : Jesus-Christ nous en a donné l'exemple : & telle est l'intention du Roi. C'est à vous à contenir tout le monde dans l'obéissance : c'est aux Evêques & aux Curés à faire des conversions par la doctrine & par l'exemple. Ni Dieu ni le Roi ne vous ont donné charge d'âmes. Sanctifiez la vôtre, & soyez sévère pour vous seul. J'aurai bien du plaisir de vous voir ici : mais cela viendra avec le tems. J'ai de bonnes espérances. M. de Louvois nous sert bien. Nous lui avons de grandes obligations. Je vous le répète, mon cher frère, que M. de Ruvigny ne se plainte plus de vous.



## LETTRE IX.

Paris, le 16 Octobre 1672.

**M**ONSIEUR de Louvois m'a écrit aujourd'hui qu'il vous avoit envoyé vos expéditions telles que vous les pouvez désirer, & que le Roi avoit décidé

D vij

en votre faveur. Plus de difficultés, plus de murmures. Vous sçavez à quel point je suis sensible à ce qu'on fait pour vous : aussi les nouvelles d'aujourd'hui troublent-elles un peu ma joie : j'apprends que les Hollandais assiegent des Places. Je sçais que la vôtre n'est point fortifiée. Vous avez la guerre tous les jours, & je tremble également ; soit que vous eussiez à périr dans Amersfort, ou à vous rendre. Vous connoissez mon cœur, & ce qu'il est capable de faire & par honneur & par reconnaissance ; mais vous ne connoissez point la tendresse que j'ai pour vous : je ne puis vous parler d'autre chose aujourd'hui. Ne me laissez point dans ces inquiétudes. Voilà des lettres de M. de Villette : faites mille amitiés pour moi à M. de Caumont, si vous le voyez, & dites-lui que je ne me laisserai jamais de l'oublier en tout ce qui me sera possible. Adieu, mon cher frere, je me porte très-bien : n'ayez aucune sollicitude sur mon compte : tout ira bien : c'est moi qui vous le dis, oui, moi qui espere si difficilement.



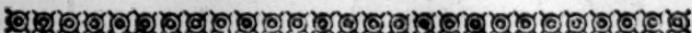
## LETTRE X.\*

*A Tournai, le 16 Juin 1673.*

Il y a long-tems que M. de Louvois m'a dit que l'on abandonnoit Amersfort, & que vous auriez un autre Gouvernement: je suis bien fâchée que l'ennemi soit si avancé, & je serois dans un étrange état si l'on vous assiégeoit. J'espere que la paix finira bientôt toutes mes craintes. Vous avez raison d'être persuadé de mon amitié; je le suis de la vôtre: je voudrois en jouir plus souvent. Cela viendra. Je ne vous oublierai pas. Quoi qu'il arrive, j'ai de bonnes paroles pour vous. M. de Louvois fait merveille en cette occasion, & nous lui sommes très-obligés: je vous avoue que j'aurois un grand plaisir de vous voir à Paris. N'en espérez pas sur le récit de ce voyage ni sur la citadelle de Tournai. Je suis trop ennuyée pour pouvoir faire une relation agréable. Je trouverois en mon chemin des choses à vous dire qui ne vous amuseroient pas. Je me porte fort bien: je suis très-contente, car je suis disgraciée. Je ne puis vous trouver l'homme que vous me demandez pour votre

\* L'Addresse est: A M. de Saint-Quentin, Commandant à Camper, pour faire tenir à M. d'Aubigny, Gouverneur d'Elbourg, à Elbourg à Campen.

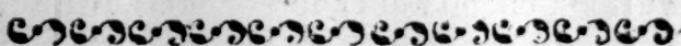
maison : je m'en informe pourtant autant que je le puis : adieu , mon cher frere , je suis toute à vous. F. d'AUBIGNY.



## LETTRÉ XI.

*Le 31 Décembre 1673.*

JE reçois les lettres que vous m'écrivez ; mais il ne me paroît point que vous receviez les miennes. Quoiqu'elles ne soient pas bien importantes , je voudrois qu'elles allassent jusqu'à vous. Celle-ci y ira. Je m'étendrai donc sur toutes les choses que j'ai à traiter avec vous. M. de Louvois m'assûre que vous n'avez rien à craindre où vous êtes. Le Roi vous a donné un Gouvernement en Alsace où vous serez très-bien. Vous attendrez les ordres là-dessus , & vous vous tairez sur ce nouvel honneur , tant que vous ne le fçaurez que par moi. Je vous verrai quand vous changerez de lieu , & je vous avoue que je m'y prépare comme. *Le reste manque.*



## LETTRÉ XII.\*

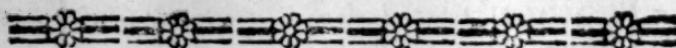
*Paris , le 2 Mai 1674.*

JE mourois d'envie de vous écrire : je remettois de jour en jour par la quantité de bagatelles qui m'occupent. Je ne

\* L'adresse : Pr M. d'Aubigné , Gouverneur de Belfort.

doutois pas que des Rolines ne prît soin de vous mander de mes nouvelles : je me porte très-bien, & je me trouve toujours de la santé, dès que mon corps & mon esprit sont en quelque repos : & si M. le duc du Maine marchoit, je serois fort contente de la Mere & du Roi. Voilà tout ce que je puis vous dire. Pourquoi ne m'instruisez-vous pas de la maniere dont vous vous trouvez à Betfort ? Je suis bien aise que vous ayez reçu des marques de considération de la part de M. de Turenne. Il en va recevoir des remercimens qui l'obligeront à continuer. Je ne vois pas fort souvent les gens dont vous me parlez, hormis M. de Montchevreuil : je m'enferme plus que jamais, & je mene une vie très-douce. Je songe fort à votre établissement. Il y a deux ou trois affaires sur le tapis : elles ne sont pas assez avancées pour vous en parler. Adieu, mon cher frere : j'ai aussi plusieurs terres auxquelles je pense, quand il y aura quelque chose de décidé, vous le saurez : j'ai parlé a Monsieur & à Madame Colbert en faveur de M. Arnaudi.





## LETTRE XIII.\*

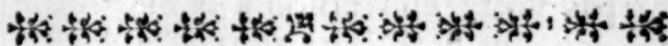
*A Versailles, le 15 Juillet 1674.*

Il y a long-tems que je veux vous écrire, & je n'ai pas pu y parvenir : la vie que l'on mène ici est fort dissipée comme vous sçavez, & les jours y passent fort vite : tous mes petits Princes y sont établis, & je crois, pour toujours : cela, comme toute autre chose, a son bon & mauvais côté : je suis assez contente. Je me porte bien. Je songe très-sérieusement à vous marier : je travaille à une affaire qui seroit bonne. N'en parlez point. Comptez que tout revient, & qu'on ne peut trop veiller sur ses paroles, quand on a les moins-belles relations dans ce pays-ci. Je ne puis trouver de terre comme je la voudrois : je ne me rebuterai point que je n'en aye une. Adieu, mon cher frere, soyez bien persuadé que je n'oublierai rien pour vous mettre en état de vous passer de moi & de tout le monde : je ferai peindre votre carosse, & j'ai donné ordre pour des armes. Notre petit Duc vient de me dire de son chef qu'il vous baise les mains, & qu'il voudroit bien que vous fussiez ici. Je ne sçais ce qu'il vous revient de ce que j'ai fait pour M. Arnaud ; mais si j'aimois

\* Même adresse.

\*

l'argent , j'aurois pu vendre bien cher ma protection , & j'ai été surprise & indignée de tout ce que l'on m'a offert là-dessus : je ne lui en demande que quelques petits emplois. Marquez-lui que s'il veut m'obliger , il secoure des misérables. C'est tout ce que je veux de sa reconnoissance ; mais je ne vous défens point d'en profiter autant que l'honneur & la conscience le peuvent permettre : car il faut que tout cède à notre devoir. Adieu , mon cher frere ; je vous aime bien tendrement.



## LETTRE XIV.

*Paris , le 7 Septembre 1674.*

JE suis venue à Paris pour me guérir de la fievre tierce , dont j'ai eu cinq accès : j'en suis quitte , & je pars pour Versailles. Je n'ai pas voulu vous l'écrire , pour ménager votre sensibilité : voila une confiance à laquelle je ne suis pas fort sujette. Je crois la devoir à votre amitié. Je vous prie d'épargner quelque somme considérable pour les frais de vos noces. Je traite pour vous un mariage qui va assez bien ; mais vous ne prendrez pas un sou du bien de votre future épouse : car il faut songer à vous établir , & non à la ruiner. Le petit Duc est malade depuis six semaines , mais il est mieux à présent. Les autres sont en bonne santé , & la Prin-

ceste est belle comme un ange. Tous nos amis me voient ici avec beaucoup de soin : j'y suis seule, & par conséquent très-libre : j'ai recommandé les intérêts de M. Arnaud à M. Fremont : enfin je fais tout ce qu'il desire de moi : profitez-en, puisque je n'en profite pas. Adieu : mon cher Mata est mort sans confession : Villandry a été trouvé mort dans son cabinet un moment après y être monté. Voilà ce qui arrive aux libertins : songez à Dieu, tandis que vous le pouvez ; & ne remettez pas votre conversion à la mort. Car que pouvons-nous faire alors ? Pardonnez ce petit sermon à la solidité de mon amitié.

xyfrxyfrxyfrxyfrxyfrxyfrxyfrxyfrxyfrxyfr

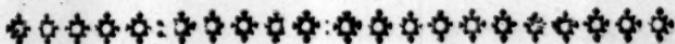
## LETTRE XV.\*

*A Versailles, le 16 Octobre 1674.*

**O**N m'a écrit de Paris aujourd'hui que votre mariage va assez bien : il ne faut pourtant s'assurer de rien qu'il ne soit fait. Mais, à tout hazard, amassez de l'argent pour les frais des noces : je compte en cette occasion sur M. Arnaud : il seroit pourtant honteux que son affaire meublât votre maison. La Demoiselle est jolie, à ce qu'on dit : je me porte à merveilles : le Duc du Maine à la fièvre quarte, la Princesse, la tierce. J'y fais de mon mieux,

\* Pr d'Aubigné, à Betford.

& je me console des événemens. Je suis en marché d'une terre dont j'offre deux cens quarante mille livres : n'en dites encore rien. Rien ne porte plus malheur que l'in-dé-scrip-tion, & les vanteries les plus peti-tes sont de grands ridicules. Adieu, mon cher frere : je crois que nous passerons une assez jolie vieillesse, s'il peut y en avoir de jolie.



## LETTRE XVI.

*A S. Germain, le 10 Novembre 1674.*

JE ne sc̄ais si des Rollines, qui est très-bien informé de tout ce que je fais, vous aura mandé que j'achete une terre. Mais il ne sc̄ait peut-être pas encore que c'est Maintenon, & que le marché en est fait à deux cens cinquante mille francs. Elle est à quatorze lieues de Paris, à dix de Versailles, à quatre de Chartres : elle est belle, noble, & vaut dix à onze mille livres de rente. Voilà une retraite qui sera votre pis aller. Vos affaires ne vont pas si bien que les miennes. Votre future épouse est très-opiniâtre, & ne se rend ni à la persuasion de nos amis, ni à l'autorité de ses parens : je ne me suis point encore rebutée, & peut-être en viendrons-nous à bout. M. de Louvois est toujours malade. Mais le Roi a entendu parler de ce

que vous demandez pour votre Compagnie de Cavalerie : je crois qu'il en disposerai, qu'on ne vous refusera point ce qu'on pourra vous accorder. Adieu : j'ai bien envie de sçavoir votre guerre finie, pour tenter de demander un congé pour vous. J'espere que l'hyver ne se passera pas sans vous voir. Je me porte fort bien. Mes Princes sont toujours malades. Le petit Duc parle souvent de vous.



## LETTRE XVII.\*

*Le jeudi matin.*

**V**Otre lettre a bien plus de l'air d'un homme qui rend compte d'une galanterie que d'un mariage. Voyez ce qui en arrivera : instruisez-m'en afin que je prenne mes mesures là-dessus. Je meurs d'envie de me retirer à Maintenon. Mais je ne veux pourtant pas m'éloigner tant que j'espérerai quelque chose : pressez votre maîtresse le plus que vous pourrez, puisque le tems vous presse. Ne vous inquiétez point de l'idée qu'on a ici de votre long séjour à Paris. Vous ne sçauriez faire à Versailles ce que vous faites à Paris. On sçait que vous y êtes, & ce qui vous y retiennent.

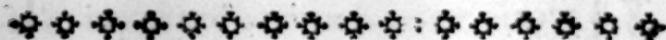
\* Ce billet sans date dans l'original est vraisemblablement de l'année 1675.

## LETTRE XVIII.

*Le 6 Février 1675.*

JE reçois votre dernière lettre qui m'afflige, en me montrant que vous ne vous portez pas bien : conservez-vous autant que vous le pourrez dans le vilain séjour que vous me dépeignez. Et attendez tranquillement une heureuse vieillesse. Je fais tout mon possible pour vous marier. Et peut-être y réussirai-je. Bon prétexte pour un congé : je songe toujours à vous. Vos intérêts me sont plus chers que les miens. J'ai été à Maintenon, dont je suis très-contente. C'est un gros château au bout d'un grand bourg. Une situation, selon mon goût, & à peu près comme Murçai : des prairies tout autour : la rivière qui passe par les fossés : dix mille livres de rente actuellement, & douze dans deux ans. J'y ai mené notre fidèle ami M. de Montchevreuil. Nos Princes sont en bonne santé : je crois que j'irai cet été mener l'aîné à Barege. La Princesse n'a eu que vingt grains de petite verole. Madame de Bourg veut vous épouser. Mandez-moi à tout hazard si vous pourriez vous accommoder de sa personne. Je m'informeraï du reste. Adieu, mon cher frère : nous ferons grande chere à Maintenon, si Dieu vous conserve ; songez à votre salut : il est de

bien mauvais sens de ne se pas mettre dans l'état où l'on voudra être à l'heure de la mort. Vivez sobrement, & prenez le matin du lait de vache bouilli un moment, & écrémé.



## LETTRE XIX.

*Le 15 Avril 1675.*

**M**ADAME de Montespan, qui n'est pas de mauvais sens, & à qui j'ai lu votre lettre, prétend que vous devez passer outre, & que ce mariage vous sera très-utile : j'en entretiendrai encore aujourd'hui M. Barillon. Consultez-vous vous-même, & tâchez de lui ôter de l'esprit que je dois lui assurer un douaire pendant ma vie. Après ma mort, oui. Mais ne m'en faites pas de remerciement. L'effort n'est pas bien grand. J'aimerois mieux donner une somme à votre premier enfant. Mais si votre future s'opiniâtre au douaire, il en faudra passer par-là. Pressez votre affaire à tout hazard. Vous en serez toujours le maître. Si elle doit se faire, ce ne sauroit être trop tôt.



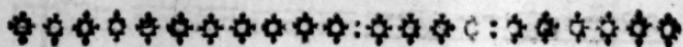
## LETTRE XX.

*Ce Lundi.*

**J**E vais demain à Paris, j'y arriverai à dix heures ; je vous prie d'envoyer votre carosse à la porte St Honoré : si vous voulez me donner à dîner, vous me ferez plaisir. Nous verrons la Veuve, si vous le jugez à propos. Il faudroit aussi voir M. Barillon : enfin je serai à vous & à vous seul, six heures de suite, que vous me veuilliez, ou que vous ne me veuilliez pas.

## LETTRE XXI.

**J**E suis arrivée en même tems que vous. Mais, quelqu'envie que j'aie de vous voir, il faut remettre à demain. Vous ne trouverez personne chez moi. Vous irez ensuite songer à votre bonne mine. Il faut vous montrer au plutôt à cette femme. Elle meurt d'impatience. Il faut profiter de ces momens de ferveur. Je ne scias encore rien d'elle. J'en attens des nouvelles. Je ne pars point d'ici, que l'affaire ne soit faite ou rompue. Une décision est de conséquence pour vous & pour moi. Bon soir. Faites-vous beau. Il faut donner de l'amour à cette vieille qui me paroît assez facile à en prendre.



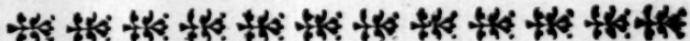
## LETTRE XXII.

*A S. Germain, le Dimanche gras.*

COMME je ne sc̄ais si je vous verrai bientôt après que vous serez arrivé, je vous écris avant que vous puissiez l'être, afin de vous apprendre l'état de vos affaires. Votre mariage est conclu avec Mademoiselle Cavellier : & M. de Louvois en doit voir les articles au premier jour. Elle a, je crois, cent mille écus. Avec cela, il est superflu d'être jolie, & elle l'est. Je ne vous dirai rien de l'obligation que nous avons à M. de Louvois. Si j'entrois en matière, je ne pourrois vous parler que de lui ; & il s'agit de vous. Portez-vous bien. Ayez de l'argent : & plaisez à la Demoiselle. J'espere que l'air de Paris aura fait le premier, & que notre protégé \* fera le second ; soit pour un prompt payement, si vous avez quelque convention avec lui, soit pour un prêt, si vous n'en avez pas. Quant au troisième, brodez-vous bien : moins de cheveux à vos perruques : de la gaieté : & tout ira bien. Je vous avoue que je suis ravie si cette affaire-là se conclut à votre satisfaction, & que mon mariage ne me fera pas plus de plaisir que le vôtre. Ne faites rien en

\* M. Arnaud.

ceci que par mes conseils. Ce seront ceux de M. de Louvois. Voyez-le, & témoignez-lui que vous n'êtes pas ingrat.



## LETTRE XXIII.\*

*A St Germain, ce 16 Juin.*

**V**ous m'avez écrit en partant. Je ne me souviens plus si je vous ai fait réponse. Je n'ai pas entendu parler de vous, depuis que vous êtes à Belfort. Ne vous réglez pas sur moi. Je ne suis pas maîtresse de mon tems. Vous avez vu quelques échantillons de ma servitude: & vous n'avez rien vu. Il y a deux mois que je demande d'aller à Maintenon pour un jour, & je ne l'ai pu obtenir. J'en suis dans une colere épouvantable. J'y fais travailler, sans qu'il me soit permis d'y donner aucun ordre. C'est une passion que j'ai pour ce lieu-là, & une passion nouvelle: jugez de ce que je souffre de la voir contredite. M. Costeau m'a écrit, & m'a envoyé une lettre qu'il a reçue de vous, où vous lui dépeignez fort bien le tort que vous a fait l'empressement de nos amis. Il me mande que Madame Boudon a voulu le voir, & croit que cette affaire dépendra de vous. Je lui ai écrit que cette fem-

\* L'adresse : A M. d'Aubigné, Gouverneur de Belfort.

me-là me plaisoit fort , pourvu qu'elle vous assurât du bien , que je croyois que vous en aimeriez mieux une plus jeune dans la fantaisie d'avoir des enfans , mais que l'on ne pouvoit pas trouver tout ensemble , que je le priois d'y penser & de travailler sourdement à votre mariage , soit pour celle-là , soit pour une autre , que je lui en aurai une extrême obligation , & que je suis hors d'état de ménager ces occasions-là , étant aussi séquestrée du monde que je le suis. Voilà le sens de ma lettre : l'âge de Madame Boudon me fait peine à cause des enfans ; mais son habileté à conduire votre maison , & cette terre à quatre lieues de Paris me font envie. J'ai été bien fâchée de la mort du Maréchal de Rochefort. Madame sa femme ne se console point. Madame de Montespan est présentement à Fontevraud , & en reviendra à la fin de ce mois. Son absence me donne un peu de repos : & je m'en porte mieux. Les Princes & les Princesses sont en parfaite santé. Je n'écris pas un mot à M. de Louvois sans parler de vous : je ne scâis ce que mes lettres opéreront. Adieu , mon cher frere : jouissez du repos en attendant mieux : & pour vous consoler dans votre ennui , songez que je ne me couche ni ne me leve selon ma volonté , & que je n'aspire qu'à être seule , & à n'avoir rien à faire : songez à Dieu , qui est encore une meilleure consolation.

LETTER XXXIV.

*A Bafas, 28 Juin.*

JE crois que le fidèle des Rolines vous aura déjà mandé de mes nouvelles, & que pour vous en faire sçavoir, il s'en sera informé à tous ceux qui lui en peuvent apprendre. Mais après avoir écrit non au plus cheri, mais aux plus pressés, je veux vous en dire moi-même : je ne crois pas que nous puissions recevoir de nouvelles bien fraîches : & c'est en cette occasion qu'il faut dire, il vaut mieux tard que jamais. Venons à notre voyage. Il se passe très-heureusement : & excepté trois accès de fièvre tierce que notre Prince a eus, je n'ai pas senti un mouvement de chagrin. Je me repose plus qu'en aucun lieu du monde. Nous avons un très-bean tems, toutes nos commodités. Et s'il ne nous arrive rien de nouveau, ce voyage-ci ne me paroîtra pas si fatiguant que d'aller de Paris à Versailles. On nous reçoit par tout comme le Roi ; mais il faut avouer que la Guienne se distingue, & que l'on ne peut rien ajouter aux démonstrations de joie qu'elle nous donne. Madame la Maréchale d'Albret me parut fort aise de nous voir : on nous avoit pensé étouffer à Poitiers à force de caresses : M. le Duc de St Simon nous traita magnifiquement à

Blaye, & les Jurats de Bourdeaux nous y vinrent amener un bateau magnifique. Il en périt un de notre train dans le moment que nous nous embarquâmes, & l'Aumônier trouva une grande imprudence de ne pas profiter de cet exemple. Nous voguâmes très-heureusement avec quarante rameurs, & à la vue de la Ville. Il se détacha des vaisseaux pour nous venir sauter, les uns pleins de violons, & les autres de trompettes : mais quand nous fûmes plus près, rien effectivement ne peut être plus beau que tout le canon du Château-Trompette, celui des vaisseaux qui étoient au Port, mêlé avec les tymbales & les violons qui nous suivoient, & les cris de *vive le Roi* d'une infinité de peuple qui étoit sur le bord de l'eau. M. le Maréchal d'Albret, qui étoit venu au-devant de nous jusques à Pons, conduisoit notre Prince, qui fut reçu par M. de Montégu, & par tous les Jurats qui le haranguerent. Nous montâmes ensuite en carrosse avec une centaine d'autres qui nous suivoient : nous fûmes plus d'une heure à aller du port à la maison. . . . *Le reste manque.*

• • • • • • • • • •



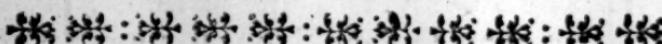


## LETTRE XXXV.

*A Barèges, le 8 Juillet.*

JE vous ai écrit une grande lettre sur la route de Bourdeaux ici, & je ne doute point que vous ne l'ayez reçue. Car je l'ai adressée à M. Viette que je tiens infaillible, comme le Pape. Nous sommes ici depuis le 30 Juin, & nous n'y faisons pas grand'chose : le petit Duc a la fievre quarte, peu considérable à la vérité : mais c'est toujours un trouble dans ses bains qui nous embarrasse. Nous n'en voyons encore aucun fruit : il faut prendre patience, vous, sur votre roche, & moi dans les Pyrénées. Nous nous rejoindrons encore, s'il plaît à Dieu. Songez à lui, afin d'être toujours prêt à mourir : & du reste tenons-nous gais. Je n'écris point à M. de Louvois sans le faire souvenir de vous : & il me répond qu'il fera ce que je demande. Il faut vous marier cet hyver : notre pis-aller est Maintenon où nous ne mourrons pas de faim. Vous voyez que je prens courage dans un lieu plus affreux que je ne puis vous le dire. Pour comble de misere, nous y gelons : la compagnie y est mauvaise : on nous respecte, & on nous ennuie : & avec tout cela, je m'y porte fort bien, parce que j'y ai moins de peine, & moins de chagrin qu'ailleurs : vous ne

sauriez faire trop de liaisons avec Vau-  
ban. L'estime de cet homme-là est plus  
glorieuse que celle de tous les Courtisans.  
Toutes nos femmes sont toujours mala-  
des. Ce sont des badaudes de Paris qui ont  
trouvé le monde bien grand dès qu'elles  
ont été à Etampes. Adieu, mon cher frere.  
Vous sçavez si je vous aime.



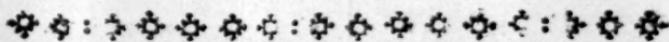
## LETTRE XXVI.\*

*A Brion entre la Ville Dieu-Donné & Saint  
Leger de Mesle, ce 16 Octobre.*

**J**E crois que la date de ma lettre vous  
sera connue. On y parle fort poitevin,  
& ce seul mérite-là me fait trouver tout  
ce que je vois de fort bonne compagnie :  
la joie où je suis depuis quelque tems y  
peut contribuer. M. le Duc du Maine mar-  
che ; & quoique ce ne soit pas bien vi-  
goureusement , il y a lieu d'espérer qu'il  
marchera comme nous. Vous ne sçavez  
pas toute la tendresse que j'ai pour lui :  
mais vous en connoissez assez pour ne pas  
douter que cet heureux succès de mon  
voyage ne me fasse un grand plaisir. Les  
nouvelles de la Cour me font espérer que  
j'y passerai mon tems agréablement , &  
qu'on trouvera bon que je m'y conserve

\* *L'adresse : A M. d'Aubigné , Gouverneur de  
Betfort , à Betfort.*

plus que je n'ai fait par le passé. J'y suis fort résolue. Je me servirai de tout mon crédit pour vous tirer d'où vous êtes. Je me prépare aussi à m'occuper de Maintenon, qui est, je crois, à moi présentement, sans qu'on puisse me l'ôter : le décret doit être fait ce mois-ci. Adieu, mon cher frère. Il ne me reste plus qu'à vous marier : il faut y travailler cet hiver : je vous aime avec une extrême tendresse. Réjouissez-vous : pensez à votre salut. Il n'est rien de plus doux que le plaisir & la piété. Madame de Montespan m'écrit des lettres fort cordiales.



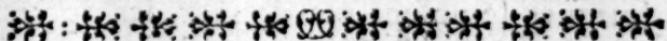
## LETTRE XXVII.

*A Richelieu, ce 28 Octobre.*

Il y a bien long-tems que je ne vous ai écrit. A Paris je serai plus exacte. J'ai réçu la lettre que vous avez adressée pour moi à M. le Maréchal d'Albret, par laquelle vous me faites une proposition qui me paroît très-raisonnable, & qu'il a jugée telle : il me mande qu'il y faudra travailler dès que je serai de retour. Je vous promets tout mon crédit. Nous partons d'ici le lendemain de la Saint Martin, & nous arriverons le 18 ou le 20 de Novembre. Vous aurez de mes nouvelles : j'en ai beaucoup à vous dire de Poitou, où j'ai été quinze jours. J'ai logé aux Ursulines.

nes de Niort : mais je n'ai pu me dispenser de coucher souvent chez M. de Villette , dont je suis fort contente : sa femme est la plus raisonnable de mes parentes. Il n'y a sorte de considération ni d'amitié que je n'aie reçu d'eux : j'ai fait beaucoup de jaloux , & Monsieur & Madame de Fontmort en sont très-mécontents. J'ai été trois jours à Murçay : j'ai été diner à Surineau , où l'on m'a régalee , & où je n'aurais pas été si M. de Sensac n'eût été absent. M. de Launé a très-bien vécu avec moi. Mesdemoiselles de Sensac ne m'ont pas quittée. Mais par une conformité de goût j'ai pris en amitié votre favorite Artémise. Elle est très-changée , & si malade de sa grossesse , qu'à peine peut-elle se soutenir. Cependant au travers de cette langueur & d'une très-grande tristesse , on démêle une grande beauté & un caractère écharmant. Elle m'a plu , & par sa personne & par un procédé plein de douceur & de franchise , dont je m'accommodeois admirablement. Elle passoit les journées avec moi : malheureusement ce n'étoit pas tête à tête. J'ai été accablée de visites à n'avoir pas un moment à moi. A Niort on m'a comblée d'honneurs. M. l'Intendant me régala en passant par Poitiers. Madame & Mademoiselle de la Laigne me sont venues voir. J'ai apporté l'histoire de mon grand-pere , c'est-à-dire sa vie , & plusieurs papiers qui prouveront notre no-

blesse , si jamais on nous la dispute. Parmi ces papiers , quelques-uns m'ont fait voir nos prétentions sur Surineau. Je pourrai bien faire quelques pas contre les usurpateurs : mais je vous assure que si je prens ce parti-là , je commencerai par des propositions très-douces & très-raisonnables , non à cause du père , mais à cause des filles que je ne voudrois point ruiner : je vous avertirai de tout. Conduisez-vous par-tout comme si vous y deviez passer votre vie.



## L E T T R E XXVIII.

*A Versailles ce 9 Août.*

**L**'Etat de votre santé m'afflige. Des Ro-lines vous enverra l'avis des médecins : en essayant leurs remèdes , soyez sage & sobre ; c'est le meilleur : point d'excès , nul chagrin. Il y a du bon & du mauvais par-tout : je sollicite toujours M. de Louvois : souvent nous nous trouvons mal des changemens. Ce n'est pas que je ne sca-che très-bien que vous êtes fort tristement établi. Adieu , je m'en vais me baigner à Maintenon. Plût à Dieu que vous y fussiez ! Nous y serons quelques jours : songez à Dieu : c'est tout ce qu'il y a de nécessaire..



## LETTRE XXIX.

*A Versailles, le 10 Août.*

VOtre favori des Rolines m'apporte une lettre de vous qui me donne de la joie, parce qu'il me paroît que vous en avez un peu : au moins votre style est assez gai. Je me porte mieux que ma place ne me le permet : car je veille beaucoup. Les fatigues semblent me donner des forces. Le pauvre petit Duc aura de la peine à vivre : il est abandonné aux Medecins : pour moi je le remets tous les jours entre les mains de Dieu. Comptez que tout ceci est sujet à de grands changemens, & que la disgrice & la faveur se tiennent par la main. Je fais mon possible pour vous marier ; mais nous traitons avec des gens qui sont fort loin : ainsi notre négociation va lentement.



## LETTRE XXX.

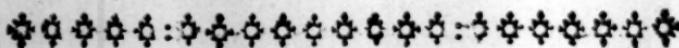
*A Versailles, ce 7 Septembre.*

JE ne devrois point vous écrire en l'heure où je suis. Vous avez assez de chagrins, & vous prenez assez de part aux miens, pour que je ne desire pas de vous les montrer. Cependant à qui me plain-

drois-je plus à propos qu'à vous dans la perte commune que nous venons de faire ? M. le Maréchal d'Albret est mort , & m'a écrit , une heure avant que d'expirer , d'un style qui marque l'estime & l'amitié qu'il avoit pour moi. C'est une perte irréparable , & qui me donne une tristesse mortelle : il est mort comme un Saint. Mais que scavons-nous , s'il a eu assez de tems pour réparer tout le mal qu'il avoit fait ? J'écarte cette idée : je n'aime point à douter du salut de mes amis. Songeons à nous , mon cher frere : nous avançons en âge , nous devenons mal sains ; applanissons-nous par une bonne vie le passage de la mort : ce moment est terrible pour ceux qui ont mal vécu : l'état de votre santé me fait trembler : & la paresse que je me trouve pour le service de Dieu , me fait craindre que vous ne me ressembliez en cela comme en autre chose. Je presse M. de Louvois : on me promet toujours. Nous ne serons que trop bien ici-bas : il faut penser à l'avenir. J'ai été trois semaines à Maintenon. Vous ne le reconnoîtrez pas. J'y avois M. Barillon , Mademoiselle de Mongeron , M. de Montchevreuil & Mademoiselle de la Harteloire. Madame de Guise m'y vint voir : le Roi m'y envoya M. le Nautre. Madame de Montespan m'y faisoit tous les jours quelques présens. Je m'y suis baignée. Je m'en trouve très-bien. Ecrivez-moi quelquefois : & prenez patience.

E vj

Vous mourrez de langueur pour venir dans le monde : & moi je n'aspire qu'à en sortir. Voilà comme Dieu a semé des peines dans tous les états ! Il faut les lui offrir , & le prier de nous conduire. Il fçait mieux que nous ce qui nous est bon. Adieu , mon cher frere. J'espére que vous passerez l'hyver avec nous , & qu'un peu de plaisir vous remettra mieux que les remedes que l'on vous ordonne.



## LETTRE XXXI.

*A Versailles , ce 8 Novembre.*

ON ne m'a conseillé de demander votre congé que l'armée des ennemis ne fût séparée. On m'assure que ce retardement n'ira qu'à sept ou huit jours : je prierai seulement M. de Louvois de ne pas accorder le congé à M. de la Pottrie , au cas qu'il le demandât. J'arrivai il y a deux jours de Maintenon , où j'ai été trois semaines toujours au lit. Je suis dans une langueur éternelle. J'ai des maux dont je ne guérirai point. Il faut prendre patience , mon cher frere. Tout est mêlé ici bas , pour nous porter à désirer ce qui seul sera bon : pensez-y , vous en ferez plus consolé. Dites ou faites fçavoir à M. de Cau-mont qu'il n'a qu'à demander son congé à M. de Monclar. J'ai entretenu M. de Saint Pouanges sur ses intérêts : il m'a dit

que l'on ne songeait pas présentement à faire des Régimens. Bon soir, mon cher frere. Je suis plus touchée de vos chagrins que des miens, quoique j'en aie peut-être autant ici que vous en avez à Betfort.



## LETTRE XXXII.

**O**N n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte, & ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frere, au voyage d'Amérique, aux malheurs de votre pere, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, & vous bénirez la Providence au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un & l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étoient si peu de chose, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, & nos souhaits ne feroient pas encore remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyons contens. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu : mais n'ayons pas de vues trop vastes. Nous avons le nécessaire & le commode : tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vuide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées : vous pouvez vivre déli-

Vous mourrez de langueur pour venir dans le monde : & moi je n'aspire qu'à en sortir. Voilà comme Dieu a semé des peines dans tous les états ! Il faut les lui offrir , & le prier de nous conduire. Il fçait mieux que nous ce qui nous est bon. Adieu , mon cher frere. J'espére que vous passerez l'hyver avec nous , & qu'un peu de plaisir vous remettra mieux que les remedes que l'on vous ordonne.



## LETTRE XXXI.

*A Versailles , ce 8 Novembre.*

**O**N ne m'a conseillé de demander votre congé que l'armée des ennemis ne fût séparée. On m'assure que ce retardement n'ira qu'à sept ou huit jours : je prierai seulement M. de Louvois de ne pas accorder le congé à M. de la Pottrie , au cas qu'il le demandât. J'arrivai il y a deux jours de Maintenon , où j'ai été trois semaines toujours au lit. Je suis dans une langueur éternelle. J'ai des maux dont je ne guérirai point. Il faut prendre patience , mon cher frere. Tout est mêlé ici bas , pour nous porter à désirer ce qui seul sera bon : pensez-y , vous en ferez plus consolé. Dites ou faites fçavoir à M. de Caumont qu'il n'a qu'à demander son congé à M. de Monclar. J'ai entretenu M. de Saint Pouanges sur ses intérêts : il m'a dit

}

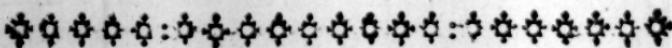
que l'on ne songeoit pas présentement à faire des Régimens. Bon soir, mon cher frere. Je suis plus touchée de vos chagrins que des miens, quoique j'en aie peut-être autant ici que vous en avez à Betfort.



## LETTRE XXXII.

**O**N n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte, & ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frere, au voyage d'Amérique, aux malheurs de votre pere, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, & vous bénirez la Providence au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un & l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étoient si peu de chose, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, & nos souhaits ne feroient pas encore remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyons contens. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu : mais n'ayons pas de vues trop vastes. Nous avons le nécessaire & le commode : tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vuide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées : vous pouvez vivre déli-

Vous mourrez de langueur pour venir dans le monde : & moi je n'aspire qu'à en sortir. Voilà comme Dieu a semé des peines dans tous les états ! Il faut les lui offrir , & le prier de nous conduire. Il fçait mieux que nous ce qui nous est bon. Adieu , mon cher frere ! J'espére que vous passerez l'hyver avec nous , & qu'un peu de plaisir vous remettra mieux que les remèdes que l'en vous ordonne.



## LETTRE XXXI.

*A Versailles , ce 8 Novembre.*

**O**N ne m'a conseillé de demander votre congé que l'armée des ennemis ne fût séparée. On m'assure que ce retardement n'ira qu'à sept ou huit jours : je prierai seulement M. de Louvois de ne pas accorder le congé à M. de la Pottrie , au cas qu'il le demandât. J'arrivai il y a deux jours de Maintenon , où j'ai été trois semaines toujours au lit. Je suis dans une langueur éternelle. J'ai des maux dont je ne guérirai point. Il faut prendre patience , mon cher frere. Tout est mêlé ici bas , pour nous porter à désirer ce qui seul sera bon : pensez-y , vous en ferez plus consolé. Dites ou faites fçavoit à M. de Cau mont qu'il n'a qu'à demander son congé à M. de Monclar. J'ai entretenu M. de Saint Pouanges sur ses intérêts : il m'a dit

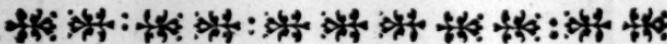
que l'on ne songeait pas présentement à faire des Régimens. Bon soir, mon cher frere. Je suis plus touchée de vos chagrins que des miens, quoique j'en aie peut-être autant ici que vous en avez à Betfort.



## LETTRE XXXII.

**O**N n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte, & ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frere, au voyage d'Amérique, aux malheurs de votre pere, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, & vous bénirez la Providence au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un & l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étoient si peu de chose, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, & nos souhaits ne feroient pas encore remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyons contens. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu : mais n'ayons pas de vues trop vastes. Nous avons le nécessaire & le commode : tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vuide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées : vous pouvez vivre déli-

cieusement sans en faire de nouvelles. Que desirez-vous de plus ? Faut-il que des projets de richesse & d'ambition vous coutent la perte de votre repos & de votre santé ? Lisez la vie de saint Louis : vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répète : vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne seroit que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur : si vous pouvez la rendre moins bilieuse & moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules ; il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie & réglée. Vous ne penserez pas bien tant que vous vous porterez mal : dès que le corps est dans l'abbatement, l'âme est sans vigueur. Adieu. Ecrivez-moi plus souvent, & sur un ton moins lugubre.



## LETTRE XXXIII.

*A S. Germain, le 22 Décembre.*

**Q**UAND je demandai votre congé à M. de Louvois, il me dit qu'il n'y avoit aucun Commandant où vous étiez, & qu'aussi-tôt que le Lieutenant de Roi seroit de retour, vous n'aviez qu'à l'écrire. J'ai

## DE MAD. DE MAINTENON. 111

passé huit jours à Maintenon avec bien du plaisir : on y a fait des réparations qui l'ont fort embelli, mais qui me coutent beaucoup : j'y avois mené Monsieur & Madame de Montchevreuil avec le bon homme Viette : j'y retournerai au mois de Mars, & peut-être serez-vous de ce voyage-là. Je fais mes efforts pour vous tirer du lieu où vous êtes. M. de Louvois me le promit encore hier au soir. Madame de Montespan en parla aussi au Roi : je leur dis ce que vous me mandez, que vous ne prétendez point au grand, que vous desirez seulement une condition sûre dans un lieu moins désagréable. M. de Louvois me dit qu'il n'y auroit rien à faire pour ces maladreries que dans deux ans. Il faut prendre patience, mon cher frere, & penser que, tandis que vous vous plaignez, il y a des gens au monde qui n'ont pas un moment de repos, qui sont dans une servitude sans relâche, & font toute leur vie la volonté des autres. Que cette peinture ne vous afflige point !

## LE T T R E XXXIV.

DE M. D'AUBIGNÉ

A MADAME DE MAINTENON.

IL m'est impossible, ma très-chere sœur, de cesser de vous aimer, comme il vous l'est de cesser de me gronder. Je ne répon-

## 112 RECUEIL DES LETTRES

drai point à vos reproches , en faisant valoir ce triste droit d'aînesse que je ne dois qu'au hazard : mais je me conformerai à vos conseils , qui sont le fruit d'une sagesse que vous devez à vos réflexions. Je ne verrai plus le Comte de \*\* , parce que , quoique je puisse le voir sans danger pour moi , je ne puis le voir sans inquiétude de votre part. Je serois fâché d'affliger votre ame. C'est par les mêmes considérations que je vous promets de vous sacrifier cette passion , que j'aime si fort & que vous haïssez tant , quoiqu'elle ne m'ait pas jusqu'ici dérangé autant qu'on vous l'a dit. Priez Madame de Montespan & Monsieur de Louvois de ne pas me laisser languir plus long-tems. Le chagrin de voir monter tant de gens aux premiers emplois , tandis que je reste dans les subalternes , ajoute beaucoup à ma mélancolie naturelle. Je serois guéri de mes vapeurs , si mon esprit l'étoit de ces inquiétudes. De pensée en pensée , de projet en projet , je m'enfonce dans des réveries qui me consument : c'est un poison lent. Je monte tous les jours à cheval , & je m'en porte mieux. Le petit de Circe est fort gentil : sa mère me le recommande , non comme à un parent , mais comme à un favori : vous voyez bien qu'elle se méprend : je vous l'enverrai. La beauté flétrie vous fait mille complimens , & dit que vous rajeunissez : il n'y a donc rien qui éloigne plus de la

vieillesse que la faveur. Aimez-moi, ma très-chère sœur : je ne croirai plus être aimé de vous, quand vous ne me direz plus mes vérités. Je demande tous les jours à Dieu qu'il me fasse être à lui autant que je suis à vous. J'ai vu M. Brisacier. Ce n'est pas un homme, c'est un ange. Rien ne m'a plus inspiré le desir d'être bon Chrétien que de voir la vertu pratiquée par celui qui la prêche.



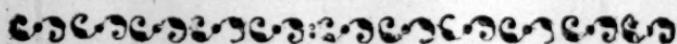
## LETTRE XXXV.

DE MADAME DE MAINTENON  
A M. D'AUBIGNÉ.

*Le 17 Mars.*

JE reçus hier au soir deux lettres de vous, qui me donnent tant d'impatience d'y répondre, que je ne puis remettre à demain, quoique j'aie la migraine. Je me fers donc d'un Secrétaire en qui je me fie, pour vous dire que je voudrois avoir tous les défauts que je vous ai reprochés, & être capable d'en recevoir la réprimande de la maniere dont vous avez reçu la mienne. Croyez, mon cher frere, que, de l'humeur dont je suis, c'est la plus grande marque de tendresse que je vous aie jamais donnée. Ne vous affligez point, je vous en pric : & jouissez du présent,

sans vous inquiéter de l'avenir. Vous allez dans le plus beau lieu du monde, dans votre pays. Ne songez qu'à vous y réjouir, à vous faire aimer, à vous marier, afin de n'avoir plus d'opposition à votre salut. Je vous verrai au commencement de Juin. J'ai reçu une lettre d'un gentilhomme d'auprès de Cognac. Si j'avois pu lire le nom, j'y ferois réponse : je vous l'envoie.



## LETTRE XXXVI.

*Ce 19 Avril.*

JE trouve toutes vos raisons fort solides : & le mariage que cette femme vous propose seroit plus avantageux pour elle que pour vous. Elle ne veut vous assurer aucun fonds : & je lui en assurerois ! Vous auriez autant de revenu qu'elle, si vous étiez sage. Quand même elle seroit d'une condition égale à la vôtre, ce seroit encore vous qui perdriez à ce marché : si vous vendez votre liberté, vendez la mieux, je vous prie. Consultez M. Barillon. Il est notre ami. Mais que mon consentement ne vous gêne point. J'arri-vai hier à dix heures du soir, si lasse que je ne pus vous écrire. Madame de Montespan est charmée de Maintenon : il est vrai qu'à présent il y fait fort joli.

Vous me viendrez dire adieu, quand il

vous plaira : j'espere que vous me trouvez un peu plus tranquille , & que l'agitation de Madame de Montespan se calmera : si elle duroit, telle qu'elle est depuis quinze jours , je n'y résisterois pas.



## LETTRE XXXVII.

*A Maintenon, ce 8 Mai 1677.*

JE suis bien surprise de ce que vous ne m'écrivez pas votre arrivée à Cognac , & comment vous vous trouvez de ce nouvel établissement : je vous en avois prié. J'y prens assez d'intérêt pour que je mérite d'en être instruite. Mandez-moi aussi , je vous prie , ce que c'est que l'aventure de Madame de.... Je l'apprens par tant d'endroits que je ne puis presque plus en douter : & j'en attens la confirmation par vous. Si l'on dit vrai , je suis bien trompée à cette femme-là : sa vertu , ou ce qui en avoit l'air , m'avoit donné beaucoup d'amitié pour elle : & vous en pouvez juger par les soins que j'en prenois. Appaïsez tout ; c'est toujours le parti le plus honnête , & le plus sage. Je ne veux point la voir. Je ne l'affecterois pas si je passoys par Niort , de peur de scandaliser les foyables. Il ne faut pas la faire trouver à Cognac : si vous voyez Madame de Miossens , faites-lui , je vous prie , mes compliments , & à Mademoiselle Martel aussi :

si vous les voyez, vous avez bonne compagnie. Voilà une lettre pour votre Maire. J'ai toujours ici Madame de Montespan & M. du Maine : je m'en vais au premier jour querir Mademoiselle de Tours ; & toute cette bonne compagnie y sera jusqu'à ce nous partions pour Barege. Ce sera au commencement de Juin. J'ai envoyé une Lettre de Cachet à M. de Marillac \* pour Madame de Montgon. Que j'en fçache le succès.



## LETTRÉ XXXVIII†.

*Saint Germain, ce 11 Mai 1677.*

**M**ADAME de St Bazile me fait une proposition pour vous qui ne me déplairoit pas, si son exposé est vrai. Je préférerois une Demoiselle, avec cent mille francs, d'un bon caractere & jolie, à une laide Bourgeoise avec cent mille écus. Voyez donc si le bien de cette fille est effectif, s'il n'y a point de tache à sa conduite, si vous l'aimez. M. de Monchevreuil & M. Barillon sont de bons conseils. Ne faites rien sans eux. Nul démêlé avec les gens de Madame de Guise. Voyez avec douceur s'ils se sont emparés des droits de votre Gouvernement : nous fe-

\* Intendant de Poitou.

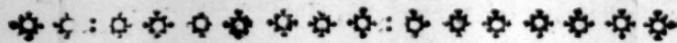
† Pr. M. d'Aubigné.

rons ce qu'il faudra pour vous soutenir avec tout le respect qu'on doit à ce nom-là. Adieu. Je suis lasse à mourir. Rien n'est plus fatiguant que les petites affaires. Vivez bien avec ceux qui vous aiment. Ne vous plaignez jamais de vos ennemis : n'en parlez pas même. Ne cherchez & ne fuyez personne. Soyez affable sans bassesse. Il est inutile de vous le recommander. Vous n'êtes déjà que trop glorieux. Vous ne me parlez point assez de votre établissement. Ecrivez-moi les moindres détails. Des riens : mon amitié pour vous en fera des choses. Nous partirons pour Barege le 4 ou le 5 de Juin. Nous séjournons à Fontevraud. Je vous verrai donc le 18 où le 20. Vous êtes dans le plus beau lieu du monde, dans un bon poste, votre maître : *J'en connois de plus misérables !* Mes chagrins me sont moins sensibles que les vôtres. Ne vous croyez point mal à la Cour. Nous nous y soutiendrons. Jouissez en Philosophe de ce que vous avez. Comptez pour rien tout ce que vous n'avez pas. Le Roi arrive Lundi à Versailles ; & nous y serons Dimanche. On se croyoit défait de nous. Vous me connoissez. On ne s'en défait pas aisément.

Et Maintenon ne fera pas  
Ce que le vieux Duc n'a pu faire,

Je ne crois pas que vous deviez songer  
à nous recevoir. Nous avons nos lits :

118. RECUEIL DES LETTRES  
avez-vous de la place pour les mettre ?  
Rien n'est si pitoyable que l'aventure de  
M. de Courpeteau.



## LETTRE XXXIX.

*Ce Vendredi.*

QU'IL est désagréable de négocier pour  
des absens ! on ne scait point leurs  
vrais sentimens. On craint toujours d'al-  
ler trop loin , ou bien de s'arrêter mal à  
propos. Vous m'avez chargée d'examiner  
si cette fille avoit cent mille francs : je  
vous répons qu'elle n'a que vingt-cinq  
mille écus. Vous l'acceptez malgré ce mé-  
compte. Je vous en crois amoureux , &  
aujourd'hui vous m'en écrivez en homme  
qui en est dégouté. J'ai songé à votre bon-  
heur : elle est Demoiselle : elle est bien  
faite. Je doute que vous trouviez mieux.  
Un peu de légereté , il est vrai. Mais elle  
n'a de bourgeois que sa vanité sur sa no-  
blessé. J'ai donné jusqu'à Dimanche , pour  
voir si elle reviendroit. J'ai protesté que  
ce jour-là passé je ne la recevrois plus.  
Voyez si vous consentez à ce plan-là : je  
mande à M. l'Abbé Testu de vous voir.  
Il se mêle de cette affaire : c'est la vôtre :  
venez ici quand il vous plaira , & menez  
mon cousin : dites à M. de Lagny que si  
le mariage est rompu , les rieurs ne feront  
pas pour lui. Adieu : voilà une lettre pour

M. Barillon, & une autre pour M. de Ro-  
quelaure.



## LETTRE XL.

*A Fontevraud, ce 12 Juin 1677.*

**N**ous partirons d'ici Lundi, nous irons à Poitiers, & tout droit à Cognac. Je ne me souviens plus combien il y a de journées. Comment voulez-vous nous recevoir ? Ne vous embarrassez point. Nous avons trop de domestiques difficiles à contenter : il faut que nous logions à l'Hôtellerie. Vous nous donnerez seulement à diner. Instruisez-moi bien de vos intentions : je vous écrirai de tous nos gîtes, afin que vous sachiez le jour & l'heure que nous arriverons. Vous viendrez au devant du Prince, à une ou deux lieues de Cognac. Il a M. Fagon avec lui, M. le Ragois son Précepteur, un Aumônier, six Valets de chambre, toutes sortes d'Officiers : & moi, j'ai trois femmes. Je vous conte ce détail, pour que vous preniez vos mesures : le Prince & moi nous couchons dans la même chambre. J'ai une grande envie de vous voir.



## LETTRE XLI.

*A Bagnères, ce 22 Août 1677.*

**L**É Prince est en bonne santé, & moi aussi. Il a fait plus de la moitié de ses feme des, & j'en espere du succès. Il n'a pas moins d'envie que moi de repasser à Cognac : & je vois que je me brouillerois avec lui & toute la maison, si je préférois Pons : je crois que je ne puis prendre une meilleure route que d'aller coucher de Blaye à Jonsac, si Madame de Miossens veut bien nous y venir recevoir. Je suis bien aise que vous soyez content de ce que le Roi a fait sur l'affaire que vous aviez avec Madame de Guise.

Je vous ai répondu sur Mademoiselle de Floigny. Ayez les parentes que je vous ai demandées, Madame de Miossens, & rien de plus : nulle cérémonie. Feignez d'être surpris.

Pour avoir des audiences de M. Colbert, il faut s'adresser à sa femme. C'est elle qui les accorde. Mais, c'est bien lui qui les donne. Je parlerai des affaires de Saint-Lazare, dès que je serai à la Cour.

DU DUC DU MAINE

A MADEMOISELLE DE VILLETTÉ

Je n'oublierai jamais, Mademoiselle,  
, la

la marque d'amitié que vous m'avez donnée en partant de Cognac. Et je vous pardonne le mal que m'ont fait votre beauté & votre modestie. Je vous enverrai mon portrait, afin que vous ayez toujours votre amant devant les yeux.



## LETTRE XLII.

*De Bagnères, ce 4 Septembre 1677.*

JE vous répons par un Secrétaire, comme vous m'avez écrit : & quoique je croie être bien moins malade que vous, j'ai la tête si foible que M. Fagon me défend d'écrire. Qu'importe comment M. Colbert vous paye, pourvu que vous soyez payé : On n'y regarde pas de si près avec un Contrôleur général des finances. Je serai fort aise de trouver à Cognac toutes les personnes que je vous ai nommées & sur-tout n'oubliez pas Poignette. Vous êtes plus Gascon que toute la Gascogne que nous voyons ici : vous osez nous dire que vous ne nous attendiez pas ! Je ne vous prie point de n'en pas faire davantage ; car je vous en défie. Il m'est impossible d'y être plus d'un jour. Le Prince meurt d'envie de vous voir. Adieu, mon très-cher frère. Je suis fort en peine de votre santé : il me semble que tous les maux ne sont rien, quand on n'a pas la fiévre.

*Lett. Tome I.*

F

Nous serons, je crois, chez vous le 25 de ce mois : vous serez averti des changemens qui peuvent arriver. Il faudra que le Prince mange tout seul en gras à sa petite table. Que Madame de Miossens ne nous abandonne pas à Jonsac. Je ne pourrois vous voir à Bourdeaux. J'y serois comblée d'honneurs : & vous y mourriez d'ennui.



## LETTRE XLIII.

*A Versailles, le 18.*

**P**OINT de santé depuis que je suis arrivée à l'inique-Cour. Je n'ai pu voir Mademoiselle de Floigny : on m'en dit beaucoup de bien. Je n'informe si les cent mille francs sont effectifs. J'ai mis M. de Mesmes dans l'affaire : nous verrons leurs réponses : J'ai bien envie de faire les noces à Maintenon. Je donnerai votre mémoire à M. de Louvois. Je parlerai à M. Colbert pour que vos appointemens vous soient payés à Cognac.

Je vous prie de dire à Madame la Comtesse de Miossens que rien n'approche de son honnêteté : elle m'écrit sur la mort de Madame la Maréchale d'Albret : & c'étoit moi qui lui devois une lettre. Elle pouvoit attendre mon compliment, & elle le prévient. Il est vrai que j'ai été fort surprise & fort touchée de cette perte.

J'écris à M. de Mesmes : jugez par-là de l'intérêt que je prens à l'affaire de M. de la Laigne. Je me sens toute la tendresse possible pour mes parens : & si vous vous mariez , je vais m'abandonner au plaisir de la famille : j'ai déjà fait porter des berceaux à Maintenon à votre intention. Adieu , mon cher frere.



## LETTRE XLIV.

*A Versailles , ce 26 Septembre.*

JE suis bien aise que M. de Mesmes serve M. de la Laigne : je lui en ai écrit. Vous ne me paroissez avoir aucun naturel pour vos parens. Je vous avoue que j'ai beaucoup de tendresse pour eux. J'ai eu souvent à m'en plaindre , aujourd'hui j'ai à m'en louer. Ils ont leurs défauts , chacun a les siens ; mais ils ont de l'esprit & de la politesse. Vous auriez donc grand tort de rompre avec eux , sans compter qu'il ne faut jamais rompre avec personne. Il est des tems où il est nécessaire de vivre en famille , & alors toutes les complaisances passées se retrouvent. Pour moi je m'accommoderois de tous ceux qui nous appartiennent de plus près : & je passe pour avoir le gout assez délicat. L'affaire des ports de lettres ne vaut pas la peine de faire crier tous les Commis. Je presse-rai M. Colbert pour vos appointemens , &

F ij

je tâcherai d'obtenir que vous soyez payé à l'avenir dans la Province. Voilà les bagatelles expédiées : venons à l'essentiel. Vous m'avez surpris fort agréablement en me parlant modestement de Mademoiselle de Floigny : je l'ai trouvée fort belle & fort aimable. Mais je ne scias pourquoi vous traitez cette négociation comme une chose à faire , quand j'apprens que vous vous aimez tous les deux , que vous êtes content des conditions , qu'il n'y a plus qu'à signer le contrat & aller à l'Eglise : vous lui parlez de vos amours , des enfans que vous aurez d'elle , vous lui faites voir le plan de vos noces. Elle répond à tout : *Que votre volonté soit faite !* Déterminez-vous donc. La voulez-vous ? parlez. Qu'en certains momens vous êtes décidé ! qu'en d'autres vous êtes indécis ! Il est constant que son bien vaut cent mille livres : & plusieurs m'ont dit quarante mille écus : sa réputation est pure , son humeur vous la connoissez : ordonnez donc ce que vous voulez. Je vous ai offert de faire la noce à Maintenon : je vous l'offre encore. Elle s'en va mardi à Floigny avec M. Quelin : ils y seront quinze jours. Mon projet vous sauveroit de la dépense. La magnificence est la passion des dupes.

L'hyver prochain nous prendrions à Paris une maison ensemble. C'est à vous à conclure , parce que ce n'est point moi qui me marie ni qui vous marie. Je ne la

connois point, vous la fçavez par cœur : décidez donc. Elle a les manières bourgeois ; mais sa personne est très-aimable. Si elle a de la vertu & de la bonté, je vous trouverai fort heureux. Nous la formerons. Ou elle se croit un mauvais parti, ou elle vous aime passionnément : car elle souhaite ardemment cette union. Il vous feroit très-utile de la transplanter à Cognac, & pour la dépense, & pour lui ôter le gout & l'air de l'Isle. Elle reviendra grosse à Paris, & elle aura oublié la moitié de ses connaissances. Cela me paroît bon à tout. L'affaire est publique : écrivez-lui vos desseins avec sincérité. Ne vous tenez pas à votre style laconique. Il y a loin d'ici à Cognac : il vaut mieux écrire quelque chose de superflu, que de manquer au nécessaire. Elle m'a dit que vous aviez perdu au jeu l'hyver dernier douze ou quatorze mille francs. Vous ne jouerez plus, si vous l'épousez : vous êtes trop honnête homme pour vous marier dans le dessein d'envoyer une femme & des enfans à l'Hôpital. Pour moi je ne serai pas d'humeur à m'incommoder pour vous aider à vivre dans la dissipation, quand je me souviendrai que tandis que je m'épargnois le nécessaire pour meubler mon château, vous jouiez mille-pistoles, & que vous dépensiez en un mois plus que je ne faisois en un an. Reglez-vous : songez à passer votre vieillesse tranquillement. Je vous le dis sans autre in-

térêt que le vôtre. Répondez-moi bien positivement sur ce mariage. L'équité naturelle veut que si vous ne lui assurez pas de douaire, vous la laissiez maîtresse de son bien. Il est vraisemblable que vous ferez son maître. Ainsi vous lui aurez fait une honnêteté qui ne vous coutera guere : & la justice & moi nous serons contentes. C'est mon avis : si vous ne le suivez pas, nous n'en serons pas plus mal ensemble : je ne prétens point vous tyranniser. Adieu : après tous ces discours de mere, croyez que j'en ai toute la tendresse.

Je compte d'avoir à vos noces Monsieur & Mademoiselle Quelin, Mademoiselle de Mongayac, si vous le voulez, Madame de Saint Bazile, Mademoiselle Goumeau, Monsieur & Madame de Montchevreuil, & des Rolines. Voilà de quoi remplir Maintenon : je serai trop heureuse si votre mariage est heureux ; car je deviens si mal saine, que je ne puis plus espérer d'autre plaisir. J'ai eu bien de la joie de ce que M. le Tellier est Chancelier. Un compliment à M. de Louvois. Si vous vous mariez, faites une action si importante par de bons motifs.





## LETTRE XLV.

*A Versailles, ce 19 Septembre.*

JE vous ai écrit une si longue lettre sur votre mariage, que je ne crois pas avoir à vous dire rien de nouveau. Mademoiselle de Floigni me témoigne de fort grands empressements : vous m'en écrivez avec une froideur & une indifférence qui me fait craindre que vous ne fassiez à cette fille l'affront de la refuser à la vue de tout le monde. Elle me plaît : je l'aime. Elle m'a pressée de si bonne foi de voir M. Quelin ! Madame de Montespan veut la voir. Concluez ou rompez. On m'assure de tous les côtés que les cent mille francs sont réels. Madame de Montespan dit que votre froideur est affectée : que vous me craignez si fort que vous n'osez m'avouer les pas que vous avez déjà faits avec elle : que vous serez ravi quand vous verrez l'affaire assurée. Par où m'attiré-je cette crainte ? je ne veux que votre bonheur. Je vous destine mon bien, & je vous laisse le maître. On n'est point terrible avec ces procédés-là. Si j'avois dans ma manche une fille de cent mille écus que vous refusassiez dans l'espoir d'être heureux avec Mademoiselle de Floigni, je vous approuverois : & comment ne vous laisserois-je pas libre, moi qui ne veux que votre bonheur & votre

salut , que je crois plus facile à faire avec une femme aimable qu'avec une laide qui vous réduiroit à en chercher d'autres ? Quand cette amie youdroit vous prêter dix mille francs , il seroit de mauvais sens de les accepter.

Je suis ravie que M. de Saint Eugene soit de vos amis : je l'estime au dernier point , & j'aime Madame sa femme. M. de Roquelaure m'a mandé qu'il leur avoit rendu service à ma considération : je lui ai écrit de continuer. J'ai tant de gens à pousser dans la Marine , que je n'ose parler pour leurs enfans à M. de Seignelai : mais votre M. de Mesmes peut faire ce que vous desirez.

### 21 Novembre.

M. Quelin est allé à la campagne , Mademoiselle de Floigni est demeurée. Voilà le mémoire de son bien : elle prétend qu'il vaut davantage. C'est elle qui vaut beaucoup plus. Ne me demandez point mon conseil : car je ne vous le donnerai pas. On vous aime ; on a un procédé franc ; on n'est point riche. Pesez & jugez.

### 23 Novembre.

Mademoiselle de Floigni me mande que tout est rompu , sur ce que vous voulez qu'elle vous donne tout son bien. Quelle injustice ! prenez un autre prétexte : vous en trouverez mille chez M. Quelin. Finissez honnêtement. Cette fille peut vous dé-

plaire : mais voudriez-vous lui nuire ? J'en serois au désespoir.

Vous m'écrivez d'une maniere si pressante sur l'affaire de Messieurs de Cognac, que je n'ai cessé d'importuner M. de Louvois : il m'a promis d'ôter cette cavalerie. Mes compliments à votre Maire. Assurez-les tous que je serai toujours leur sollicitouse.



## LETTRE XLVI.

*Le 28 Février 1678.*

**M**ON amitié pour vous me fait souhaiter que vous ne vous soyez pas marié simplement pour avoir une femme chez vous : faites de la vôtre \* un être raisonnable. Sa jeunesse me donne des espérances. Si vous ne détruisez pas de près ce que je ferai de loin, nous la formerons. C'est une fille unique, fille gâtée : il faut que le mariage la corrige. Elle a de la piété, qu'elle en ait encore davantage. En cela, votre intérêt est conforme à celui de Dieu : car, quoique laide, elle trouveroit encore des amans. Qu'elle ne sorte ja-

\* Demoiselle Genevieve Pietre, fille de Simeon Pietre, Conseiller du Roi en ses Conseils, Procureur de Sa Majesté & de la ville de Paris, & de Dame Marguerite le Clerc de Chateau du Bois, mariée à Charles d'Aubigné, le 23 Février 1678.

mais seule. Mais qu'elle ne se donne point les airs de grande Dame : ce seroit un grand ridicule pour elle. Ne l'abaissez pas trop : c'en seroit un grand pour vous. Nulle familiarité avec les hommes. Je l'en ai fort priée. Elle est très-dangereuse : & les provinciaux patinent volontiers : ils se jettent grossièrement sur le lit d'une femme. Point de ces manières-là. Laissez-la souvent auprès de Madame de Miossens , qui nous aime assez pour la supporter. Elle parle mal , inconvenient léger ; car le François s'apprend fort vite. Elle aime fort sa petite personne. Elle est d'un âge à se couvrir de verd & d'incarnat : négligée elle seroit très-mal. Trois heures au miroir tous les matins , c'est deux de trop. Je ne scias quelle idée on lui a donnée de nous. Elle envoie tous les jours me demander quelque chose , comme s'il étoit égal de lui donner un habit , ou de lui en donner une douzaine. Donnez-lui une certaine somme par année pour ses habits ; c'est prévenir les querelles qui brouillent toutes les familles. Je suis fâchée qu'elle ait deux Demoiselles : deux Demoiselles pour servir cette petite femme ! Quand elles seroient sur le pied de servantes , ce qui n'arrive jamais , ce seroit un grand ridicule : mais le mal est fait , n'en parlons plus. Madame d'Aubigné me paroît modeste : laissez-lui cette pudeur qui va si bien , & que tant d'insensés maris ôtent les premiers

à leur femme. Elle me parut embarrassée ici de voir prendre la chemise à M. le Duc du Maine : j'en fus ravie. Qu'elle ne s'habille jamais devant les hommes : ne le souffrez point. Qu'elle fasse tous les jours la priere en public. Comptez que l'on doit cet exemple à ses domestiques. Ici, où l'on fait le mal avec tant d'effronterie & le bien avec tant de négligence , on ne manque point à ce devoir. Madame de la Laigne n'a pas à se plaindre d'un excès d'esprit ; mais c'est une très-bonne femme ; & Madame d'Aubigné n'aura pas à se plaindre de son cœur. Je ne comprens pas votre aversion pour nos parens. Ne souffrez pas , je vous prie , qu'elle voie souvent Madame de Fontmort , la tête lui tourneroit : elle ne lui parleroit que de la Cour , de ce que je suis , de ce que vous serez , & la trouveroit fort malheureuse de n'être pas Dame du Palais. Donnez-la quelquefois aux Saint Eugene ; ils la traiteront comme leur fille. Elle est glorieuse , on la respecte par rapport à nous ; si on lui persuade qu'on la respecte pour elle-même , vous en ferez la plus impertinente & la plus insupportable créature du monde. Sur-tout ne la voyez point trop accoutumez-la à se passer des plaisirs , si vous ne voulez vous en lasser bientôt : qu'elle apprenne à demeurer chez elle , à lire de bons livres , à travailler.

Vous trouverez peut-être bizarre qu'une femme qui n'a jamais été mariée , vous

donne tant de leçons sur le mariage. Mais j'ose vous dire que la grande confiance qu'on a toujours eue en moi m'en a plus appris que n'auroit fait ma propre expérience. J'ai toujours vu que les grandes aversions ne naissoient que de bagatelles qui revenoient souvent. Il n'y a qu'à se livrer peu dans les commencemens à l'amitié, à s'observer, à se respecter mutuellement ; & tout va bien dans la suite, & de lui-même, & sans effort. Je voudrois vous voir heureux : & c'est pour y contribuer que je m'enfonce dans ces détails.

Reglez votre dépense. C'est notre vanité qui étend nos besoins. La nature ne nous en donne que d'aisés à satisfaire. Un bon lit, une bonne table abondante, un équipage, que voulez-vous de plus ? L'état où nous avons été doit nous faire gouter celui où nous sommes. Comparez ce que vous êtes né avec ce que vous êtes devenu : & je vous défie de ne pas vous trouver heureux. Vous excitez déjà assez les murmures de l'envie. Mettez-la dans son tort en renonçant à ces dépenses qui vous ont fait si peu d'amis, à ces airs de Seigneur qui vous ont attiré tant de ridicule. Qui s'est le plus moqué de vous ? ceux à qui vous avez donné les plus magnifiques repas. Votre famille sera la mienne. Mais elle me deviendra étrangere, quand je vous verrai prendre un ton qui vous rui-nera. Je ne suis pas plus avare que vous ;

mais j'aurois cinquante mille livres de rente, que je n'aurois pas le train de grande Dame, ni un lit galonné d'or comme Madame de la Fayette, ni un Valet de chambre comme Madame de Coulanges. Le plaisir qu'elles en ont vaut-il les râilleries qu'elles en essuient ? M. le Chancelier son oncle est plein de modération : & le Roi l'estime.

Souvenez-vous encore de ne parler jamais ni en bien ni en mal de votre femme : c'est le plus sot des personnages. Ne l'entretenez point de vos bonnes fortunes ni de votre galanterie ; c'est une oison : vous n'êtes point sur vos gardes, vous vous échapez, elle vous croît ou elle ne vous croit pas : si elle ne vous croit pas, elle vous méprise ; si elle vous croit, elle répète tout. Elle ne fut l'autre jour qu'un moment avec vous, & elle nous rapporta votre singulière façon de battre les Anglois. Vous ne craignez que moi en ces occasions, vous me faites fuir ; mais vous faites rire les autres. Quand vous ne songez qu'à m'éviter, toutes vos cachotteries ne font que vous jeter en des mains assurément plus dangereuses.

Votre femme avoit besoin d'un plus long séjour ici pour se rendre propre aux honnêtes gens. Elle paroît douce : ses défauts sont ceux de son éducation. . . .

Il y a dans ma chambre vingt personnes, trois enfans & dix chiens. J'ai du loisir,

mais point de repos. Donnez une somme par an ; c'est le seul moyen de l'empêcher de mettre vingt écus pour avoir des *heures* couvertes de vaisselle d'argent. Je vous conseillerois mille francs, si elle n'en avoit dépensé quatre mille en quatre jours. Quand je lui parlai de robes de chambre unies pour cet été, elle me répondit : Quoi ! sans or & sans argent ! Qui n'eût cru qu'elle en avoit été toujours couverte ? & hier elle ne sçavoit ce que c'étoit. Profitez de l'éloignement où elle est de sa famille. Si vous m'informez de sa conduite, je lui ferai des présens ou des réprimandes. C'est une enfant, il faut la conduire en enfant : je suis en train d'éducation, je sçais ce qu'il en coute ; ainsi ne vous rebutez pas.

Quel est l'état de l'affaire de M. Truc ? Si mon crédit ne suffit pas, il est de plus grands crédits, dont je dispose assez. A l'égard du Marquisat ou Comté, je sçais par expérience qu'on en est fort libéral à la Cour : on le donne d'abord par civilité ; mais il y a toujours quelques rebelles : on les réduit bientôt, en empêtrant de ce nom ses amis & ses valets.

Je ne puis conseiller à Madame de la Challonière de vous donner sa fille. La jeunesse de Madame d'Aubigné ne la met pas à couvert de vos infidélités. Je crois notre cousine fort sage, mais je vous le crois très-peu. Je suis bien trompée, ou

DE MAD. DE MAINTENON. 135  
votre femme seroit jalouse ; & elle auroit  
raison de l'être.

Je voudrois vous voir estimé. On vous  
a fait des injustices ! cela n'est pas bien sur ;  
mais faites rougir vos ennemis , si vous en  
avez. Si mon amitié vous importune , dites-  
le moi franchement. Je serai contente  
pourvu que vous le soyez. Mais si vous  
vous ruinez , comptez que vous en souf-  
frirez seul , & que je ne sacrifierai point  
mes pauvres à votre luxe.

Adieu , mon cher frere : si cette immen-  
se instruction vous déplaît , vous me fçau-  
rez gré au moins de l'intention. Vous  
n'aurez point d'esprit pour aujourd'hui. Je  
le garde tout pour l'ouvrage que je vous ai  
promis : & ce sera quelque chose de bon.



## LETTRE XLVII.

*A Saint Germain , ce 15 Mars 1678.*

JE vous envoie le bel ouvrage dont je  
vous ai parlé , & que je vous ai tant  
fait attendre \*. Je vous prie de le lire &  
de ne le pas critiquer. Il est plus aisé de  
bien discourir que de bien écrire. Nanon  
m'a dit que vous étiez fort touché de la  
marque d'amitié que je vous ai donnée sur  
cet enfant †. Si vous aviez plus de con-

\* Apparemment les Œuvres d'un Auteur de  
sept ans.

† Fils naturel de M. d'Aubigné , nommé  
Charlot.

fiance en moi , vous me trouveriez la même en tout. Vous me craignez trop. J'aurois des complaisances. J'aurois empêché votre favori des Rolines de vous ruiner. Que votre femme ne vous résiste point. Vous ne pouvez la trop aimer ; mais dans les choses sérieuses , prenez l'autorité que doit vous donner le rôle de mari & la disproportion d'âge. Je lui écris un mot. Ne l'accoutumez point à voir nos lettres , nous serons plus libres. Nous sommes les plus forts , nous en viendrons à bout. Elle me haïra peut-être. Peu m'importe , pourvu qu'elle devienne raisonnabla. Je suis ravie que ma lettre ne vous ait pas déplu. Le jugement vaut de l'expérience. Et j'ai vu de près tant de ménages , que je crois pouvoir parler du vôtre. M. Scaron ne me donnoit que cinq cens francs. Laissez votre femme à Madame de Miossens. Quand vous voudrez revenir , écrivez-le moi , je vous chercherai une maison à Paris. Tous les quartiers me sont indifférens , lequel aimez-vous le mieux ? Il ne faut point renoncer à Cognac ; on vous l'ôteroit insensiblement. M. Colbert est dans une douleur qu'il faut laisser passer. Je lui parlerai. Votre style est trop succinct ; ce n'est point par monosyllabes qu'on répond aux gens qu'on aime. Vous passez trop légèrement sur l'article de Madame d'Aubigny.

Ce 19.

Ma lettre a été interrompue : vous sça-

vez que je ne suis pas maîtresse de mon tems. Je parlerai à M. de Crussol de l'affaire du Lieutenant général ; car je ne crois pas être fort bien avec M. de Montauzier. Nous aurons une très-belle maison à Paris pour 500 écus. Que Madame d'Aubigny m'écrive souvent, j'aurai la complaisance de lui faire réponse. Elle apprendra à bien écrire. Je m'entens un peu en éducation, & il paroît par mes Princes que je ne suis pas sans talens. Vous n'avez que deux choses à faire, à vous réjouir & à vous sauver : je connois des gens qui ne soupirent qu'après ce bonheur.

Je suis au désespoir de vous fâcher toujours : mais qui vous parlera franchement, si ce n'est moi ? Votre Marchand se plaint de vous, & il a raison. Quand des parties sont arrêtées, il n'y a qu'à payer. Les Marchands de Paris ne craignent point les violences des Gouverneurs de Cognac. Ils se font payer des plus grands Seigneurs. Quand ils voient de la bonne foi, ils ne sont que trop faciles. Rien ne nuit plus à la réputation que les mauvais procédés où il s'agit d'argent. Je suis tout à fait rebutee de Maintenon, par la foule du monde qui s'y jette. Si vous y venez, ne perdez pas une occasion de dire que vous ne voudriez pas vous jouer à me surprendre, & que je suis au désespoir d'avoir un monde sur lequel je ne compte pas. Je passerai

138 RECUEIL DES LETTRES  
pour bizarre ; mais du moins je serai libre. Je vais là pour me reposer ; & l'on m'y étouffe.



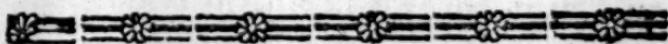
## LETTRE XLVIII.

*Ce Mercredi 12 Juillet 1678.*

**N**E parlez jamais d'affaires avec les parens de Madame d'Aubigny : on s'aigrit , on ne s'entend point , on s'éloigne ; & ce n'est pas ce qui les avance. Prenez Viette. Servez-vous du tems où j'ai encore du crédit pour les mettre à la raison. Pourquoi vous dites-vous réduit à dix mille livres de rente ? Premierement , cela n'est point ; ensuite comptez que l'argent que vous touchez du Roi doit être évalué plus de quinze mille livres de rente. Maintenon m'a appris ce que valoient les fonds de terre. Mais ne faut-il pas que vous touchiez tôt ou tard la dot de Madame d'Aubigny ?

Ne vous chagrinez pas , je vous en conjure. Vous avez une femme dévote , jeune , douce & qui vous aime. Une plus riche vous auroit été moins soumise. Ouvrez-moi votre cœur sur son sujet , afin que je la traite plus ou moins bien , suivant que vous en serez plus ou moins satisfait. Il faut la punir , il faut la récompenser comme un enfant. Consolez-vous des désagrémens de votre mariage par les

bons côtés qu'il a. Il est fait , Dieu l'a permis : songez à votre salut. Ne jouez point si vous m'aimez. Opposez-vous à une mélancolie qui est votre pente naturelle. Venez ici quand vous voudrez , vous ne manquerez pas de gens qui vous présenteront. Si vous avez de la tristesse , vous m'en donnerez. Vous ne connoissez pas la moitié de ma tendresse pour vous. L'autre jour je vous vis sain & gai , je m'en porte encore bien. Songez , mon cher frere , à ce que nous étions il y a dix ans , & nous nous trouverons heureux.



## LETTRE XLIX.

*Ce Vendredi au soir.*

**A**LLEZ à Maintenon quand vous voudrez , & disposez-en comme moi-même. Menez-y votre femme ; elle s'y ennuiera , mais il est bon qu'elle apprenne à s'ennuyer. Mademoiselle de la Herteloire ( parente de Scaron ) est assez bonne compagnie. Nos amis ont tort de croire que je vous aime moins. Ce soupçon est fondé sur ce que nous avons vécu si peu ensemble , que vous paroissiez devant moi dans une contrainte qui approche de la méfiance , ou si vous vouliez du respect. Vous me voyez assez ; & je ne desire de vous que votre plaisir , votre bonheur & votre amitié.

Je parlai bien rudement à Madame d'Albigné sur ses mauvaises habitudes. Elles vous échappent, parce que vous la voyez tous les jours; mais il est sûr qu'elle a appris à parler du nez, à rire sans en avoir envie, à s'applaudir en parlant avec des airs & des minauderies, qui faisoient contrefaire Madame de Longueville, qui les soutenoit pourtant avec l'esprit & la figure d'un ange. Qu'elle parle naturellement aux gens à qui elle veut plaire, comme à son laquais. Que ses fourris ne soient pas de commandé. Qu'elle se mette dans l'esprit qu'il vaut mieux passer pour sérieuse que pour ridicule, & pour taciturne que pour imbécille. Adieu. C'est un mauvais personnage auprès d'elle que celui de gouvernante: je m'en abstiendrois, si je l'aimois moins. M. Fagon est persuadé qu'elle mange des villainies, & qu'elle n'aura jamais de santé ni d'enfans, si par une longue suite de bonne nourriture elle ne rétablit son estomac & ne purifie son sang.

Votre M. le Gois est très-importun; il présente une figure triste, & non-seulement il veut que je le serve de mon crédit, mais encore que je cherche en quoi & comment: on m'offre pour lui un emploi à Blaye, & il le veut à Bourdeaux: je le servirai pourtant par considération pour la mémoire du Maréchal d'Albret; mais il faut me donner les affaires toutes mâchées: je ne puis donner un moment aux

niennes , & l'on exige que je commence ,  
& que je finisse celles des autres ! Je vais  
parler tout à l'heure à M. de Louvois.



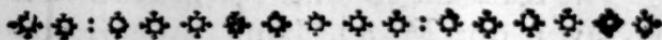
## L E T T R E L.

*Ce Jeudi saint , à dix heures du matin.*

JE suis bien fâchée de la maladie de Madame d'Aubigny. Une femme de seize ans n'est pas un petit embarras. Je vous admire de vouloir courir le pays ! Vous la laisserez donc seule ? J'aurois souhaité qu'elle eût passé avec moi l'été , soit à Barrége , soit à Clagny. A son âge passer d'une mauvaise éducation au gouvernement absolu de sa propre personne , c'est la chose du monde la plus dangereuse. Madame de Montespan me paraît fort contente de vos soins & de vos procédés à son égard. Je ne vous dis rien de notre voyage , ne sachant comment je le ferai. S'il n'y avoit que M. du Maine , on pourroit suivre la voiture ; mais si les petits marchent , c'est un embarras qui ôte tout plaisir. Il y a du tems d'ici au 15 de Mai , & il ne faut qu'une minute pour tout changer. Bon jour. Je vous plains tout à fait de voir toujours souffrir une personne que vous aimez. Quoi que vous en disiez , vous n'êtes sur la route de personne , & je vous aime uniquement. Quand Madame d'Aubigny sera mieux , amenez-la un peu ,

nous lui ferons voir la Cour : elle dîneroit chez Madame de Montespan , & souperoit chez Madame de Richelieu. J'ai grande envie d'aller dans l'entresol. C'est un lieu charmant : excellens repas , air de solitude , conversation libre : tout m'en plaît.

Je vous envoie le mémoire de ce que j'ai dépensé pour Madame d'Aubigny depuis quinze mois , non pour vous le reprocher ni pour vous le faire payer , mais pour vous montrer que deux mille écus sont bientôt partis. Elle est bien habillée. Je n'ai jamais eu ni n'aurai rien de pareil , quoique je passe ma vie à la Cour , où l'exemple porte à l'excès ce goût du luxe qui y est comme naturel. Adieu , je vous embrasse tous deux. M. du Maine se porte bien. Mademoiselle de Nantes a la fièvre. Vous voyez les deux autres , qui ne sont pas en fort bon état.



## LETTRE LI.

*A sept heures du soir.*

**C**HERCHEZ une maison à votre fantaisie , & ne pensez pas à moi. Outre la complaisance que j'aurai pour votre choix , je suis si peu à Paris que vous ne devez pas me compter. Je suis bien fâchée de n'avoir pu mener Madame d'Aubigny au camp. Je n'ai pu y aller. Cependant M. de

Noailles m'y avoit conviée. Tout ce que votre femme fera avec Madame de Breuilliac sera très-bien : elle a de l'esprit & des mœurs ; elle n'est pas du grand air , tant mieux , les prudes sont la société la plus convenable aux jeunes personnes. Nous partons de demain en huit pour Fontainebleau. Je n'entens rien à la chicane. Je renvoie tout à M. Viette. Je suis très-inquiète de M. de Montchevreuil. Ne le soyez pas de moi : je passerai l'été à Clagny. Adieu , mon ami ; je vous embrasse tous deux , & je voudrois vous voir. Le Roi ne mene à ce voyage-ci que très-peu de Dames , & cinq ou six vieux Seigneurs. On ne fera que chasser & se promener. Après cela voyez si vous voulez en être , vous qui n'aimez ni l'un ni l'autre. Vous n'aurez pas Blaye , à moins que le Roi ne vous le donne de lui-même. Si en effet vous avez donné de bons avis , pourquoi n'en demanderiez-vous pas le droit ? Adressez-vous à M. de Pontchartrain , & non à moi , il peut tout là-dessus : vous ne voudriez pas que j'entretinsse le Roi de ces misères !



## LETTRE LII.

*A midi , à Saint Germain.*

JE vous remercie de tous vos soins , & je les reçois avec beaucoup de plaisir. Je ne puis vous rien dire sur notre convertie que

je n'aie parlé à M. Pellisson. Je ne comprends point pourquoi je ne le vois plus. Il faut accompagner notre zèle de quelque prudence, & ne nous pas charger d'une fille dont nous pourrions être embarrassés. Je vous verrai, & nous ferons de ces merveilleux soupers, excellens remèdes contre mes migraines. Vous aurez dans peu notre cousin Villette. Faites-lui bien ma cour, je vous prie, & réparez les irrégularités qu'il trouvera dans mon procédé. J'ai vu le bonhomme Caumont \*. Il est moins chagrin en conversation que par écrit. Vous l'avez adouci sans doute. J'embrasse votre petite femme : si elle est raisonnable, je lui permettrai de venir me voir avec sa robe de velours.

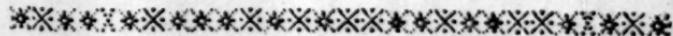
## LETTRE LIII.

*A Maintenon, le 29 Octobre.*

JE vous écrivis hier en partant de Versailles. Dans la crainte que ma lettre ne soit perdue, je vais vous la redire. On ne peut être plus inquiété que je le suis de la petite vérole de ma sœur. Je souhaite de tout mon cœur que son teint puisse s'en sauver. J'espére beaucoup de sa jeunesse. Elle sera aimable tant qu'elle se conduira bien. Nous ne craignons pas tant la petite

\* Son oncle.

vérole que vous le pensez : il y a long-tems que je suis aguerrie contre tous les maux. Ne changeons rien à nos mesures. Je vous recevrai ici quand vous y viendrez ; Madame d'Aubigny y demeurera si elle veut , sinon elle trouvera un appartement meublé à l'hôtel des Princes. Bon prétexte pour ne pas voir de monde. Toutes les fois qu'on me dit qu'elle n'aime que Dieu & vous , je suis si ravie que je me livrerois volontiers à l'inclination que j'ai de la gâter. Mais pourquoi choisir l'hiver pour voir Maintenon ? Il perd bien de ses agrémens. J'ai donné ordre qu'on reçût vos meubles à l'hôtel du Maine. Vous pouvez être ici les premiers jours de Décembre. Arrivez donc.



## LETTRE LIV.

*Fête de Saint Thomas.*

J'AI une maniere de rhumatisme dans la tête & par-tout le corps qui me tient fort violemment depuis hier au soir. Madame de Montespan & moi nous ironsons Vendredi à Paris. Que personne ne le sçache. Que votre carosse soit à onze heures précises à la porte de la rue St Honoré. Nous ironsons chez vous à une heure après midi , trouvez-vous-y pour donner la main à Madame de Montespan. Je ne crois pas qu'elle hazarde de voir Madame d'Aubi-

*Lett. Tome I.*

G

gny , à cause de la petite vérole. Nous dînerons chez M. de Mortemar. Accoutumez votre femme à la solitude ; elle n'est point faite pour être dans le monde. Offrez à M. de Mortemar votre équipage , il n'en a point : c'est le seul service que vous puissiez lui rendre , & il peut vous en rendre mille. Vous avez trop peu de gens dans votre grande maison : recueillez-vous y , au lieu de vous y éparpiller. Instruisez Madame d'Aubigny pendant sa convalescence : elle a un air d'emplâtre que je voudrois bien lui ôter.



## LETTRE LV.\*

A MADAME D'AUBIGNÉ.

*A Versailles , ce Samedi au soir.*

J'avois résolu de vous voir aujourd'hui ; mais puis-je répondre un moment de moi ? Madame de Montespan a voulu profiter de ce beau soleil pour voir Noisy ; & je conduis demain au Val Mademoiselle de Tours. Lundi j'irai recevoir la Cour à St

\* Cette lettre , qu'on a déjà vue en partie dans l'édition de Nancy , a déplu à quelques personnes. Je l'aurois retranchée de celle-ci , si elle n'avoit plu à d'autres d'un goût aussi fin , quoique moins frivole. C'est une lettre de caractère ; elle donne une idée juste du luxe & du prix des denrées de ce tems-là : enfin il y a je ne sçais quel plaisir à entendre parler de ménage une fem-

Germain. Je vous prête Noelle ; ne l'employez point aux achats : elle est dépensièr. Je vous promets un laquais fort grand , les petits ne sont bons à rien ; s'il vous déplaît , chassez-le ; si son successeur a le même malheur , chassez - le aussi , jusqu'à ce que vous en ayez trouvé un bon. J'en ai deux très-inutiles que je vous prêterai. Il vous faut un bon feu , de la gelée & peu de train : quatre chevaux vous suffiront. Je vous écris tout ce qui me vient dans la tête , non pour vous gêner , mais pour vous instruire. Vous croirez bien que je connois Paris mieux que vous. Dans ce même esprit , voici , ma chère sœur , un projet de dépense , tel que je l'exécuterois si j'étois hors de la Cour. Vous êtes douze personnes , Monsieur & Madame , 3 femmes , 4 laquais , 2 cochers , 1 valet de chambre.

Quinze livres de viande , à	
5 sols la livre ,	3 liv. 15 f.
Deux pièces de rôti ,	2 10
Du pain ,	1 10
	—
	7 15

me qui a regné. J'aurois dû sans doute supprimer de ce recueil beaucoup d'autres détails aussi minutieux : mais les copies manuscrites de la plupart de ces lettres étant assez communes à Paris , j'ai craint qu'un Libraire ne recueillît ces minuties , & ne fit acheter deux fois au public le même livre , en annonçant une édition plus complète.

G ij

<i>De l'autre part,</i>	7	15
Le vin,	2	10
Le bois,	2	10
Le fruit,	1	10
La bougie,		10
La chandelle,		8

---

14 liv. 13 s.

Je compte 4 s. en vin pour vos quatre laquais & vos deux cochers : c'est ce que Madame de Montespan donne aux siens. Si vous aviez du vin en cave, il ne vous couteroit pas 3 s. J'en mets 6 pour votre valet de chambre, & 20 pour vous deux, qui n'en buvez pas pour trois.

Je mets une livre de chandelle par jour, quoiqu'il n'en faille qu'une demi-livre. Je mets 10 s. en bougie ; il y en a six à la livre, qui coutent 1 liv. 10 s. & qui dure trois jours.

Je mets 2 liv. pour le bois ; cependant vous n'en brûlez que trois mois de l'année, & il ne faut que deux feux.

Je mets 1 liv. 10 s. pour le fruit ; le sucre ne coutent que 11 s. la livre, & il n'en faut qu'un quarteron pour une compote.

Je mets deux pièces de rôti : on en épargne une quand Madame ou Monsieur soupe ou dîne en ville. Mais aussi j'ai oublié une volaille bouillie pour le potage. Nous entendons le ménage. Vous pouvez fort bien, sans passer 15 liv. avoir une

entrée , tantôt de saucisses , tantôt de langues de mouton ou de fraise de veau , le gigot bourgeois , la pyramide éternelle & la compote que vous aimez tant.

Cela posé , & que j'apprens à la Cour , ma chere enfant , votre dépense ne doit pas passer 100 liv. par semaine , c'est 400 par mois ; posons 500 , afin que les bagatelles que j'oublie ne se plaignent point que je leur fais une injustice : 500 liv. par mois font

Pour votre dépense de bouche ,	6000 liv.
Pour vos habits ,	1000
Pour loyer de maison ,	1000
Pour gages & habits des gens ,	1000
Pour habits , opéra & magnificences de Monsieur ,	3000

---

12000 liv.

Tout cela n'est-il pas honnête ? Et le reste de votre revenu ne peut-il suffire à certains extraordinaires qu'on ne peut prévoir ou éluder , comme quelques grands repas , l'entretien de deux carrosses , l'acquit de quelque petite dette ? Cent pistoles suffiront pour vos habits : vous avez une année d'avance , & je vous en donnerai. Je suis ravie que vous ayez été diner chez M. de Vaujour. Madame d'Hudicourt compte aussi beaucoup sur vous. Ne vous piquez point de leur rendre ces somptueux festins qu'ils vous donnent. Je prens sur moi toutes ces vilainies-là. Bon soir : en voilà assez

pour un jour. Si de tout ce que je vous ai dit un mot peut vous être utile , je n'aurai nul regret à ma peine ; & du moins je vous aurai appris à ne pas dédaigner le ménage. En lisant ce projet peut-être me trouverez-vous avare ; essayez-en , & l'on vous trouvera très-magnifique. Adieu , mon enfant ; aimez-moi comme je vous aime.



## LETTRE LVI.

*Ce Vendredi , 15 Décembre 1679.*

**N**E grondez pas *la France* , je l'ai retenu. Je ne suis point Dame d'atour : M. de Villette dit que je ne suis que Dame d'honneur , & cette charge-là n'est point embarrassante. Quand la maison de Madame la Dauphine sera déclarée , vous le saurez des premiers ; jusques-là moquez-vous de tout ce que vous entendrez dire : ces bruits sont répandus par des gens mal intentionnés , que le mépris seul fait taire. Ne pensez plus à ce que vous appelez ma faveur , & songez à votre mal. Le carosse y est pernicieux , la diète y est inutile : si les douleurs augmentent , un bain d'eau tiéde. J'en sais plus là-dessus que M. Fagon. Essayez de la chaise inventée par l'Abbé Têtu : elle est très-commode. Beaucoup de soins , point de remédes ; voilà ma recette. Si vous traitez ce mal cavalierement , il augmentera. Vous faites

DE MAD. DE MAINTENON. 151  
trop valoir le peu que je fais pour vous.  
Envoyez cette lettre à la mère de M. Barrillon. J'embellis un cabinet dont je suis  
fort occupée.



## LETTRE LVII.

*A Fontainebleau, ce 30 Juin 1680.*

**J**'A1 encore fait un pas pour M. Brillon, qui sera, je crois, aussi inutile que les autres.

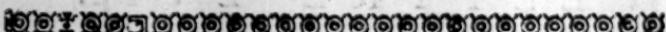
M. de Bonrepaix sort de ma chambre.  
*On a effacé quatre lignes dans l'original....*  
Vous ne pouvez trop le remercier. Faites visiter mon carrosse, je vous prie ; il rompt à tout moment, & je ne sçais si celui de Madame d'Aubigny ne seroit pas plus sûr. Ayez pitié de moi, & donnez ce que vous croitez le meilleur : si mes femmes demeuroient en chemin, où en seroient-je ?

J'écris à M. Vieüte de ne plus agir dans mes affaires, sans l'avis de M. le Président Pelletier.

Vous me paroissez content de Madame d'Aubigny : je voudrois de tout mon cœur que vous vécussiez mieux ensemble : Dieu vous béniroit l'un & l'autre : elle sera toujours contente de moi ; car elle me trouvera un procédé fort égal.

Il n'y a rien de nouveau dans le déchaînement que l'on a contre moi. Comme je suis fort glorieuse, les premiers mouve-

mens sont fort violens. Mais je me dis fort vite ce que la raison dit fort tard à ces sournois qui n'osent éclater : & ce que vous m'en écrivez est fort raisonnable & fort pieux. Toutes ces agitations sont calmées : calmez-vous aussi.



## LETTRE LVIII.

*A Fontainebleau, le 3 Juillet 1680.*

JE vous défie de recevoir mon meuble de velours d'aussi bon cœur que je vous le donne. Je parlerai pour vous à M. Colbert, quelque mal satisfaite que je sois de lui : il en sera plus porté à ne pas me refuser. Les chagrins & les injustices valent encore mieux que les procès. Vous seriez trop riche si vous pouviez quitter le jeu & vivre régulierement. Quand les malheurs vous donneroient cette pensée, vous ne feriez que ce que tout le monde fait : nous nous piquons d'un sentiment contraire par vanité ; mais il n'importe comment nous allons à Dieu. Ne parlez de ma faveur ni en bien ni en mal : rien n'est si voisin de la faveur que la disgrâce. Envoyez à Beuvron cette lettre pour Mademoiselle de Martel. Je suis si paresseuse & si occupée, que je serois fâchée qu'elle fût perdue après avoir eu la peine de l'écrire. Ne prenez point feu sur le mal que vous entendez dire de moi : on est enragé, & on ne

cherche qu'à me nuire. Si on ne réussit pas, nous en rirons : si l'on y réussit, nous souffrirons avec courage. Adieu, mon cher frere ; songez à l'état où nous étions autrefois, pour nous trouver heureux dans celui où nous sommes. Dans les premiers jours je ne pourrai quitter Madame la Dauphine, parce que je serai seule. Veillez à vos discours par rapport à moi : on vous en fait tenir de bien insensés, qu'on me repete avec complaisance. Du reste je suis tranquille, on s'accoutume à tout : il faut prendre le bénéfice avec les charges. Madame la Dauphine a mal aux dents : c'est tout ce qu'il y a de nouveau.



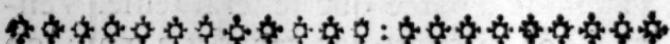
## LETTRE LIX.

*A Calais, ce 22 Juillet 1680.*

JE remis en partant à M. Viette l'ordonnance de M. Colbert: Avez-vous été payé ? Je vous envoie 949 liv. que vous ne voulez pas que je vous doive. J'ai du loisir, & je vous le donne. Je reviendrai de ce voyage aussi grasse que je l'étois à mon retour de Schelestadt. Mes mullets sont admirables : je trouve toujours mon lit arrivé avant moi : je fais fort grande chere : je suis gaie, désœuvrée, gourmande & mal vêtue. Il est arrivé de grands accidens au manteau *feuille-mort*. J'en demanderois un autre à Nanon ; mais je

G v

crains d'être grondée. Quand partez-vous pour Cognac ? Je m'intéresse uniquement à vous. Je ne vous le dis ni souvent ni tendrement ; mais vous me connoissez, je ne suis ni doucereuse ni importune. J'embrasse Madame d'Aubigny. Il ne se passe ici rien de nouveau ; mais que dit-on à Paris ?



## LETTRE LX.

*A Saint Omer, 24 Juillet 1680.*

**V**OILA l'ordonnance de M. de Louvois; vous serez, je crois, content de ma diligence : il vous sera bien difficile de ne pas l'être de tout ce qui sera en mon pouvoir. Mon carrosse me déplaît autant qu'à vous. Mon équipage va bien, ma santé comme mon équipage, & mon enjouement comme ma santé. Je vous suis très-obligée d'en avoir été en peine. Rien de plus agréable que de se bien porter, & de sçavoir qu'il y a des gens qui craignent qu'on ne se porte mal. Mes compliments à Madame d'Aubigny. Je ne comprens pas M. Colbert. Il vous fait donc attendre encore votre argent ! Je n'en suis pas fâchée dans la conjoncture présente. Nulle femme de la Cour n'est mieux servie que moi. M. Bontems me prépare mon appartement de Versailles : ainsi je le trouverai en bon état. Voilà deux lettres que je reçois de votre femme. J'y ferois réponse de bon cœur, faites-la

pour moi ; ce ne seroient que des remercimens , & elle peut prétendre de vous des amitiés.

\*\*\*\*\*

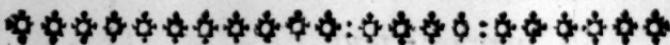
## LETTRE LXI.

*Ce premier jour de l'an 1681.*

CETTE année je n'ai à donner pour étrennes à Madame d'Aubigny qu'un habit & un carreau que Madame la Princesse d'Harcourt m'a apporté d'Espagne. Je crois que je changerai ma livrée : cela convient. Notre voyage est remis au mois de Février. M. Fagon est déclaré premier médecin de Madame la Dauphine. On ne dira pas du moins que cette Princesse est environnée de sots & de fripons. Vous êtes déraisonnable de vouloir que je demande au Roi dans un tems où il m'accable de biens , d'honneurs & de toutes sortes d'agrémens. Je ne lui demanderai jamais rien : je ne songe plus qu'à le servir en la personne de ma maîtresse avec un zèle , une fidélité , une assiduité qui lui marquent ma reconnaissance. Je verrai M. des Maretz. Si je puis achever votre affaire , vous serez trop heureux. Madame d'Aubigné peut venir ici quand il lui plaira. Qu'elle vienne en robe de chambre. Je l'habillerai : je l'enverrai à l'Opéra. Le lendemain elle dinera chez Madame de Montespan. Quand j'aurai une maison

G-vj

montée , elle fera un plus long séjour :  
Qu'elle me rende le portrait de Madame  
de Montespan. Je vous souhaite une bon-  
ne année , une vie & une mort chré-  
tienne.



## LETTRE LXII.

A MADAME D'AUBIGNÉ.

*Le 3 Janvier.*

JE demande tous les jours à Dieu , ma très-chère enfant , qu'il vous conduise dans ses saintes voies. On ne fait pas ces vœux-là dans le monde. Je les fais au milieu de la Cour , où il ne faut qu'être pour haïr le monde & ses plaisirs. J'y éprouve bien que Dieu seul peut remplir le vuide du cœur de l'homme. Croyez , ma fille , que toutes les choses que vous vous figurez si délicieuses , & que vous m'enviez peut-être , ne sont que vanité & affliction d'esprit. La Cour est comme ces perspectives qui veulent être vues dans l'éloignement. Je ne puis vous y placer , & quand je le pourrois , je ne le ferois pas. Aimez votre mari , & vous ferez heureuse. Vous êtes indolente & malsaine , tournez ces inconvénients au profit de votre salut. J'aprouve fort que vous ne vous exposiez pas aux visites. Si le monde ne vous gâtoit pas , il vous enuieroit. Vous l'çavez

combien je vous aime ; faites que je vous aime davantage. Ne voyez point Madame de L.... cela n'est bon à rien. Ne faites pas de nouvelles liaisons. Connoissez avant que d'aimer. Je suis votre sœur, votre mère, votre amie.



## LETTRE LXIII.

A M. D'AUBIGNÉ.

*Lunéville, 10 Février 1681.*

J'AI été si accablée de visites à Nancy, que je n'ai pu vous écrire. Je me porte bien. Quand j'ai mon lit, je me trouve toujours bien logée : & je l'ai. Si je demeure en chemin, ce ne sera pas manque d'argent. Remerciez bien M. Brillon : dans le besoin je recourrai à lui. Faites préparer mon appartement à mon gré ; cela n'est pas aisé. Mais pour moi vous feriez bien quelque chose de plus difficile. Il me faut un feu doré, que la grille en soit très-grosse. J'aime le grand feu préférablement à toute autre délicatesse. Mes compliments à Madame de Coulanges. Elle aura de mes nouvelles quand j'aurai vu Madame la Dauphine. Mille amitiés à Madame d'Aubigny : & pour vous, Monsieur, notre amitié doit être égale, & je crois qu'elle l'est aussi. Adieu.

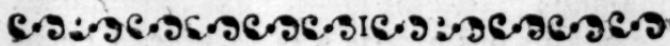


## LETTRE LXIV.

*A St Germain, 2 Mars 1681.*

Il y a bien long-tems que je vous ai écrit: tantôt migraine, tantôt occupation, souvent paresse. On aime les gens, on en est aimé; on en est sûr, on les néglige, on ne se constraint point avec eux: ils se plaignent: un billet les appaise. Mon carnaval a été languissant. M. Fagon m'a ordonné des eaux de Sainte Reine: elles me font du bien. Point de carême. J'ai des soins infinis de ma personne. Je jouis d'un grand repos; & Madame d'Aubigny ne travaille pas plus en tapisserie que moi. Madame de Fourmont pourra vous dire de mes nouvelles: elle a été la première victime de la résolution que j'ai prise de ne plus voir personne. Ma tendresse en souffrira; mais je me suis si mal trouvée des exceptions que je faisois, que j'ai mieux aimé prendre le parti de faire tout égal. J'en effuierai quelques murmures: on dira, & peut-être le dit-on, que la tête m'a tourné; mais les murmures sont moins fâcheux que les affaires qu'on me faisoit. On avoit parlé de quelques voyages pour ce carême; mais ils sont rompus. On passera huit jours à Saint Cloud, d'où l'on partira le lendemain de Pâque. On se préparera ici au voyage de Bourbon, où la Cour sé-

journera tout le mois de Mai : projet qu'un caprice peut déranger. Je souhaite que ce soit une grossesse. Monseigneur se porte à merveilles. Il y a quinze jours que Madame la Duchesse de Richelieu est à Paris, où le Duc a la fièvre tierce. Madame la Maréchale de Rochefort est encore plus souvent malade que moi. Madame de Montchêvreuil soutient seule la fatigue. Elle a augmenté son troupeau de la plus laide fille qu'on puisse imaginer : c'est votre Mademoiselle de Jarnac. Laval a triomphé dans les bals : présentement elle est malade. Voilà les nouvelles de notre maison, ou si vous voulez de notre Cour. Je n'en sçais guere d'autres. Apprenez-moi ce que l'on vous écrit de moi. Mille amitiés à Madame d'Aubigny.



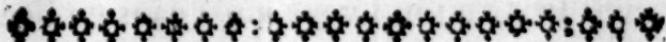
## LETTRE LXV.

*A Versailles, 19 Mai 1681.*

JE voudrois de tout mon cœur que votre Capucin vous convertît. Vous en feriez plus heureux & dans ce monde & dans l'autre. J'ai vu Charlot : il est admirable, & tout-à-fait bouffon ; il ne croît pas du tout. Je voulois le mettre au Collège ; mais il ne perd pas son tems à Maintenon. J'y vais demain, je n'y couchera qu'une nuit : ma principale affaire est de voir mes vieilles. La grossesse de Madame

la Dauphine est déclarée, & rompt tous nos voyages, excepté celui de Fontainebleau. On parle de marier Mademoiselle de Jarnac ; je ne sçais encore à qui. Mademoiselle de Laval est depuis quinze jours à Paris, & avec elle un grand mal aux yeux. Le Roi tomba de cheval avant hier à la chasse : vous croyez bien que chacun fut alarmé à proportion de son amitié, & que je ne le fus pas le moins. Il ne se fit aucun mal. Vous aurez vu mon Prince mignon : j'espére que vous m'en direz des nouvelles : la passion que j'ai pour lui ne diminue point. Je crois qu'il ne demeurera d'Huguenots en Poitou que nos parens : il me paroît que tout le peuple se convertit : bientôt il sera ridicule d'être de cette Religion-là. La Maréchale de Rochefort est malade : je le serai bientôt par conséquent. Je ne suis pas propre à la fatigue. Cependant point d'inquiétude. Vous sçavez que je prens de grands soins de ma personne. Ce n'étoit rien en comparaison de ceux d'aujourd'hui. Madame d'Aubigné devroit bien convertir quelques-uns de nos jeunes parens.





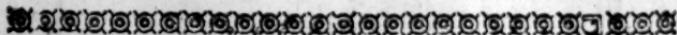
## LETTRE LXVI.

*A Maintenon, ce 23 Mai.*

Vous avez bien fait de montrer Bourdeaux à Madame d'Aubigny, & Ma-demoiselle de la Carte à Bourdeaux. J'écrirai à M. de Roquelaure sur tout ce que vous me mandez, & je n'aurai pas de peine à lui en témoigner beaucoup de reconnoissance. Je suis bien de votre avis sur Monsieur & Madame de Saint Eugenes ; ils m'ont toujours plu au dernier point. Je voudrois leur marquer mon estime. Je suis ravie que vous soyez content de votre femme, & qu'elle ne perde pas sa piété dans un âge où elle a d'ordinaire de fibles racines, & en Province où il y a peu de dévotion. Je passai deux heures à Paris avant de venir ici. Je fis une visite à l'aveugle. Si j'avois un peu plus de loisir, je vous mitonnerois bien cet homme-là. Vous êtes insupportable sur les détails ; vous ne m'en écrivez jamais, & je les aime tout-à-fait. Vendez donc cette maison de Saint Cloud, qui ne vous rapporte ni argent ni plaisir.

Je ne réponds point à tout ce que vous me dites sur la guerre & sur les emplois : la paix va finir tous ces projets-là, du moins on en a de grandes espérances. Ne vous chagrinez ni sur M. de Jarnac ni sur votre fortune. Vous êtes né gentilhomme,

mais sans un sou : vous voilà dans un lieu délicieux : vous avez quinze mille livres de rente , de l'esprit & de la réputation : vous pouvez venir à Paris quand il vous plaît : j'embellis tous les jours un beau château & une belle terre pour vous & pour vos enfans : vous avez fait votre devoir dans votre jeunesse , passez votre vieillesse en joie & en paix. Jouissez de tout , soyez homme de bien , & préparez-vous à la mort le plus gaiement que vous pourrez. Ne vous livrez point à votre mélancolie , & songez que vous portez en vous-même l'ennemi de votre tranquillité & de votre bonheur. Dites à Madame d'Aubigné que plus elle m'écrira souvent , plus je l'aimerai ; mais qu'elle n'exige pas de moi un commerce réglé. Je suis fort occupée & fort paresseuse ; mais je prétends que ma paresse ne me prive pas de ses lettres. D'ailleurs cela forme son style : car plus on écrit , mieux on écrit.



## LETTRE LXVII.

*A Maintenon , ce 26 Mai 1681.*

**E**NFIN voilà des détails , & c'est ce que je demande : je vous en remercie autant que de vos amitiés. Je vais faire l'impossible pour obtenir de M. Colbert ce que vous désirez. La paix va le rendre de meilleure humeur. On travaille à mes jardins :

on fait des canaux , & Maintenon sera fort joli. J'ai grande envie de vous y faire mauvaise chere : il m'en couteroit trop de vous la faire bonne ; vous sçavez que j'ai bu toute honte là-dessus. Vos gens seront au cabaret pour l'exemple , & si vous me fâchez , par œconomie. Enfin vous me verrez continuer toutes les avarices que j'ai commencées , & dont vous avez l'imbécillité de rougir. Mais aussi vous verrez un Hôpital bien entretenu , des manufactures florissantes , mes *vieilles* bien vêtues & notre école de charité qui va fort bien. Madame de Montespan habille les pauvres & les Autels.



## LETTRE XXXIII.

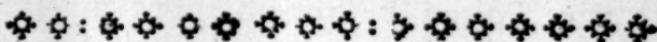
*Maintenon , ce 12 Juillet 1681.*

J'Ai ici Monsieur & Madame de Montchevreuil , Madame de Lencosme , Mademoiselle de Mongeron , Madame de Fontenay & M. de la Laigne. J'y ai pourtant plus de loisir qu'à Saint Germain. Malgré votre disposition à dénigrer mon vieux château , vous en serez très-content. Je vois tous les jours M. Colbert ; mais il trouve ce que vous demandez aussi difficile que je le trouve raisonnable : ainsi il n'est pas encore défait de moi. Que votre femme soit dépaylée de ses parens : si vous avez un autre avis , comptez que je ne

m'en soucie guere : j'aime mieux me gêner que vous contraindre. Vivez obscurément , nulle part on n'est plus son maître qu'à Paris ; il s'agit de bien commencer. Je suis ravie de la regle & de la dévotion qui est dans votre maison. Jouissez de l'état où vous êtes. Je vous le répète , il est bien différent de celui que la fortune vous promettoit. Nous nous plaignons de ce que nous sommes : hé ! qu'étions-nous il y a douze ans ? Ne vous cachez pas de moi ; vous êtes le seul de mes amis dont je n'aie pas la confiance. Si vous vous ouvriez à moi , vous y trouveriez des secours , des complaisances , des consolations auxquelles vous ne vous attendez pas.

Les Fermes sont adjugées , & par conséquent l'affaire de M. Rouvieres consommée. J'ai obtenu sans effort , mais il m'a fallu faire une extrême violence pour demander. J'en suis trop récompensée , puisque vous en êtes content. Si vous êtes à Paris pour ce que je crois , vous ne pourriez mieux faire que de prendre le tems de l'absence de la Cour pour y être *incognito*. Je voudrois être informée exactement du succès de vos remèdes , & avertie de tout ce qui peut vous arriver. Je voudrois aussi que vous eussiez des enfans. Il faut tout recommander à Dieu. Vous ne direz plus que je moralise à mon aise : car vous êtes plus riche que moi. Nous partions demain pour Fontainebleau. Le chan-

gement de lieu n'en apporte gueres à la disposition des journées. Madame la Dauphine se porte bien ; elle n'a plus à desirer qu'une heureuse grossesse. Adieu : j'embrasse ma belle-sœur. Je ne connois d'autre Chirurgien que Clément, avec qui vous n'êtes pas trop bien. Je ne crois pas que Turbier vous trompe.

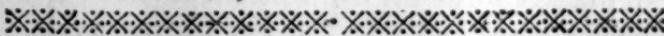


## LETTRE LXIX.

*Ce 2 Septembre 1681.*

JE ne sciais si M. le Gois vous en impose comme à moi ; mais je puis vous dire sans reproche que votre affaire me donne des peines & des chagrins infinis. Excellente leçon pour moi, me voilà confirmée pour le reste de mes jours dans la résolution que j'avois prise de n'écouter jamais aucune proposition. Vous m'avez fait parler pour un homme insolvable, la tête lui a tourné dès les premières avances ; il y a huit ou dix jours qu'il est perdu : on ne scait où le retrouver. Le Gois n'a pas pris son parti si brusquement ; il a encore le courage de me proposer un homme un peu moins accrédité que ce M. de Rouvieres. Je ne serai pas sa dupe une seconde fois. J'ai mis l'affaire entre les mains de M. Colbert & de M. Brunet, qui la tourneront d'une façon moins avantageuse, mais plus solide. Ils seront eux-mêmes

cautions. Vous n'auriez jamais touché que la première année, & quelques pistoles sur les autres, à force de menaces. Ne croyez pas, malgré ce que je vous dis-là, que je me plaigne de le Gois : il a été trompé lui-même. Je le plains plus que je ne m'en plains. Mais, je vous prie, employez utilement l'argent que vous allez avoir. Les terres en Poitou se donnent pour rien : la désolation des Huguenots en fera encore vendre. Surimeaux, Saint Pompin & plusieurs autres vont être en décret. Si vous joignez à une année de votre pension la somme que vous toucherez bientôt du bien de votre femme, vous pouvez aisément vous établir grandement en Poitou. N'ayez là-dessus aucune soumission pour mon avis, mandez-moi le vôtre. Adieu. Je me porte fort bien : nous allons à la fin de ce mois à Chambord. J'embrasse Madame d'Aubigny.



## LETTER LXX.

*A Fontainebleau, ce 22 Octobre.*

**V**ous n'imaginerez jamais les peines que j'ai eues pour votre affaire, ni les difficultés que j'y ai trouvées. M. le Gois ne sera point chef de mon conseil. Du reste cent huit mille livres que vous toucherez me consolent. Vous ne sauriez mieux faire que d'acheter une terre en

Poitou ou aux environs de Cognac : elles vont s'y donner par la fuite des Huguenots. Votre voyage de Paris est une bagatelle. Il est impossible que vous vous portiez bien après ce que vous avez eu. J'ai donné votre ordonnance à M. Berthelot. Si vous me permettiez de vous vendre mon crédit, je vous demanderois les cent pistoles que je vous dois : je voudrois les donner à Madame d'Aubigny. J'ai bien de la joie de la conversion de M. de Vaux : je vous prie de lui en faire mes complimens. Pognette est bonne Catholique, M. de Marmande l'est aussi. M. de Souché fit abjuration il y a quelques jours : on ne voit que moi dans les Eglises conduisant quelque Huguenot. Ne soyez point en peine de ma santé : elle est délicate, un rien la dérange : souvent des maux, jamais de maladie. Nous partons Mardi, on dit aujourd'hui que c'est pour Metz. Vous sçavez avec quelle tranquillité je me dispose aux voyages. J'ai mon équipage tout prêt, & j'espere qu'il ira gaiement. Adieu : personne ne songe à vous brouiller avec moi : Hé ! qui pourroit se flater d'y réussir ? Madame d'Aubigny ne m'écrit gueres : je l'embrasse de tout mon cœur.





## LETTRE LXXI.

*A Incishem, ce 20 Octobre 1681.*

Quoique je croie avoir raison dans ce que je fais & dans ce que j'exige de vous, je vois pourtant que ma conduite a quelque chose de dur. Je m'éloigne de tout ce que j'ai de plus proche & de plus cher. Vous fçavez l'estime que j'ai pour M. de St Eugenes: j'ai cru ne rien hazarder en lui ouvrant mon cœur. Il vous dira mes raisons, que je ne puis vous écrire. Il me semble que vous traitez assez cavalièrement votre conscience. Vous avez, dites-vous, assez de tems pour vous convertir. Il ne faut qu'un moment, il est vrai; mais Dieu ne l'accorde qu'à ceux qui le demandent. Je ne comprens point les gros présens que prétend Madame d'Aubigny. Pour M. le Gois, vous ne lui devez que de la pitié. Ce que j'ai fait pour vous n'est pas un effet de ses soins & de son application: son affaire s'est terminée à la banqueroute de M. de Rouvieres. Pourquoi donc prétend-il avoir sa part à un bienfait particulier du Roi qui ne regardoit que nous, qui n'est point dépendant de l'affaire de Rouvieres, qui est une pure gratification de Sa Majesté? Soyez en repos là-dessus, ce n'est point à vous à réparer ni ses malheurs ni ses sotises. Je ne fçais ce que vous voulez dire

dire quand vous rebattez souvent dans vos lettres qu'il est des gens qui veulent vous brouiller avec moi , & d'autres qui disent que nous ne sommes pas trop bien. Je n'ai jamais varié à votre égard : je vous traite souvent de mauvais ménager , & quelquefois je vous cite comme un exemple du peu de commerce que je puis avoir avec mes proches , pour me défaire de leurs plaintes & de leurs importunités : est-ce cela ? Moquez-vous de tout ce qu'on vous dit : je vous aime : je vous le dis , & je dois être crue. J'ai lu avec plaisir tout ce que vous me mandez de Maintenon. Charlot est très-joli : si vous aviez envie de l'avoir , vous en êtes le maître. Si vous me le laissez , je le mettrai bientôt au Collége. Adieu , mon cher frere. Dites à M. de Saint Eugenes que je ne puis écrire au Procureur général , mais que je mande à Madame la Duchesse de Richelieu de lui recommander son affaire de ma part. S'il veut lui porter un placet , elle le donnera ; & je suis assurée qu'il sera content de la Duchesse. Quand vous vous trouverez malheureux , songez aux plus malheureux que vous : la recette est infaillible.



## LETTER LXXII.

*A Saint Germain, ce 8 Décembre 1681.*

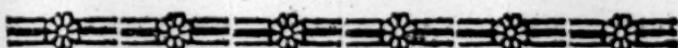
**M**ONSEIGNEUR est toujours mal ; mais on espere que nous en serons quittes pour beaucoup de langueur tout l'hyver. Madame la Dauphine a eu un petit retour de fièvre , qu'on ne peut remarquer que dans une Dauphine. Si vous pouvez finir avec le Lieutenant général par la douceur , n'hésitez pas; sinon écrivez à M. de Croissy. Faites vos plaintes vous-même : tout ce que je puis faire , c'est de solliciter pour vous si vous avez raison , & de me taire si vous avez tort.

Notre petit neveu \* est Catholique. Je l'ai chez moi : il fait fort bien sa cour , & j'espere que le Roi lui fera du bien ; il est très-joli. J'attens Saint Hermine : je n'oublierai rien pour le convertir. J'ai fçu que MADEMOISELLE a parlé au Roi pour Mademoiselle de Jarnac : on n'a rien conclu à cause des voyages. Il s'est répandu depuis quelques jours qu'elle est très-laide ; voilà tout ce que j'en fçais.

Mandez-moi souvent de vos nouvelles : les miennes sont très-bonnes en toutes façons. Réjouissez-vous , vivez en Chrétien & en repos. Vous avez trop d'esprit pour

\* M. de Murçay , fils aîné de M. de Villette,

douter que tous les états n'ayent leurs peines. Mille amitiés, je vous prie, à Madame d'Aubigny. Je ne puis vous écrire séparément : la premiere de mes lettres s'adressera à elle. Faites mes compliments à Madame de Miessens, & demandez-lui si je lui ferois plaisir de lui donner un portrait du Maréchal d'Albret à mettre au bras.



## LETTRE LXXIII.

*A Saint Germain, ce 19 Décembre 1681.*

**J**E me joindrai à M. de Louvois pour l'affaire de Saint Lazare. Je ne sçais si vous aurez encore quelque exclusion pour ce bienfait-là.

Vous auriez bien pu vous passer de donner sur les dévotes en faisant le portrait de Madame d'Aubigny. On ne peut avoir trop de soin de soi, quand d'ailleurs on fait son devoir. Ne soyez jamais en peine de ma santé, quoi que vous entendiez dire : si j'étois malade, ne vous le dirois-je pas ?

Il y a long-tems que le petit de Murçay est Catholique. M. de Saint Hermine est arrivé aujourd'hui ; il me donnera plus de peine. J'aurai dans peu de jours Mesdemoiselles de Saint Hermine, de Caumont & de Murçai. J'espere que je n'en manquerai

H ij

pas une. Mais j'aime Minette \* que j'ai vue à Cognac. Si vous pouviez me l'envoyer, je la convertirois aussi. Il n'y a plus d'autres moyens que la violence. On sera si affligé dans la famille de la conversion de Murçai, qu'on ne me confiera plus personne. Il faudroit donc que vous obtinssiez d'elle de m'écrire qu'elle veut être Catholique. Vous m'enverriez cette lettre-là. J'y répondrois par une lettre de cachet, avec laquelle vous prendriez Minette chez vous, jusqu'à ce que vous trouvassiez une occasion de la faire partir par le moyen de M. de Xaintes, de M. de Marillac ou de M. de Tours. Je trouverois des amis sur toute la route. J'ai de l'inclination pour cette petite fille, & je ne puis mieux la lui témoigner qu'en lui enseignant la vérité. Je vous associe à cette bonne œuvre. Quant aux autres conversions, vous n'en pouvez trop faire : mais ne corrompez pas les mœurs en prêchant la doctrine. Adieu, mon cher frere. Mille amitiés à cette pauvre dévote : je suis fâchée de la continuation de ses maux. Vous ne me dites rien de Madame de Mios-sens.

\* Depuis Madame de Mailly.





LETTRE LXXIV.

*A Saint Germain, ce 5 Février 1682.*

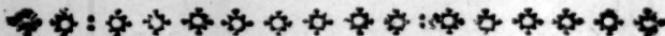
Vous scavez trop bien que je ne me mêle de rien, pour croire que j'aye voulu mettre Mademoiselle de R..... auprès de Madame la Dauphine. Madame d'Albret en a eu le dessein. Elle me l'a amenée dans ma chambre, où je l'ai reçue avec la considération & l'intérêt que je prendrai toujours à ce qui portera le nom de ..... On dit qu'elle a un cancer au sein : c'est une assez légitime exclusion pour la Cour. Vous pouviez vous épargner tout le mal que vous en dites. Je croirai Madame de Miessens comme un article de foi en toutes choses, hormis en celles de la Religion : je scais que dans la sienne on ne pardonne jamais à ceux qui l'ont quittée. M. de Saint Hermine part Dimanche avec ses sœurs : ils ont tous fait une belle résistance, & font une belle retraite. Je suis persuadée qu'ils s'en repentiront. La petite de Murçai \* dit qu'elle les attend dans la basse-cour de la Laigne. Je vous recommande Madame de Fontmort, qui n'a agi en cette occasion que pour Dieu & pour moi. Elle va être ex-

\* Depuis Madame de Caylus, morte à Paris en 1728.

posée à la fureur de toute sa famille : soutenez-la , je vous en conjure ; c'est une très-bonne femme , qui a de l'esprit.

Tout le monde est au ballet , & moi je suis dans ma chambre toute seule , où je passe une bonne partie de ma vie , & depuis quelques jours dans un repos qui me plaît fort.

Lorsque vous serez ici , il faudra vous montrer quand vous le pourrez , voir M. de Louvois , quoique vous n'ayez plus besoin de lui ; voir M. Colbert , qui ne vous sera jamais inutile , & vous lier avec le Marquis de Mortemar , qui est sage comme on l'est à trente ans , quand on n'a pas une si longue jeunesse que vous.



## LETTRE LXXV.

*A Saint Germain , le 20 Février 1682.*

**L**es affaires de Madame d'Aubigny vont leur train , & je fais là-dessus tout ce qu'on me demande. J'avois choisi un excellent Rapporteur ; mais on l'envoie en Poitou. Je n'ai rien fait pour Mademoiselle des Coyeux : on n'a nul besoin de moi quand on est parente de M. de Montauzier. J'ai vu Madame de Jarnac à votre intention , quoique je ne voie personne. La grossesse de Madame la Dauphine est très-heureuse : pas la moindre incommodité ; elle n'a point encore senti son enfant ; elle

sera bientôt à quatre mois & demi. Je crois que nos projets s'accompliront cette année ; car il n'y a pas tous les ans un Strasbourg à prendre. Nos filles \* vivent toujours dans une régularité qui étonne toute la Cour. Madame d'Heudicour est ici malade , & plus caduque qu'on ne l'est à soixante ans. Je suis très-heureuse : je vous en souhaite autant. Charlot m'écrit souvent : il montre beaucoup d'esprit. Les enfans de M. Villette en ont aussi , & profitent de leur bonheur. Adieu.



## LETTRE LXXXVI.

*A Versailles, le 8 Mai 1682.*

**R**IEN de nouveau sur l'affaire que vous me proposez. Vous sçavez ce que je fis à Fontainebleau , & la passion que j'avais de réussir. Aujourd'hui même importunité & mêmes raisons. Plus on a d'une certaine faveur en ce pays , & plus on est hors d'état de faire certaines affaires. Je ne vois plus M. de Bonrepaux , ni qui que ce soit , sans nulle exception.

Je serois ravie que vous pussiez raccommoder M. de Villette & Madame de Fontmort : je suis bien de votre opinion sur la douleur qu'il montre de ses enfans ; il se félicite dans le fond du cœur de les voir

\* Les filles d'honneur de Madame la Dauphine,  
H iv

avec moi malgré lui. Ils sont très-jolis & parfaitement bien nés. Si la petite de Murçai a deviné sur l'ennui de la basse-cour, je serai toujours prête à aider les Saint-Hermine.

Il faut bien que l'on s'accoutume à mon personnage. Ma vie est fort tranquille, très-solitaire & très-assortie à mon humeur.

Mille amitiés à Madame d'Aubigny : elle ne m'écrit ni assez souvent ni assez librement.

La pauvre Mademoiselle de Jarnac a de la peine à s'accoutumer à la fatigue de la Cour. Elle a les jambes enflées ; & l'on craint une hydropisie.

\*\*\*\*\*

## LETTRE LXXVII.

*À Versailles, le 14 Mai.*

J'AI reçu une lettre de vous pleine de complimens & de remercimens. Je n'en veux point : je suis contente pourvu que vous le soyez, & que vous fassiez un bon usage de tous les biens qui vous arrivent : ils ne sont pas inépuisables : c'est un ruisseau que le moindre tems de sécheresse peut tarir. J'ai fait un petit voyage à Maintenon, où j'ai fait des projets merveilleux pour le bien public. Charlot est embelli, & a tout-à-fait de l'esprit : il écrit mieux que moi, & je l'admire depuis que nous avons son baptistaire. L'idée que vous vous

faites de Ruel est assez juste : c'est un lieu admirable où je me divertis fort : Dieu bénit tout ce qui s'y fait : le succès passe nos espérances : la police féminine y triomphe : vous n'en seriez pas étonné. On ne parle ici que de guerre : pour moi je ne la crois point , parce que je ne la desire pas , & que j'ai l'humeur assez heureuse. Messieurs de Murçay & leur sœur réussissent fort bien. Je suis fâchée qu'aucun Saint Hermine ne partage leur bonheur : j'aime leur mere & leur nom. Point de nouvelles. Ma santé est bonne , & mon visage mauvais : c'est Ruel & Versailles. Adieu : mille amitiés à Madame d'Aubigny. Vous m'apprenez de singulieres nouvelles de ma faveur : les nouvellistes en savent plus que la favorite.

\*\*\*\*\*

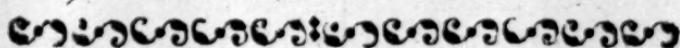
## LETTRE LXXVIII.

*Ce 21 Octobre 1682.*

JE n'ai garde de vous dire si je penche pour Aubigny ou pour Sainte Gemme. Je ne connois ni l'une ni l'autre. Je ne puis que vous conseiller d'acheter l'une des deux. Quant à l'argent , vous avez 20000 liv. d'une part , 18000 de l'autre pour commencer : il ne sera pas impossible de vous faire avancer une année de 18000 liv. par M. Brunet : vous vendrez la maison de Saint Cloud 9000 livres. En voilà

plus qu'il n'en faut pour entrer en négociation. Du moins sc̄ais-je bien qu'ayant mon argent tout prêt, j'ai été trois ou quatre ans à payer Maintenon : & encore ai-je fait le dernier payement si mal à propos par un excès d'exactitude, que je le ferai encore une fois. Voilà ce que j'ai pensé sur vos affaires. Si j'ai eu tort, il n'y a encore rien de gâté. Vous auriez la tête bien prête à tourner, si vous comptiez pour quelque chose ce que l'on vous dit sur mon compte. On est peu instruit de mes projets : & comment le seroit-on ? Je n'en ai aucun. Chassez toutes ces imaginations-là. Faites ce que vous voudrez : mon étoile est d'être éternellement contrainte ; mais mon humeur est de ne me contraindre que le moins que je puis, & de ne jamais contraindre les autres. Je vous enverrai un cachet. Je désapprouve fort l'affection que vous avez de mettre les armes de la mère de votre grand'mère ; car c'est de là que sont les Saint Hermine. Adieu : je voudrois de tout mon cœur que votre acquisition fût faite. Vous vous en occupez peut-être, & ce sont des plaisirs de tout âge : je sc̄ais celui que Maintenon m'a donné, quand j'ai pu y penser.





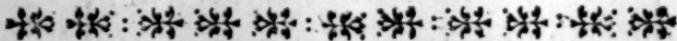
## LETTRE LXXXIX.

*A Versailles, ce 28 Mai.*

J'AI fait depuis peu connoissance avec M. le Marquis & M. l'Abbé d'Aubigny de Tigny : ils m'ont instruite de notre maison. C'est apprendre bien tard qui l'on est ! mais cela n'est jamais indifférent : il y a douze ans que le Maréchal d'Albret m'en avoit dit quelque chose. Je n'ai pu voir sans plaisir une généalogie de 400 ans très-bien prouvée par des contrats de mariage, & l'endroit où nous nous sommes séparés\*. Ces Messieurs m'ont appris que la terre d'Aubigny est à vendre, celle de Sainte-Gemme qui étoit à l'aîné de la maison, & celle de la Jousseliniere dont ils sont sortis. Il me semble que si vous voulez placer votre argent, il seroit bon de rentrer dans quelqu'une de ces terres qui seront à bon marché : ils prétendent que vous auriez les deux premières pour quarante mille écus. Mandez-moi si vous avez d'autres vues, ou si vous voudriez que je suivisse celle-là. L'argent que vous devez toucher à la fin de l'année, les vingt mille francs

\* Voyez la généalogie d'Aubigné & de Madame de Maintenon, dans le premier livre des Mémoires, & le sixième volume des Pièces justificatives.

que j'ai à vous, & le bien de Madame d'Aubigny qui ne sauroit être mieux placé, vous feroient aisément entrer en possession. Je me porte à mon ordinaire : souvent la migraine, jamais d'autres maux. Rien de nouveau, si ce n'est que M. le Duc du Maine a eu le Gouvernement de Languedoc par la mort de M. de Verneuil, dont on prend le deuil Dimanche pour quelques jours. On dit que nous passerons l'hyver à Versailles, parce que Saint-Germain n'est pas prêt.



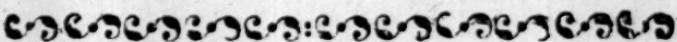
## LETTER LXXX.\*

*A Versailles, ce 25 Juin.*

J'AI reçu votre triste lettre ; mais je connais trop bien les vapeurs pour m'en effrayer. Leur effet le plus ordinaire est de faire envisager une mort prochaine ; mais cet effet est corrigé par la propriété qu'elles ont de la faire envisager long-tems. Je me ferois pourtant scrupule de vouloir vous en effacer entièrement la pensée. Il est bon de s'y préparer, sur-tout quand on a de grands comptes à rendre. C'est là ce qui doit nous occuper, & non ce qui se passera après nous. Ces migraines ne méritent pas l'inquiétude que vous en

\* L'adrefse : A M. le Comte d'Aubigny, Gouverneur de la ville & château de Cognac.

avez. C'est le seul tribut que mon tempérament paye à la nature. C'est en être quitte à bon marché. J'ai toutes les connaissances possibles & certaines de notre maison : je vous en enverrai la généalogie. On les met en ordre. Je voudrois que vous eussiez cette terre : l'argent ne vous manqueroit pas. La terre d'Aubigny vient d'être vendue à un Chapitre ; & il n'y a qu'un tems limité pour la dégager. Il faudroit aussi que le Chapitre ne scût pas que vous en avez envie : il s'éroit à craindre qu'il ne s'en prévalût. M. de Caumont & son fils feront leur abjuration demain : j'en ai une grande joie ; car c'est un très-bon gentilhomme, & qui a du service. Si Mademoiselle de Caumont se trouvoit ébranlée par l'exemple de son pere, rien ne manqueroit à ma joie. Adieu, mon très-cher frere. J'embrasse Madame votre femme : écrivez-moi de vos nouvelles, & tâchez de vous divertir. C'est le seul reméde pour les vapours.



## LETTRE LXXXI.

*A Saint Germain, ce 8 Avril.*

**A**LNES & Saujeon, qui sont les deux terres que M. le Duc de Richelieu avoit en Saintonge, ne sont plus à lui. Pour les acheter vous auriez affaire à Madame la Duchesse d'Aiguillon, qui est toute

héritisée de difficultés & de chicanes. Voilà vingt mille francs que le Roi vous donna hier. Vous en auriez autant de M. Brunet. Le tout feroit une somme considérable, mais facile à dissiper. Faites mille amitiés pour moi à Madame d'Aubigny, je vous prie. Je voudrois bien qu'elle se sentît un peu des bienfaits du Roi. Je ne lui envoie plus rien, parce que vous êtes plus riche que moi : j'aime mieux nourrir mes pauvres que vos chevaux. Adieu, mon cher frere : je suis toujours la même pour vous. Je suis votre sœur : & vous ne me connoissez pas encore !



## LETTRE LXXXII.

*A Versailles, ce 18 Août.*

Il est vrai que je serois ravie que vous retirassiez Aubigny du Chapitre d'Angers qui vient de l'acheter : il me l'a fait offrir fort honnêtement. Il vous convient d'avoir une terre, sans maison à entretenir : vous n'en pouvez avoir une plus belle que le Château de Cognac.

Je suis bien aise que M. de Ruelles ait mis ses enfans dans les nouvelles Compagnies que le Roi vient de faire. C'est un grand soulagement pour la noblesse. Il n'y aura point d'état ni de condition qui ne doive son bonheur au Roi.

Il faut prendre patience sur Madame de Caumont : il n'est rien que le tems n'adoucisse.

Je n'ai rien de meilleur à vous dire sur les vapeurs , que de vous conseiller de vous divertir , de n'être jamais seul , de manger peu & souvent , de vous promener à cheval , en carrosse , en bateau , de marcher peu , d'éviter toutes sortes d'épuisemens , soit de corps , soit d'esprit , de ne faire aucune lecture fatiguante , & sur-tout de ne point rester couché dans cette grande chaise où je crois vous voir.

Je vous remercie de l'éclaircissement que vous me donnez sur la maison de notre grand'mere. J'en ai de reste présentement. Mais je voudrois bien sçavoir qui étoit M. de Cardillac : c'est ce que je trouve de plus obscur.

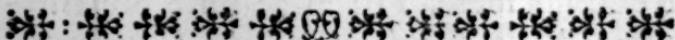
J'ai peine à croire que M. de Villette se convertisse : je le voudrois de tout mon cœur : mais le respect humain !

Vous aurez appris l'heureux accouplement de Madame la Dauphine : jamais on n'a vu tant de joie que Paris & la Cour en ont témoigné.

Adieu. Vous ne me dites rien de Madame d'Aubigny : vous ne serez jamais heureux ni bien avec Dieu , si vous n'êtes bien avec elle.

On vient de m'apprendre que Messieurs les Echevins de Cognac ont un petit démêlé avec les Dames de la Charité , pour

l'emploi d'un fonds destiné aux pauvres. Ce n'est point à moi à le juger : mais je vous prie, mon cher frère, d'être, autant que votre conscience le voudra, dans les intérêts des Dames de la Charité. Elles sont établies par Messieurs de la Mission, dont vous connoissez le zèle. Ils sont très-appliqués aux bonnes œuvres, & si droits qu'ils pourroient mieux décider que personne. J'ai tant d'estime pour leur maison en général, & pour quelques-uns d'eux en particulier, que je vous recommande cette affaire de tout mon cœur. Il est si difficile que les pauvres aient tort ! soit dit sans corrompre votre intégrité.



## L E T T R E LXXXIII.

*Le 15 Octobre.*

**J**'Ai reçu une lettre de Madame de Miossens sur l'état où vous êtes. Il n'y a, dit-elle, aucun danger ; mais vous souffrez. Quand l'esprit est attaqué par les vapeurs, toute la machine est dérangée ; & cela me désole. J'en ai tant eu, & j'en ai vu tant ! réjouissez-vous : c'est le seul remède. Prenez l'avis de M. Fagon, qui vous envoyoit dès cette année à Vichy. Voici une lettre de M. le Duc du Maine, qui est d'un style assez gai & la signature assez magnifique : il conserve toujours

beaucoup d'amitié pour vous. La Cour part Lundi prochain pour Chambord : Madame la Dauphine demeure ici : elle n'est pas encore en état de marcher , au grand regret de toute sa maison. J'aurai l'honneur d'aller avec la Reine. L'air de Versailles m'ôte la moitié de mes migraines. Madame d'Aubigny me fait une belle relation de vos plaisirs sur la naissance de notre jeune Prince. Je suis assurée qu'elle dansa de fort bonne grace : au moins je la vis un jour s'y prendre fort bien. Adieu , mon cher frere. Mes compliments à vos Dames de la Charité : elles m'ont bien remerciée de ce que vous avez fait pour elles.

## LETTRE LXXXIV.

*A Chambor, le 6 Octobre 1682.*

J'Ai reçu une lettre de vous par M. de Saint Denis , que j'ai remercié. J'ai tenu sa fille avec M. de Chevreuse : j'ai trouvé Madame de Saint Denis telle que vous me la représentez. Je suis fâchée que vous n'ayez pu aller aux eaux. En attendant le retour de leur saison , assujettissez-vous aux avis que je vous ai donnés.

Je crains votre gout pour la solitude. La plus mauvaise compagnie vaut mieux que ces tristes r  veries où l'on se plonge quand on est seul. On m'a montré la d  -

claration de la terre d'Aubigné : le revenu est assez peu de chose : les droits en sont beaux. On peut retirer Sainte Geimme , qui est aussi de la maison.

Allez faire un tour sur les lieux : & concertez tout avec M. de Tigny , qui est un fort honnête homme. Changez d'air & de lieu: appliquez-vous sans vous occuper : point de meilleur reméde. Je vois bien que l'affaire de Cursai seroit bonne ; mais il faudroit faire à M. d'Ouilly une priere , que mon crédit lui feroit prendre pour un ordre : & l'on n'est point en faveur pour faire des incivilités , des injustices ou des violences. M. Turc fait de son mieux pour ne pas nous payer. Le Roi a été reçu à Maintenon par Nanon & la Couture , qui s'en acquitterent fort bien : j'en étois partie deux heures avant qu'il y arrivât : il le trouva fort joli. Le jardin commence à s'accommoder : les arbres & les palissades sont assez grandes : & sans les inondations de l'hyver , le potager seroit beau. Ma manufacture le divertit fort. Outre mes Normans pour faire de la toile , il vient de m'arriver vingt-cinq Flamans pour le linge ouvré comme celui de Courtray , où j'ai débauché des ouvriers. Charlot est si embelli & si sage , que je ne le reconnus pas : il a beaucoup d'esprit , & la mémoire de sa race. La Reine lui demanda qui il étoit : il répondit : » Un petit gentilhomme que Madame de Maintenon fait éle-

» ver. » Adieu, mon cher frere : je me porte fort bien à Chambor, & je m'y plais tout-à-fait. Nous en partons Lundi, 12 de ce mois, pour Fontainebleau, où je suis toujours accablée de vapeurs. J'y passe les jours à pleurer, à étouffer, à me contraindre & à me trouver la plus malheureuse personne du monde. J'ai pris un lion herminé, \* quand j'ai vu que ce sont nos véritables armes : faites de même.

## LETTER LXXXV.

*A Versailles, ce 1 Décembre.*

J'Ai à répondre à une lettre de vous du 7 Novembre, à une de M. de Tigny, & à une autre de M. de Vieux-Fourneaux. Je commence par la vôtre. Je suis ravie que l'Anjou vous plaise, & que vous n'ayez nulle répugnance à acheter la terre de Sainte Gemme ou celle d'Aubigny. Ces acquisitions sont plus raisonnables que celles que vous pourriez faire ailleurs. Sans avoir une vanité ridicule, on peut préférer une terre de son nom & de ses peres : si j'avois été aussi bien instruite là-dessus que je le suis à présent, je n'aurois pas acheté Maintenon. J'avois regardé

\* Madame de Maintenon se trompoit. Le lion d'Aubigné a été herminé par les la Jousseliniere. Et les d'Aubigné de Poitou n'étoient pas de cette branche. Voyez les Mémoires de son grand-pere.

comme une chose avantageuse que le Château d'Aubigny fût détruit, parce que je voulois que vous achetassiez du revenu sans occasion de le dépenser follement. D'ailleurs, quelle plus belle habitation que celle de Cognac ! Cependant je vois par ce que m'écrivit M. Vieux-Fourneaux, que vous croyez cet air trop subtil pour vous. Voyez : déterminez-vous : agissez là-dessus sans moi. Comment ferois-je vos affaires, je n'ai pas le loisir de penser aux miennes : j'ai perdu un procès pour ne l'avoir pas sollicité : en un mot, par cent mille raisons trop longues à déduire, je ne puis vous donner que des conseils fort vagues. Vous avez plus de loisir : l'exercice vous est bon : vous êtes sur les lieux : vous trouverez plus de facilité que moi. Si vous voulez Aubigny, voyez le marché de Messieurs du Chapitre, & concluez. Ils me prient de demander un droit d'amortissement. Ce feroit leur procurer un très-grand avantage pour les payer de vous laisser rentrer dans une terre de votre maison. Ni grâce ni faveur, quand on veut agir avec justice. Si l'année de leur achat n'est pas expirée, vous pouvez par le droit du nom rentrer dans la terre : si vous ne le pouvez par droit, voyez s'ils veulent vous rendre ce service ; mais ne l'achetez pas. Si vous aimiez mieux Sainte Gemme, je la ferois demander à M. de la Rochefoucault. Mais ne faisons de pas qu'à mesure

qu'ils feront nécessaires. Ce n'est pas le bon air d'Anjou qui vous a fait du bien : c'est l'exercice & l'occupation. Vous avez une paresse extrême , & vous vous laissez aller à une mélancolie qui devoit vous avoir donné des vapeurs plutôt. Vous faites fort bien de garder M. Vieux-Fourneaux \*. C'est un homme qui vous seroit bon à plus d'une chose , & que vous deuez attirer chez vous. Je ne vous répons point sur M. Arnaud : vous fçavez que je ne suis jamais entrée dans ces sortes de procédés. Vous ne pouviez mieux faire que de laisser Madame d'Aubigny chez Madame de Miessens : bonne compagnie : il ne faut pas se lasser de travailler à sa conversion. Il est vrai que la Reine me fit l'honneur de me donner son portrait à Chambor. Je n'aime point à parler de ces choses-là : & la faveur , à mon gré , ne fied pas mieux que la modestie. Nulle peine sur ce que je ne vous mande rien. Vous entendrez assez parler de moi : & je ne serai jamais paresseuse quand il s'agira de vos intérêts. Je vous le répète : je ne me chargerai point du détail de votre acquisition : j'en suis incapable : j'ai acheté une terre , sans avoir eu le loisir de l'aller voir. Adieu , mon cher frere : ne soyez jamais seul ; si vous ne voulez que la tête vous tourne.

\* Voyez une lettre du Chevalier de Méré , dans le premier Recueil , Lettre LII.



## LETTRE LXXXVI.

*A Versailles, ce 18 Janvier 1683.*

JE ne ferai pas toujours tout le bien possible : mais du moins je ne m'opposerai jamais à aucun. Voilà qui est bien sérieux pour en venir à vous dire , que s'il ne tient qu'à mes vieilles jupes que vous ne preniez cette Demoiselle , je les lui donne de bon cœur. Mais l'union qui doit être entre Madame d'Aubigny & vous ne sera-t-elle point troublée ? J'avoue que je ne puis regarder Cognac comme une solitude affreuse : il m'en reste une idée fort agréable. Votre imagination est blessée. Allez aux eaux : & menez-y votre femme. Il est vrai que rien n'est plus difficile que de traiter avec des Communautés : chicanes , défiances , longueurs , incertitudes. J'aimerois donc mieux Sainte Gemme. Personne ici n'a échappé aux rhumes : j'en ai eu un , mais très-leger. Laissez dire Madame de Fontenai : on parle des plus grands Princes du monde : je suis sur le théâtre , il faut bien qu'on me siffle ou qu'on m'applaudisse. Je vous souhaite là-dessus autant de tranquillité que j'en ai. Dites à Madame d'Aubigny que si sa lettre est purement d'elle , il faut qu'elle se soit prodigieusement formé l'esprit : son style est aussi beau que ses caractères. On ne peut écrire ni

DE MAD. DE MAINTENON. 197  
avec plus d'élégance , ni avec plus de goût ,  
ni avec plus de tendresse. Adieu , Monsieur ,  
songez à vous réjouir & à vous sauver.

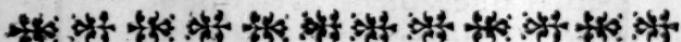


## L E T T R E LXXXVII.

*Ce 29 Avril 1683.*

JE crois que vous scavez que je vis en-  
core , & même avec plus de santé que  
jamais. Je ne scais qui va à Vichy. Ma-  
dame de Montespan devoit aller à Bour-  
bon : mais son voyage est rompu. Vous  
avez assez d'esprit pour vous conduire  
vous-même. Il faut bien écouter , parler  
peu , éviter les airs de grand Seigneur ,  
qui ne conviennent pas même aux Rois ,  
& prendre cet air de modestie & de sim-  
plicité , qui va si bien aux particuliers. M.  
l'Abbé d'Aubigny négocie l'affaire de Sain-  
te Gemme , sans que vous y paroissiez. Si  
vous voulez une terre , celle-là me paroît  
belle & bonne : un prix convenable : point  
de maison : une forêt : de beaux droits : &  
sortie de votre famille. Notre été se passera  
en voyages. Nous partons le 26 Mai pour  
aller en Bourgogne , & nous traverserons  
toute l'Alsace. Nous allons à Betfort ,  
& pour la troisième fois à Strasbourg.  
Madame la Dauphine ne vient point : elle  
est grosse , & tout le monde en est ravi.  
Mademoiselle de Laval sera bientôt ma-  
riée : je ne scais encore à qui : mais le Roi

s'en mêle : & vous sçavez qu'il est accoutumé à réussir. M. du Mainé est toujours fort honnête homme , & sera du voyage. Madame de Montchevreuil est très-languissante , & j'en suis en peine : ma vie est fort douce & solitaire. Cette Demoiselle des Coublans n'est point notre parente : je m'en suis informée. Adieu.



## LET T R E LXXXVIII.

*A Versailles, ce 21 Mai 1683.*

J'Ai sçu de vos nouvelles par votre Médecin. M. Fagon l'estime beaucoup. Je vous ai écrit par Madame la Duchesse de Noailles. J'espere que les eaux vous feront du bien. Je crois vous avoir déjà mandé la disposition de tout l'été , & que Madame la Dauphine le passera ici , par une raison qui plaît à tout le monde. Mademoiselle de Laval épousa hier M. de Roquelaure , que le Roi fait Duc comme étoit son pere. Avez-vous sçu que M. de Montchevreuil s'est cassé un bras ? il ne pourra suivre M. du Maine. On parle de Mademoiselle d'Hamilton : d'autres disent Mademoiselle de Leuvestein \* , nièce de M. de Strasbourg. Voilà mes nouvelles : donnez-moi des vôtres. Tout est à souhait , si vous joignez aux eaux la tranquillité qui est encore plus

\* Depuis , Marquise de Dangeau,

nécessaire

nécessaire qu'elles. Je voudrois faire un voyage avec vous, pour vous faire avouer que toutes les femmes ne sont pas implacables sur les montagnes & dans les vallées. La description que vous me faites de l'embarras de la vôtre m'a fait rire, & je l'ai cru voir, tant il est naturellement conté. J'ai affecté de ne point paroître dans l'affaire de Sainte Gemme, parce que tout se seroit passé en civilités, sans conclusion : & il faut toujours traiter les affaires d'intérêt de turc-à-maure. Je suis fâchée que Madame d'Aubigny n'en fâche pas sur les vapeurs autant que moi : elle vous seroit très-utile. Dans ces maux-là on tire plus de secours des autres que de soi-même. Je juge bien de l'effet qu'elles doivent produire sur un homme aussi chagrin & aussi taciturne que vous. Mais n'aurez-vous point d'enfans après Vichi ?



## LETTRE LXXXIX.

*A Fontainebleau, ce 7 Août, 1683.*

**L**'AFFLICION générale, & la mienne particulière ne m'empêchent pas de répondre à votre lettre, puisque vous attendez ma réponse pour vous déterminer.

M. Fagon n'est point ici pour le consulter sur Bagnères : mais je connois assez bien ces eaux-là, pour vous dire qu'elles ne sont pas bonnes à boire, & que leur

*Lett. Tome I.*

grand mérite est pour les maux extérieurs. Barége amollit, Bagnères fortifie : qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec vos vapeurs ? ce sont elles qui vous font voir les choses si tristement, & qui vous conseillent des eaux qui ne vous guériront pas. Le malheur de n'avoir point d'enfans est très-médiocre pour tout le monde. Je vous crois trop raisonnable pour vous soucier que votre nom périsse. La raison qui vous empêche de me voir est si utile & si glorieuse, que vous n'en devez avoir que de la joie. Il ne me convient point d'avoir aucun commerce. Je vous ai conseillé par l'intérêt que je prens à vous de demeurer dans le plus beau lieu du monde, où l'on vit avec le plus d'abondance, où vous êtes libre, sans affaires, au milieu de vos parens ; en un mot, dans un état que je préférerois au mien, si brillant, si envié & si ennuyeux. Je ne prétends point vous contraindre : mais si vous venez ici, vous ne me verrez pas : il vaut donc encore mieux être en commerce de lettres que d'être si près l'un de l'autre sans nous écrire & sans nous voir. N'allez point réveiller vos chagrins. Si le Roi ne vous a pas fait justice, si vos ennemis vous ont fait du mal, c'est un malheur très-ordinaire. Vous êtes vieux, vous n'avez point d'enfant, vous êtes infirme : que vous faut-il ? du repos, de la liberté, de la piété : tous ces biens sont entre vos mains.

Si vous voulez acheter une terre , achetez-en une : mais si vous aimez mieux manger votre revenu à Cognac , mangez-le. Vous avez plus de trente mille livres de rente pour six ans : si je vis encore , vous en aurez davantage , & si je meurs , Maintenon. Je vis à Betfort des restes de l'amitié qu'on a eue pour vous. Bien des gens ne voulurent pas prendre un sou des miens , quand ils sçurent que j'étois votre sœur. Charlot est toujours à Maintenon , plus spirituel & plus petit que jamais. Vous avez raison de croire que je suis fort affligée de la mort de la Reine. Personne n'en a plus de raisons : je les sens toutes très-vivement ; & la douleur du Roi est une terrible augmentation à la mienne. On dit que Madame d'Aubigny est grosse : j'en aurois bien de la joie. Je vous aime de tout mon cœur.



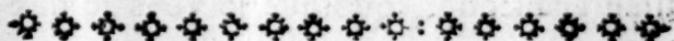
## LE T T R E X C.

*A Fontainebleau , le 7 Septembre.*

**V**ous aurez sans doute appris qu'avant d'être consolés de la perte de la Reine , nous avons eu à trembler pour le Roi , & que nous lui avons cru le bras cassé : il n'a été que démis , & graces à Dieu , il est si bien rétabli qu'il n'y a rien à craindre. Cet accident l'a fait voir aussi

ferme dans la douleur que dans toutes ses autres actions ; & il y a eu peu de différence de son sang-froid à celui de ce Philosophe (*Epicète*) qui disoit : *Je vous avois bien dit que vous me rompriez la jambe.* Vous jugerez par ma bonne humeur que la santé du Roi n'est pas mauvaise. M. Colbert est mort : & M. le Président Pelletier va remplir sa place : vous l'avez vu Prévôt des Marchands. Le Roi ôte les bâtimens à M. Dormois , à qui il donne cinq cent mille francs. M. de Louvois aura la charge. On ne sait plus si on ira à Chambor : le bras du Roi en décidera ; mais Madame la Dauphine n'ira pas : elle est trop avancée dans sa grossesse. Je me suis informée de tout sur la Majrie de Bourdeaux : elle ne se vend jamais. Je vous conjure encore de vivre commodément , & de manger tous les ans dix-huit mille francs de l'affaire que nous avons faite. Nous en ferons quelque autre. Allez à Bourdeaux , si l'air en est meilleur pour vous que celui de Cognac. Il n'y a que pour son salut qu'il faut se contraindre. Je vous aime plus que je n'aimerai vos enfans : & de plus ils auront mon bien. Plus je vis , & plus je me désabuse des soins & des projets à venir. Dieu les renverse presque toujours : & comme ils ne sont presque jamais par rapport à lui , il ne les bénit pas. Je deviens une vieille bien relâchée & bien douce : mangez votre revenu : faites-en part à votre femme :

vivez heureux & en paix : Dieu pourvoira à tout , pourvu que vous le serviez : préparez-vous à la mort fans en être plus triste. Ordonnez à *la France* de vous mander toutes les nouvelles qu'il ramasse dans les antichambres : cette gazette vous divertiroit. Vous croyez bien que je suis fort aise de la grossesse de Madame d'Aubigné. Les femmes en sçavent plus là-desfus que les Médecins. Il faut s'habiller bien large , pour qu'un enfant se place à son aise , manger de bonnes choses pour qu'il se porte bien , contenter ses envies avec modération pour qu'il ne soit ni timide , ni capricieux , ni gourmand. Adieu. Je vous aime plus que ma sécheresse ne me permet de vous le dire.



## LETTRE XC I.

*A Fontainebleau , ce 28 Septembre , 1683.*

**J**'AI montré au Roi ce que vous m'avez écrit sur son accident : il l'a reçu comme vous pouvez le désirer. Il quitte l'écharpe aujourd'hui , & est , graces à Dieu , en parfaite santé.

Voici la réponse de M. Pelletier , qui vous renvoie votre lettre à cause du *Monsieur* , qu'il ne veut recevoir de personne. Il montre une sagesse & une modération admirables : & tout le monde est ravi de le voir où il est : jamais choix n'a

été plus approuvé : nous verrons si la prospérité le gâtera.

M. Brunet me demanda hier s'il étoit possible que je consentisse que vous mangiez votre bien. Je lui répondis que je vous en avois prié. Réjouissez-vous, mon cher frere, mais innocemment. Songeons à l'autre vie : & préparons nous à y passer avec le plus de confiance que nous pourrons. Faites de bonnes œuvres, mais avant tout, votre devoir. Le vôtre est d'aimer & supporter la femme que Dieu vous a donnée. Lisez Saint Paul : il vous dira que les forts doivent supporter les faibles, & que vous n'êtes qu'un, votre femme & vous. Vous lui devez de la patience, de l'amitié, de la complaisance. Je vous aime beaucoup, quoique je vous le dise peu.

Je crois que la Reine a demandé à Dieu la conversion de toute la Cour. Celle du Roi est admirable. Les Dames qui en paraisoient les plus éloignées, ne quittent plus les Eglises. Madame de Monchevreuil, Mesdames de Chevreuse & de Beauvilliers, la Princesse d'Harcourt, & en un mot toutes nos dévotes, n'y sont pas plus souvent que Mesdames de Montespan, de Thianges, la Comtesse de Grammont, la Duchesse du Lude & Madame de Soubise. Les simples Dimanches sont comme autrefois les jours de Pâque. Avez-vous des livres, & en voulez-vous ?

M. de Louvois expédie un peu plus que ne faisoit M. Dormois : Versailles qui n'aurroit pas été prêt à Noël, le sera à la fin de ce mois. Madame la Dauphine part d'ici le 6 d'Octobre : je demeure ici pour partir le 9 avec le Roi, MADAME, MONSIEUR & la Princesse de Conti. La Maréchale de Rochefort est dangereusement malade.

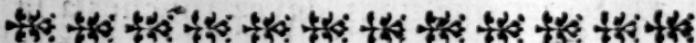


## LETTRE XCII.

*A Pont-à-Mousson le jour de la Toussaint,*  
1683.

JE ne suis point surprise que vous ayez commencé par manger les dix-huit mille livres que vous devez toucher à la fin de l'année ; mais je le suis de ce que vous croyez que les Fermiers généraux vous doivent payer par avance : c'est ce qu'ils ne feront pas. Cette affaire si considérable, si bien conduite, si assurée, ne vous mettra donc pas à votre aise ? Je suis au désespoir de vous dire des choses désagréables : mais comment être sincère & dissimuler ? Il me semble qu'après ce que je viens de faire pour vous, on ne peut dire que nous soyons brouillés. On ne le croit pas à la Cour, où ce qui s'est passé à Fontainebleau a fait grand bruit. Quelle bonté au Roi d'applanir lui-même toutes les difficultés qui naissoient les unes des

autres ! Et vous voulez qu'il ordonne à ces Messieurs de vous payer par avance ! Que diroit-il de vous voir demander un bienfait avec l'empressement , le chagrin , la tyrannie dont vous rougiriez d'exiger une dette ? Je ne puis donc que prier M. Brunet , comme mon ami particulier , de vous faire plaisir , s'il le peut. Adieu. Nous ferons le 17 à Saint Germain. Je vous dirrois que je vous y verrois avec plaisir , si je pouyois vous y voir content ; mais j'avoue que mes parens sont si peu sensibles à ce que je fais pour eux , & le sont tant sur ce que je ne puis faire , que leur commerce ne me donne que du chagrin. Ce chagrin aura beau faire , il ne m'empêchera pas de vous aimer.



## LETTRÉ XCIII.

*À Versailles, ce premier jour de Mars, 1684.*

JE ne vous aurois pas cru si inquiet sur ma santé ! L'hyver s'est passé avec tant de plaisirs , & mes migraines m'ont si fort tourmentée , que j'ai toujours été ou à lutter dans mon lit contre la douleur , ou contre l'ennui dans les appartemens du Roi. La layette doit être arrivée : elle n'est pas magnifique : vous sçavez que je me pique d'avarice. J'attens avec impatience la nouvelle de l'accouchement de Madame d'Aubigny. Je suis assez indifférente sur le sexe.

j'ai mes raisons pour cela. Je suis très-contente de Mançeau : s'il continue, nous serons long-tems ensemble. Vous m'avez fait-là un très-bon présent. La guerre m'afflige : elle nous ôtera d'ici tout l'été. Le Roi doit partir pour l'armée le 10 d'Avril. Cela est encore bien éloigné : mais mon attachement pour lui me le rend présent. Madame la Dauphine a déclaré qu'elle veut aller sur la frontiere, pour être plus près des nouvelles : elle a raison ; mais ces petites consolations ne m'empêchent pas d'envisager la guerre comme un grand malheur. Adieu : écrivez-moi souvent : & croyez que saine ou malade, négligente ou soigneuse, en faveur ou en disgrâce, je suis toujours la même pour vous. Charlot est un vrai original : je le mettrai bientôt au Collège. M. du Maine me fit hier une visite, où il ne me parla que de vous. Il n'est point vrai que j'ai dit que j'étois contente de M. Arnaud. Madame de Len-cosme m'a proposé plusieurs affaires : j'ai tout refusé ; mais je n'ai jamais aimé à me déchaîner contre personne, & à présent moins que jamais. Je verrai le gentilhomme que vous avez converti, quand il plaira à Mançeau de me le montrer. Les voyages ne m'embarrassent point : mais je hais les campagnes. D'ailleurs, nous serons si peu de tems avec le Roi ! L'avis de M. le Controlleur général seroit de placer votre argent sur la ville au denier dix-huit.

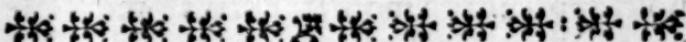
Il croit ce parti meilleur que la caisse des emprunts. Consolez-vous du retardement des couches de Madame d'Aubigny : les héros sont au moins dix mois dans le sein de leur mère.

## LETTER XCIV.

*A Condé, ce 5 Mai, 1684.*

JE vous félicite de l'heureux accouchement de ma belle-sœur. Je le scavois par Madame de Miossens, quinze jours avant l'arrivée de votre lettre. Je sens déjà quelque chose de fort tendre pour ma nièce. Je vous prie qu'elle ne demeure pas unique, afin que je puisse l'avoir quand quelque autre enfant vous amusera. On dit que vous vous en occupez fort, que vous l'allez voir plusieurs fois le jour : c'est bien fait ; mais ne la tuez pas à force de la caresser : laissez-la dormir : prenez garde à ses yeux : qu'il ne lui arrive point d'accident dans la figure. J'aimerois mieux qu'elle mourût, que de la voir difforme. Je ne me tire pas si bien de ce voyage-ci que des autres. J'ai eu l'honneur d'être dans le carosse du Roi. C'est un grand plaisir, mais toujours accompagné de quelque contrainte. L'esprit est inquiet. Je voudrois la paix : & nous avons la guerre. De-là mille maux, dont pas un n'est considérable. Mes amitiés à votre accouchée. La

fanté des femmes dépend de leurs couches. Dites à la nourrice qu'elle nourrit mon héritière. Je vous embrasse de tout mon cœur.



## LETTRE XCV.

*Versailles, ce 18 Juin, 1684.*

JE vous ai conseillé de ne point vous établir à Paris, parce qu'il seroit bizarre que vous fussiez à portée de me voir & que vous ne me vissiez pas ; mais un conseil n'est point une défense. Outre qu'il ne me convient pas de vous en faire, je n'exigerai jamais de vous la moindre contrainte. Je desire votre bonheur aussi ardemment que le mien. Nos états sont différens : le mien est éclatant & agité : le vôtre obscur & tranquille. Le sage préférera toujours votre médiocrité à mon élévation. C'est Dieu qui m'a placée : il sait que je ne l'ai pas cherché, pas même prévu. Je ne m'élèverai jamais davantage : & je ne le suis déjà que trop. Si ma famille en souffre d'une façon, elle en sera dédommagée de l'autre. Je fais ce que je crois devoir faire. Mes raisons peuvent être mauvaises : mais mes intentions sont droites. J'aime déjà votre fille : & je voudrois assez qu'elle fût héritière ; mais Madame d'Aubigni n'en demeurera pas là. Je suis sensiblement touchée de la mort de

Levij

Madame de Richelieu \*. Dieu nous l'a ôtée : soumettons-nous , nous la suivrons bientôt : il n'est pas permis aux Chrétiens de s'affliger : & toutes ces morts doivent nous apprendre à mourir. Ecrivez-moi souvent : je vous répondrai quelquefois.

\*\*\* \*\*\* \*\*\* \*\*\* \*\*\* \*\*\* \*\*\* \*\*\* \*\*\* \*\*\*

## LETTRE XCVI.

À Versailles , ce 23 Juin , 1684.

**V**ous avez bien fait d'aller voir M. le Maréchal d'Estrées. Vous n'avez nulle occupation : & ce n'est pas un grand malheur. Amusez-vous : & sauvez-vous. Vous serez plus habile que ceux qui se donnent tant de peine. Moi , vous donner des ordres ! il faudroit que je fusse folle. Je ne fais ce que vous voulez dire sur la *beauté de la cause* †. Voulez-vous que je vous répète ce que je vous ai déjà écrit là-dessus ? Ne voyez point M. Arnaud. Il seroit bien difficile qu'un procédé tel que le sien ne

\* Anne Poussart , fille de François Poussart , Marquis de Fors & Baron de Vigean , Dame d'honneur de la Reine & de Marie-Anne-Victoire de Baviere : mariée en 1646 en secondes noces à Armand de Wignerod du Plessis , Duc de Richelieu , Pair de France : morte en 1684 sans postérité.

† Madame de Maintenon lui avoit dit dans une des lettres précédentes : *la cause qui m'empêche de vous voir est si belle & si glorieuse*. Et apparemment M. d'Aubigné avoit fait quelques plaisanteries là-dessus.

vous échauffât : & ce regne-ci n'est pas propre aux violences , outre que les affaires qui roulent sur l'argent ont toujours quelque chose de sale. En apprenant que vous étiez enfin pere , je dis : Voilà un enfant qui les unira. J'apprens avec douleur que son humeur vous choque. Et vous , croyez-vous ne rien avoir de choquant ? Pourquoi êtes-vous homme , sinon pour supporter cette enfant ? Que vous sert-il d'avoir de l'âge , de l'esprit , si vous n'en êtes pas plus patient ? Ah ! que les honimes sont tyraniques ! Ils aiment une liberté extrême , & n'en laissent aucune : ils enferment pendant qu'ils courent : ils croient une femme trop heureuse de les recevoir quand il leur plaît de revenir : ils exigent mille complaisances , & ils n'en ont que pour leurs maîtresses. Procédé imprudent avec la plupart des femmes , & cruel avec toutes. Pour moi je n'amuserois gueres un mari qui n'auroit nulle attention à mon amusement. De l'avou de toute la terre , votre femme est d'une vertu & d'une soumission qui devroient vous obliger à toutes sortes d'égards. Quand vous rentrez chez vous , faut-il être surpris des restes de l'ennui dont votre absence l'a accablée ? Essayez de mes conseils : rendez-vous propre mon expérience : que j'aie vécu pour vous & pour moi.

Versailles me donne de la santé , & la paix avec les Hollandois , de la joie. Celle

d'Espagne suivra bientôt : & je serai délivrée des inquiétudes de la guerre & de ses affreuses suites. La Cour est fort vive & fort belle : Madame la Dauphine n'est plus renfermée : elle se donne au public avec autant d'empressement qu'elle s'y déroboit : elle a pour le Roi toute la complaisance qu'il mérite : il en est content. La famille Royale vit dans une grande union. Madame d'Arpajon \* fait très-bien dans sa charge ( *de Dame d'honneur de Madame la Dauphine* ). La chambre des filles de Madame la Dauphine va être complète : les étrangères auront l'avantage sur les François ; car nous n'avons rien à opposer à la beauté de Mademoiselle de Leuvestein, nièce de M. de Strasbourg, que l'on vient de prendre, ni à celle de Mademoiselle Hamilton, que l'on va nommer. Mademoiselle de Murçai se fait, & dansé des mieux : mais en faisant tout ce que je puis pour les Villettes, je sens qu'une petite fille, vieille de deux mois, me touche de plus près : & je pense souvent au plaisir que j'aurai de la marier, si ma vie & ma faveur durent encore douze ans. Adieu : je vous embrasse, & vous aime plus tendrement que je ne vous le dis & que vous ne le croyez.

\* Catherine-Henriette d'Harcourt, sœur du Marquis de Beuvron, mariée le 24 Avril 1659 à Louis Duc d'Arpajon, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant général au Gouvernement de Languedoc.



## LETTRE XCVII.

*A Versailles, ce 19 Juillet.*

OU prenez-vous que je vous ai écrit une lettre mélancolique : Je n'ai aucun sujet de l'être : & naturellement personne ne l'est moins que moi. Je vous ai parlé de la mort, parce que j'y pense souvent. Je m'y prépare avec gaieté. Je voudrois vous porter à vous y préparer. C'est vous que j'aime, ce n'est pas votre vie. Ma tendresse fait des vœux continuels pour votre salut. C'est peu d'être philosophe, il faut être Chrétien.

N'écoutez point les sots discours de nos envieux. Je fais de mon mieux en tout. Je ne me reproche rien sur personne. Songez à notre état passé : voyez-vous au bout trente mille livres de rente ? Que mon état présent ne trouble point la félicité du vôtre. C'est une aventure personnelle, qui, comme vous dites très-bien, ne se communique point. Vous avez du bien & du repos : tout le reste n'est qu'un jouet d'enfant. Après ceux qui ont les premières places, je ne connois rien de plus malheureux que ceux qui les envient : si vous scâviez ce que c'est ! Si je vis assez pour marier ma nièce, elle le sera bien. Et cette idée me console de la perte de ma liberté. Vous ne me parlez point de son baptême : est-elle

nommée ? qui l'a tenue ? est-elle jolie ? comment s'appelle-t-elle ? je lui voudrois un joli nom \*. Je me porte bien. Je deviens un peu grasse : mais l'embonpoint fied mieux à la vieillesse que l'étisie. M. de Montauzier m'a donné une lettre que lui écrit le P. Chavrand, qui fait votre panégyrique. Je l'ai lu avec plaisir : il roule sur les vertus chrétiennes ; car pour les morales, il y a long-tems que je vous les connois. Je ne suis point dévote, mon cher frere : mais je veux l'être : je suis persuadée que la dévotion est la source de tout bien.



## LETTER XCVIII.

*A Versailles, ce 18 Juillet, 1684.*

**I**L faut qu'un de nos parens tienne votre fille ; car attendre M. Barillon seroit un grand ridicule. Je la tiendrai avec grande joie. On ne parle que trop de moi, soit en bien, soit en mal : j'ai toujours ouï-dire que les femmes doivent désirer d'être oubliées. Dieu m'a fait sortir de l'ordre commun. L'air de Versailles est admirable. On y manquoit d'eau : & de-là tant de maladies : aujourd'hui il y en a de bonne. Vous entendez sans doute parler des ma-

\* Elle fut nommée *Amable*.

riages de Mademoiselle de Murçai \* : elle n'a encore que treize ans & trois mois. Je vous dis en confidence que je prens à Noisi des Demoiselles dont le Roi paye les pensions. Je le dis le plus bas que je puis, parce que j'en serois accablee. Je voudrois bien que mon pays eût part à ce bienfait. Si l'on vous parloit de quelque Demoiselle convertie, instruisez-moi de son nom, de son âge, de sa race & de l'état de sa famille. Madame de Brinon ne veut point de votre Chandelier : on ne peut être Curé & Aumônier tout à la fois. Adieu. Prenez-le vous-même. S'il vous est inutile pour vous dire la Messe, vous aurez du moins le plaisir de donner à quelqu'un deux cens francs de pension.

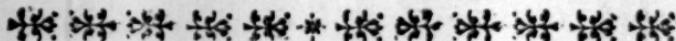
## LETTRE XCIX.

*A Versailles, ce 3 Septembre, 1684.*

JE vois les choses de près : je ne puis regreter que vous soyez sans emploi. Je suis bien fâchée, non de l'exclusion, mais des mauvais offices qui vous l'ont donnée. J'ai de la peine à pardonner à vos ennemis ; mais, en vérité, ils vous font un si grand bien, que j'en suis désarmée. Je ne vous interdis point Paris. Je serois bien

\* Demandée par le Marquis, depuis Duc de Boufflers.

injuste si je me servois de ma faveur pour tyranniser un frere aîné , à qui je dois du respect. Je vous l'ai dit cent fois : il ne me convient pas de vous voir souvent : ainsi je vous aîme mieux en Province. Je vous le répéterai , tant que je verrai dans vos lettres des traits de chagrin & d'aigreur là-dessus. Croyez que je ne puis que ce que je fais. J'entens dire à tout le monde que votre fille est belle. A-t-elle la bouche aussi grande qu'elle doit l'avoir , soit qu'elle tienne de vous ou de Madame d'Aubigny ? Mademoiselle de Murçai ne sera point mariée que vous n'en soyez averti. Elle profitera peu de ma faveur. Une autre la porterait aux nues : mais vous connoissez mon humeur. Elle sera toujours mieux placée qu'elle ne l'auroit été si je fusse restée dans le néant. Nous vieillissons : songeons à mourir : est-ce un mal , quand on est Chrétien ?

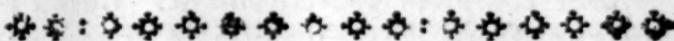


## LETTER C.

*A Chambor , ce 27 Septembre , 1684.*

**J**En doute pas de tous les propos qu'on vous tient. On voudroit vous exciter contre moi , & peut-être aussi vous engager dans quelque extravagance dont le ridicule tomberoit sur l'un & sur l'autre. Je ne pourrois vous faire Connétable quand je le voudrois : & quand je le pourrois , je

ne le voudrois pas. Je suis incapable de rien demander de déraisonnable à celui à qui je dois tout. Je n'ai pas voulu qu'il fit pour moi-même une chose au-dessus de moi \*. Ce sont des fentimens dont vous pâtissez peut-être ; mais si je n'avois l'honneur qui les inspire , je ne serois pas où je suis. Adieu , mon cher frere. Je me porte bien , à quelques migraines près que je ne compte pas.



## L E T T R E C I.

*A Chambor , le 3 Octobre , 1684.*

JE suis ravie que vous soyez content de mes établissemens. La manufacture & Noisi sont mes endroits favoris. Vous ne pouviez me faire votre cour qu'en louant l'un & l'autre. Quant à Maintenon , il est un peu abandonné. Il est difficile de s'occuper avec plaisir d'une maison où l'on ne va jamais. Elle ne sera point mauvaise pour votre héritiere. Combien de temserez-vous à Paris ? Mandez-moi de vos nouvelles , & tous vos projets. Nous serons ici jusqu'au 12 de ce mois , & à Fontainebleau jusqu'au 15 de l'autre. On se divertit bien à Chambor : le tems est très-beau & la Cour fort gaie. Le Roi est à la chasse

\* La charge de Dame d'honneur de Madame la Dauphine.

tout le jour : le soir on a d'autres plaisirs. Madame la Dauphine fait merveilles : & tout le monde en est content. On mange toujours avec le Roi : & cela fait une familiarité très-agréable. Il y a un jour bal, & un autre comédie. Tout cela ne me console pas d'être loin de Noisy. C'est le lieu de délices pour moi. Il le deviendra encore bien plus par le gouvernement des cent Demoiselles qui y seront bientôt. Les places sont remplies présentement. Adieu, mon cher frere. Je serai ravie de vous voir & de vous embrasser. Soyez vêtu modestement & de bon air. Je crains pour vous le trop grand ajustement. Voyez comme sont les autres : & n'en croyez ni les Taillieurs ni les Marchands.



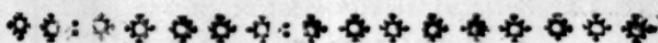
## LETTRE CII.

*A Versailles, ce 7 Avril, 1685.*

**V**ous voulez une lettre tous les mois : voici celle d'Avril : & je compte de ne pas manquer à ce soin-là ; car ce que vous exigez est raisonnable, & proportionné au peu de tems que j'ai. Les voyages de Noisy sont plus fréquens que jamais : les réverences y sont réglées, les fontanges tout-à-fait établies, & les promenades du soir commencées. Jugez de mon plaisir, quand je reviens le long de l'avenue, suivie de cent vingt-quatre Demoiselles

DE MAD. DE MAINTENON. 213  
qui y sont présentement. Je m'amuse à pourvoir à tous leurs besoins.

M. de Louvois arriva hier au soir de Maintenon, dont il prend un soin très-utile : il fait rebâtrir le château du parc, & mille choses trop longues à dire qui embelliront votre terre. M. de Monchevreuil & vous, n'aurez plus de peur sur le pont ; car on le fait grand & solide. Noelle a quelquefois quarante personnes chez elle. On loge jusque dans les greniers. Six mille paysans travaillent : l'argent y roule : & on commence à en convenir. Soyez bon mari, bon pere, bon gouverneur : soyez bon Chrétien, & vous ferez tout cela. Ne vous mettez point en peine de Maintenon. Le dédommagement passera le dommage, & royalement. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous remercie d'être parti de Paris, sans me dire adieu. Ne doutez jamais de mon amitié : vous me feriez une injustice.



## LETTRE CIII.

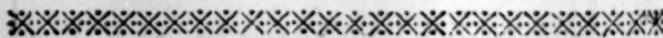
*Dimanche, ce 3 Juin.*

LE Roi est plus incommodé de la goutte qu'il n'a jamais été : le siége va parfaitement bien : on avance tous les jours : on n'y perd personne de connoissance. M. le Prince d'Orange n'a pas encore marché, & n'est pas jusqu'à cette heure assez fort

pour secourir Namur : il y a lieu d'espérer que tout ira bien , & que Dieu benira les desseins du Roi.

Nous sommes sans contredit dans le plus vilain lieu du monde : mais nous y avons souvent des nouvelles : & c'est ce que nous sommes venus chercher. Je me porte fort bien.

Je suis bien fâchée des peines que Madame d'Aubigny vous donne : & je ne vous parle point de celles que j'ai. Il faut que vous & moi fassions de notre côté le mieux que nous pourrons , & que nous abandonnions le succès à Dieu. Il faut souffrir : nous ne sommes ici que pour cela : mais il faut mettre les souffrances à profit , en les acceptant en esprit de pénitence. Je passe ma vie à écrire : & je vous connois trop pour me contraindre avec vous. Qu'est-ce qu'une lettre plus longue ? souvent un plus long ennui.



## LETTRE CIV.

*A Versailles , ce 9 Juin , 1685.*

**C**E n'est point mes dévotions qui m'ont attiré un rhume : c'est le vent de nord, que je hais presque autant que le hait M. Fagon : je crains qu'un tems aussi fâcheux ne redouble vos incommodités : je vois peu de santés à l'épreuve du froid hors de saison que nous essayons. Je vous assure que

j'ai autant d'envie d'avoir ma niéce , que vous en pouvez avoir de me la donner : mais je sens une grande peine de celle qu'aura Madame d'Aubigny en perdant tout son plaisir & son amusement : je voudrois bien qu'elle fût en état d'en espérer un autre. Je prendrai certainement Mesdemoiselles de Montalambert & de l'Estang , & quand il vous plaira : je dois connoître ces noms-là : & leur âge me convient fort. Mademoiselle de Saint Osmane est sortie de Noisi , & va être Religieuse. Le Pere Chavrand est à Maintenon , pour y établir un Hôpital général : je me suis lassée d'y donner beaucoup , & d'entendre toujours crier que l'on y mourroit de faim. Vous ne doutez pas qu'il ne trouve des difficultés à chaque pas : il m'en a déjà couté une maison de mille francs , .qu'il a fallu que j'aille achetée pour les pauvres , M. le Prieur Dornaville m'ayant tout saintement tenu le pied sur la gorge pour profiter de l'occasion.

M. de Bonrepaux & vous , vous encensez à qui mieux mieux : il m'écrit de vous à peu près ce que vous me mandez de lui : & je le montre à celui à qui il est bon de plaire. Je fais toujours la même vie que vous avez vue. Je vais à nos chambres un jour , un autre à Noisi , qui va à merveilles : je vais à Saint Cir , qui avance d'une maniere incroyable : on a commencé vers le 15 de Mars , & l'on couvrira mon ap-

partement à la fin de ce mois : tous les autres corps de logis sont élevés : le réfectoire est presque fait. Je vous parle de tout cela, parce que vous possédez notre plan.

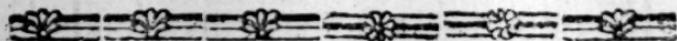
M. le Marquis de Marcilly me déssole, & cela sans vouloir parler à la mode : il est ici assiégeant ma porte : on ne veut rien faire pour lui : il veut que je lui donne de l'argent, je le veux bien aussi ; mais je n'ose lui en donner peu, & je n'en ai point beaucoup.

Le Roi est en parfaite santé, & fort gai : il chasse le plus souvent qu'il peut ; mais vous sçavez que ses plaisirs ne vont qu'après ses affaires. Madame la Dauphine se promene tous les jours, & va faire collation à la Ménagerie : MONSIEUR chasse tous les jours aussi, & fort souvent à Saint Leger : le cerf le menera un de ces jours à Maintenon. M. de Louvois en revint hier, charmé des facilités qu'il trouve pour son aqueduc. Vauban m'a dit qu'il iroit plus vite & couteroit moins que l'on n'avoit cru ; mais qu'il avoit été deux mois sans comprendre qu'on pût en venir à bout. Le parc est un fort beau Château : les vitres y brillent comme à Versailles, on y en a mis pour cent écus. Les choses se tourneront d'une maniere utile pour nos héritiers : vous devriez en avoir encore un, sur ma parole. Maintenon m'a fait faire une digression : revenons à la Maison Royale. MONSIEUR est ici en meilleure santé, qu'il croit

croit devoir à l'usage des remèdes d'une Madame Mallet. MADAME est très-affligée de la mort de son frere , & de ce que l'Electorat est hors de sa maison. On croit que Madame sa mere viendra ici : MONSIEUR lui a offert un asyle , après en avoir demandé la permission au Roi. MADEMOISELLE me voit toujours fort souvent quand elle est ici : mais elle y séjourne moins qu'à l'ordinaire.

Madame de Guise est à Alençon pour six mois. M. le Prince , M. le Duc , Madame la Duchesse & toute leur maison , sont dans la joie du mariage du Duc de Bourbon avec Mademoiselle de Nantes , que le Roi accompagne de tout ce qu'ils peuvent désirer d'utile & d'agréable. Madame de Langéon est Dame d'honneur de Madame la Duchesse de Bourbon , & Madame de Moreuil le sera de Madame la Duchesse. On ne le scait pas encore. Madame de Montespan me voit souvent , & m'a menée à Clagny. Jeanne (*bouffonne de Madame la Dauphine*) ne m'y croyoit pas en sûreté. Le Roi fait quelquefois des promenades particulières avec la Princesse de Conti , moi & quelques Dames : cette Princesse-là se tourne tout-à-fait au bien. Le Doge est parti , charmé du Roi & de la France : je ne le vis que de ma fenêtre : mais il y passa si souvent que nous en étions à nous sourire d'intelligence. Je vous conjure de dire à Madame de Miossens que j'ai parlé

au Roi de ce dont elle m'a fait l'honneur de me charger, mais qu'il m'a répondu qu'il n'avoit rien fait que de concert avec M. de Marsan. Madame de Roquelaure vient rarement ici : son mari ne brilla pas le jour du carouzel. Je compte que les créatures que vous avez ici vous envoient le livre & vous mandent les nouvelles. Mançau est à Maintenon : c'est mon homme de confiance. Adieu, mon très-cher frere, jusqu'à la lettre de Juillet ; car je ne manquerai pas à ce que vous m'avez prescrit. Sçavez-vous que M. de Murçay fut bien près de gagner le prix, & que le Roi me dit qu'il est un des plus adroits ? ce que je ne croyois pas. J'ai la main très-lasse : mille amitiés à Madame d'Aubigny.



## LETTRE CV.

*A Versailles, ce 5 Août, 1685.*

J'Ai bien du déplaisir de vous voir si peu satisfait d'une personne avec qui il faut que vous passiez votre vie, & que Dieu vous a donnée. C'est une occasion continue de mériter envers lui, & qui est plus essentielle que de donner tout son bien aux pauvres. Il faut s'en consoler par ses bons endroits, & lui prescrire une vie qui ne la fasse guere connoître. Nous en parlerons quand il sera temps. Je ne trouve d'inconvénient à passer par Maintenon, que d'es-

Guyer de mauvais chemins si la pluie continue. Mais s'il faisoit beau, vous ne pourriez mieux faire que de vous y reposer un peu. Faites de Maintenon, en ce tems-là comme en tout autre, ce que vous voudrez: il pourra vous servir de maison de campagne à présent que vous serez tout-à-fait établi à Paris. Il est vrai que le Roi donne souvent des fêtes, & que je m'y trouve le moins que je puis. Je ne scaurois veillér sans être fort incommodée. Et je ne veux pas que Mademoiselle de Poitiers me puisse dire ce qu'elle dit à Seaux à Madame d'Heudicourt, qu'elle appella *beau visage de fête*. Vous aurez appris aussi que les plaisirs ont été mêlés depuis quelques jours de plusieurs disgraces. Le Roi ayant voulu scavoir ce qui obligeoit Messieurs les Princes de Conti d'envoyer incessamment des couriers, on en a fait arrêter un: on a pris toutes les lettres: & l'on en a trouvé plusieurs pleines de ce vice abominable qui regne présentement, de très-grandes impiétés & de sentimens pour le Roi bien contraires à ce que tout le monde lui doit, & bien éloignés de ceux que devroient avoir les enfans de gens comblés par lui de bienfaits & d'honneurs. Ceux de M. de la Rochefoucault sont les plus criminels: M. d'Alincourt y est pour sa part. Le Cardinal de Bouillon est chassé pour plusieurs raisons trop longues à déduire. Il vouloit être

égal en tout aux Princes du Sang. Il est peu plaint dans sa disgrâce , parce qu'il est peu estimé. Marly est fort à la mode. On y passa hier tout le jour : & j'en revins comme le spectacle alloit commencer , aimant-mieux mon repos que le plaisir. J'oubliois de vous dire qu'on a trouvé des lettres de la Princesse de Conti , qui ont fait voir au Roi quelque petite ingratitudo pour lui , & beaucoup de crainte de moi. Cela ne m'empêchera pas de l'aimer. Madame de Miossens m'écrit des merveilles de votre fille. Je meurs d'impatience de l'avoir. J'ai mis à Noisy les deux vilaines parentes que vous m'avez envoyées..... Seroit-il possible que vous les eussiez trouvées jolies ? Cela me fait trembler pour ma nièce. Je ne me soucie pas qu'elle soit fort belle : mais je voudrois qu'elle ne fût pas laide. Il faudroit faire toutes sortes d'efforts pour convertir Madame de Miossens : il me semble que ce seroit une femme propre à réussir ici.



## LETTRE C VI.

*A Chambor , ce 10 Octobre.*

**O**N met l'ardoise à Saint Cir à mon appartement. Ce sera un beau dédommagement dont j'espere que vous serez témoin. Il ne tiendra qu'à vous d'avoir mon appartement meublé : & je vous

conseille de demeurer à Paris jusqu'à ce que vous soyez las d'y être, puisque vous y êtes tout porté. Mais où êtes-vous logé? Vous avez trop de goût pour ne pas admirer Versailles: il est dans un grand défordre présentement. Nous partons d'ici après demain, au grand regret des courtisans & au mien. Je m'y porte à merveilles, & je me trouve toujours mal à Fontainebleau. J'ai été bien aise de voir la lettre de Madame d'Aubigny: elle marque une grande union entre vous. Madame de Miossens m'a mandé des merveilles de votre fille. Je la prendrai quand elle sera sevrée. Je vous assure avec vérité que je vous aime tendrement: mais peut-être n'en serez-vous pas plus heureux. Je m'expliquerai plus clairement quand nous serons ensemble. Cependant, mon très-cher frere, comptez que la Providence, qui regle jusqu'aux moindres de nos actions, ne vous a point amené à Paris pour voir l'opéra. Cherchez quelque homme de bien qui vous conduise à Dieu. Voyez M. l'Abbé Gobelin. S'il vous plaît, demeurez-en là; sinon voyez le P. Bourdaloue: nous avons tous besoin de secours. Il y a peu de gens éclairés dans les Provinces. Vous voilà à la source: profitez-en: vous y trouverez le bonheur de cette vie-ci & de l'autre. Madame de Saint Hilaire a fait une belle fin: je recevrai la cadette de ses filles, l'aînée n'est pas assez jeune: je me suis bien

promis de n'en recevoir aucune de son âge : je ferai des mécontens : mais il yaut mieux en faire que s'arrêter en si beau chemin. Le Roi est content de vous : mais cela ne suffit pas : il faut que Dieu le soit aussi : & il n'est pas plus difficile que les hommes.



## LETTRE CVII.

*Ce Mercredi, 25 Octobre.*

IL me semble que je vous dis assez souvent & assez sincérement que je ne vous conseille point de demeurer ici, pour que vous eussiez pu concerter avec moi votre départ. Ce sont ces disparates-là qui font que je vous crains près de moi : & en vérité vous n'êtes pas excusable, ayant autant d'estime que vous en montrez pour moi, de ne vous pas conduire par mes conseils dans un pays que je puis connoître mieux que vous : la chose est faite : il ne faut songer qu'à la réparer. Je dirai que vous vous êtes trouvé mal cette nuit, & que n'étant pas logé commodément vous avez regagné Paris. Il faut que vous reveniez dans cinq ou six jours : que vous soyez autant ici à faire votre cour & à me voir : qu'ensuite vous retourniez nous attendre : & que vous veniez encore faire un voyage à Versailles. Vous verrez la Cour & ces appartemens dont on parle tant. Cette con-

duite paroîtra naturelle, au lieu que celle que vous projetez paroît chagrine ou folle. Car qui peut s'imaginer que m'aimant & ayant été cinq ans sans me voir, vous veniez m'envisager un quart-d'heure, & puis, sans m'avertir, vous enfuir, ne m'ayant pas seulement parlé? Conduisez-vous donc à ma fantaisie durant ce peu de tems: je vous le demande par votre amitié. Rien n'est bagatelle dans ce pays ci: soyez sur vos gardes à Paris comme à la Cour. Ne voyez guere ni Madame de Montespan ni M. de Lauzun: on dira que vous cherchez les mécontens: allez à l'opéra, allez voir Saint Bazile, voyez M. de Lusignan: divertissez-vous: ne jouez guere: voyez le P. Bourdaloue & M. l'Abbé Gobelin: venez passer la Toussaint ici, vous y entendrez le P. Bourdaloue: vous verrez le Roi faire ses dévotions: ce qui en donne aux plus libertins. Adieu: je me faisois un plaisir de vous faire voir aujourd'hui une cavalcade de toutes les Dames après dîné, & le bal ce soir. Si vous vouliez me croire, votre vie seroit assez agréable: & j'ose vous dire encore que vous n'avez pas assez de confiance en moi. Voyez M. de Villette, je vous en prie, & dites-lui de venir ici. J'ai plus de tems pour l'entretenir que je n'en aurai à Versailles: & il est bon que je lui parle promptement.



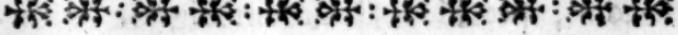
## LETTRE CVIII.

*Ce Mercredi 5 Juin.*

JE vous renseignez mille grâces de tous vos soins. Et je vous prie de vivre au jour la journée le plus gaiement que vous pourrez : c'est une assez mauvaise phrase : mais elle exprime fort bien mon idée. Ne vous chagrinez pas par avance : les chagrins viennent assez tôt. J'ai vu M. de Bonrepaux : il doit vous voir aussi : comptez que je n'oublie rien pour faire réussir l'affaire de M. Brillon : sollicitez bien celle que j'ai contre M. de Villeroi. J'aime-mieux qu'il ait tort que moi. Il est vrai qu'à la dernière chasse du sanglier le Roi courut quelque péril : son cheval fut blessé en quatre endroits : & si le Roi n'eût levé la jambe fort à propos, il l'auroit été. Le sanglier étoit furieux & revenoit à la charge : il y vint aussi deux fois contre MONSIEUR : M. du Maine étoit à cheval tout auprès du Duc de Villeroi, qui fut renversé. Jugez du plaisir que j'eus à ce divertissement. Il en est ainsi de plusieurs états que l'on envie, & qui ont de fâcheux côtés. Après cette brillante réflexion, je vous donne le bon jour. Dites à Nanon que je lui ai fait réponse, & que je serai ravie de la voir.

Pourquoi Madame votre femme ne vient-elle pas quelquefois faire sa cour

DE MAD. DE MAINTENON. 225  
comme les autres? Croyez que je vous aime autant que je vous le dis peu.



## LETTRE CIX.

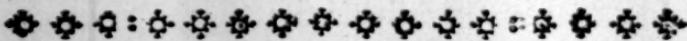
Ce 15 Mars 1693.

J'AI appris avec beaucoup de peine que vous êtes malade: & je vous avoue que vos moindres maux me font trembler quand je songe à l'état où vous êtes. Est-il possible que vous n'ayez le cœur mal fait que pour Dieu, de qui vous tenez tant de bonnes qualités, qui vous seront inutiles dès qu'elles ne seront pas employées pour lui? Vous êtes bon, humain, libéral, juste, doux, aumônier; & tout cela sans rapport aux maximes de votre Religion: voyez M. Tiberge ou M. Brifacier, je vous en conjure, ou quelque autre homme de bien: je vous nomme ceux-là par l'estime que j'ai pour eux, & parce que s'ils étoient contents, j'aurois l'esprit en repos. Verrai-je tout le monde se convertir, pendant que vous demeurerez dans le chemin de vous perdre? Au nom de Dieu, mon cher frere, faites quelques réflexions solides sur un sujet si important: & pardonnez mes importunités en faveur de mon amitié. Votre fille est en bonne santé: mais la petite vérole augmente tous les jours à Saint Cir. Mademoiselle d'Aubigné y est mieux que dans son grenier. Prenez votre parti là-

K v

dessus. Voyez-la au parloir quand je n'y serai pas : vous entrerez quand j'y serai.

S'il est vrai, comme on me le veut persuader, que M. le Président Bignon se souvienne encore de notre ancienne connoissance, je vous prie de l'assurer que j'ai conservé pour lui toute l'estime qu'il mérite & toute la reconnoissance que je lui dois des bontés qu'il avoit autrefois pour moi. Recommendez-lui les intérêts de M. le Duc de Richelieu. Je crois qu'il ne demande que la justice : & je sçais qu'on demanderoit inutilement toute autre chose à M. le Président Bignon. Adieu, mon cher frere : vous ne répondez point aux lettres que je vous écris : peu de gens en nient de même ; mais il faut, pour la rareté du fait, vous le pardonner.



## LETTRE À LA REINE D'ANGLETERRE.

*Le 18 Juin.*

**L**E ROI continue, Madame à se bien porter : il prit hier sa médecine ordinaire : il a grande envie d'être saigné, parce qu'il trouve depuis quelque tems que les saignées lui font du bien. V. M. peut bien croire que M. Fagon les lui accordera volontiers : mais il veut attendre encore quelques jours. M. le Dauphin a été enrhu-

mé ; mais on croit que c'est une de ses dernières dents qui a percé. Après les deux articles que je sciais qui touchent V. M. je n'ai pas grand'chose à lui dire : il lui seroit assez indifférent de scavoir que Madame de Parabere , favorite de Madame la Duchesse de Berry , est dans une si grande disgrace , qu'on ne la veut ni voir ni renconter , & que M. le Duc d'Orléans travaille à son raccommodelement : on pourroit trouver encore des nouvelles de cette espèce-là. Il n'y a rien de nouveau sur un sujet plus convenable à V. M. je veux dire , les affaires de l'Eglise : nous attendons toujours ce qui nous viendra de Rome.

J'entendois hier parler de celles d'Angleterre , mais V. M. les sciait mieux que moi. Le Roi m'ordonne de bien remercier V. M. de l'inquiétude qu'elle a eue sur son incommodité , qui a fait grand bruit , quoique bien peu de chose. J'espere que V. M. me dira quelque chose dans ses lettres de M. le Chevalier de Saint George , pour lequel j'ai un respect & un attachement , & si je l'ose dire , une tendresse , que je déclare d'autant plus hardiment , que ces sentiments-là sont très-désintéressés : je ne puis exprimer ceux que j'ai pour V. M. Je suis ravie de lui scavoir présentement quelque joie.





# LETTERS DE MADAME DE MAINTENON.

\*\*\* A DIVERSES PERSONNES. \*\*\*

---

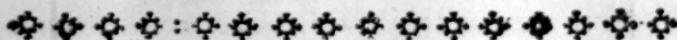
## LETTER I.\*

POURQUOI ne m'écrivez-vous point ? vous avez plus de loisir que jamais : vous êtes éloigné de la Cour & de vos amis : vous vous ennuyez. Encore un coup , pourquoi ne m'écrivez-vous point ? Je vais vous rendre compte d'un petit voyage que je viens de faire pour le seul intérêt de ma santé. Elle n'est pas encore bien assurée. Mais ce qui m'en console , c'est le plaisir que j'ai eu de parler de vous avec M. Sanguin , qui me promet de nous faire vivre l'un & l'autre six vingts ans. Il fait des miracles ici ; mais il ne peut me

\* Cette lettre est sans nom & sans date.

garantir d'une rechute : il n'en aura le reméde qu'à Paris. J'y serai à la Saint Martin : & nous irons ensemble voir Madame de Breuillac. J'ai vu le Chevalier de Meré, à qui vous avez presque autant d'obligations qu'à M. Sanguin : il vous a donné une place glorieuse dans un ouvrage qui doit bientôt voir le jour , & qui ne doit finir qu'avec le monde. Vous croyez que je m'en dois tenir là : mais c'est peu pour moi d'avoir assuré votre vie & votre gloire. J'ai encore quelque chose pour vous : & si ce quelque chose ne vous plaît pas , je me serai du moins vengée de votre silence en vous accablant de mon loisir de Province. Un de mes amis a fait une découverte dans un livre connu : c'est une prophétie qui ne peut convenir qu'au Roi & au regne présent : les guerres civiles y sont clairement exprimées : la conquête de la Hollande y est aussi , & mille choses prodigieuses , que vous ne croirez point que vous ne les ayez vues , que vous verrez & que vous ne croirez pas encore. Le livre est imprimé depuis cent ans : voilà ma réponse à l'objection que vous me prépariez. L'auteur parle latin : vous ne l'entendez pas : je vais vous le traduire mot à mot.  
» Je veux ajouter ici en passant en faveur  
» du lecteur une prophétie que j'ai tirée  
» d'un manuscrit très-ancien , qui s'est  
» trouvé , &c. » *Il s'élèvera un Roi de la  
nation du très-illustre lis , ayant le front*

spacieux, les sourcils élevés, les yeux grands & fendus, le nez aquilin. Il assemblera une grande armée : il détruira tous les tyrans de son Royaume : il les contraindra de se cacher dans les montagnes & dans les carernes pour éviter sa présence ; car la justice lui sera associée, comme l'époux l'est à l'épouse. Il fera la guerre jusqu'à la quarante-troisième année de son regne, en subjuguant les habitans des isles & des marais (le mot latin est *insulanos*) les Espagnols & les Italiens. Il poussera enfin ses conquêtes & son Empire en Grece, en Turquie & par-delà. J'abrege la fin. Tout le reste est mot à mot : je l'ai fait voir à Babessieres. Vous le verrez à Paris. Voilà de quoi faire votre cour : & cette voie est assez extraordinaire pour vous venir de la petite fille de M. d'Aubigny : vous sçavez qu'on est depuis long-tems sorcier dans ma maison. Si la guerre dont vous êtes menacé vous attriste, l'accomplissement de la prophétie vous consolera.



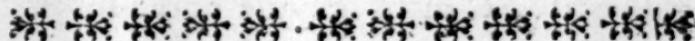
## LETTRE II.\*

A MADAME DE SAINT GERAN.

**L**es choses commencent à prendre un tour fort agréable. La mère me brouille

\* On ne donne ici qu'un extrait de ces lettres. On en a retranché ce qui se trouve dans les précédentes ou ailleurs pour éviter les redites.

avec le Roi : son fils me réconcilie avec lui : je ne suis pas deux jours de suite dans la même situation : je ne m'accoutume point à cette vie , moi qui me croyois capable de m'habituer à tout. On ne m'envieroit pas ma condition , si l'on sçavoit de combien de peine elle est environnée , & combien de chagrins elle me coute. C'est un assujettissement qui n'a point d'exemple ; je n'ai ni le tems d'écrire , ni de faire mes prières : un véritable esclavage. Tous mes amis s'adressent à moi , & ne voient pas que je ne puis rien , même pour mes parents. On ne m'accordera point le Régiment que je demande depuis quinze jours : on ne m'écoute que quand on n'a personne à écouter. J'ai parlé trois fois à M. Colbert : je lui ai représenté la justice de ce que vous demandez. Il m'a fait mille difficultés , & m'a dit que le Roi seul pouvoit les résoudre. J'intéresserai Madame de Montespan : mais il faut un moment favorable : & qui sçait s'il se présentera ? S'il ne s'offre point , je chargerai notre ami de votre affaire , & il parlera au Roi. Je compte beaucoup sur lui.

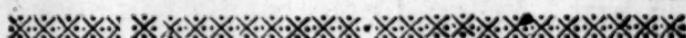


## LETTRE III.

DE LA MÊME A LA MÊME.

CE que vous me demandez n'est plus un mystère qu'en Province. Je vous dirai le fait tel que je le tiens de Madame de

Noailles. La belle Madame s'est plainte au Roi de ce qu'un Prêtre lui a refusé l'absolution. Le Roi n'a pas voulu le condamner sans sçavoir ce que M. de Montauzier, dont il respecte la probité, & M. Bossuet, dont il estime la doctrine, en pensoient. M. Bossuet n'a pas balancé à dire que le Prêtre avoit fait son devoir : M. le Duc de Montauzier a parlé plus fortement : M. Bossuet a repris la parole, & a parlé avec tant de force, a fait venir si à propos la gloire & la Religion, que le Roi, à qui il ne faut dire que la vérité, s'est levé fort ému, & serrant la main au Duc, lui a dit : « Je vous promets de ne la plus revoir. » Jusqu'ici il a tenu parole. La petite me mande que sa maîtresse est dans des rages inexprimables : elle n'a vu personne depuis deux jours : elle écrit du matin au soir ; en se couchant elle déchire tout : son état me fait pitié : personne ne la plaint, quoiqu'elle ait fait du bien à beaucoup de gens. La Reine envoya hier sçavoir des nouvelles de sa santé. « Vous voyez, répondit-elle au gentilhomme : remerciez bien Sa Majesté, & dites-lui que quoique aux portes de la mort, je ne me porte encore que trop bien. » Toute la Cour est chez Madame de Montauzier : nous verrons si le Roi partira pour la Flandre sans lui dire adieu : on attend ce jour avec autant d'impatience que j'attens vos lettres qui me disent que votre santé est rétablie.



## LETTRE IV.

DE LA MÊME A LA MÊME.

ADAME de Durfort ne vous a pas dit la millième partie des sentimens que j'ai pour vous. Croyez qu'ils ne peuvent être exprimés par la bouche la plus éloquente. Je n'oublierai jamais les suretés que vous m'avez données des vôtres dans un tems où les Villars avoient perfidement alarmé mon amitié. Tout ce que je souhaiterois, ce seroit de voir à Madame de Montespan un cœur fait comme le vôtre. Je serois la plus heureuse personne du monde, dans un pays où pour peu de grandeur qu'on ait, on en a toujours plus que de bonheur. Mais il est inutile de me flatter. Je l'ai prise par tous les endroits imaginables : le fonds n'en vaut rien. Elle n'est bonne que par boutades : & sa vertu même est un caprice. Pas deux jours de suite de bonne humeur. Je suis aussi fatiguée de tous ces éclaircissements, qui m'attachent toujours plus, que de toutes ces brouilleries qui me consument. Nous sommes bien aujourd'hui : qui fçait comme nous ferons demain ? J'aimerois-mieux un peu de malheur fixe, que beaucoup de bonheur sans consistance. J'ai beau renoncer à tous mes goûts, à tous mes sentimens : on m'accuse de choses horribles. On fera la Saint

Hubert à Villers-Coterets : on m'a donné quatre cents louis pour des habits. Tout ce que la Bretigni m'a envoyé est du meilleur goût. Mais qu'est-ce que toutes ces vanités, tous ces plaisirs, pour qui est dégoutée du monde & de ses œuvres ? J'envie bien votre tranquillité. Il ne tient qu'à vous, Madame, de servir Dieu en paix. Ceux qui m'imputent la longue disgrâce de M. de Lauzun, me haïssent plus qu'ils ne me connaissent. Si mes conseils avoient été écoutés, il seroit encore en faveur, parce qu'il ne se seroit pas fait les affaires qui la lui ont ôtée. On ne me consulte qu'après avoir pris son parti : on veut que j'aprouve, & non que je dise mon avis. Mon crédit n'est que de bienfaisance & de politique. On ne se sert de moi que pour mieux régner. Vous êtes bienheureuse, Madame. Rien ne manqueroit à votre bonheur, si quinze jours passés à ma place pouvoient vous instruire de son prix. Rien n'est comparable à ce que je souffre : & je demande tous les jours à Dieu qu'il me donne une ame moins sensible. L'Evêque de Senlis m'a dit des choses très-consolantes. Vous lui direz, je vous prie, combien j'ai de vénération pour sa personne.



## የኢትዮጵያ የሰውን አገልግሎት በኋላ ተስፋዎች

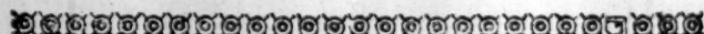
LETTRE V.\*

— A LA MÊME,

J'Ai eu tant d'affaires que je n'ai pu vous remercier plutôt de la lettre que vous m'avez écrite , ni vous gronder de ne me pas écrire plus souvent. Je ne scâis si vous connoissez tout le mérite de ce que vous écrivez ; mais pour moi je n'ai encore rien vu de si beau. Donnez-moi donc , si vous m'aimez , quelques heures par jour comme si vous étiez encore à Lyon. Mandez-moi tout ce qu'on dit , tout ce que vous pensez. Quel plaisir de se croire enfermée par les raisons que vous dites ! est-il possible que Monsieur & Madame de la Fayette ne s'en payent pas , & qu'ils ayent de la peine à croire que j'aie supplanté mon amie ? Combien se fera-t-on mettre de sangsues, quand on scaura ce qu'a fait mon esprit ? Vous m'avouerez , Madame , que cette petite aventure achieve admirablement toutes les autres , & qu'après cela il n'y a plus qu'à aller à la Trappe pour finir glorieusement une si belle vie. L'Abbé ( *Testu* ) m'y croit déjà. Mais dites-lui , s'il vous plaît , qu'il se contente de m'écrire de très-froids billets , & qu'il vous laisse me faire des gazet-

\* L'original est dans le cabinet de M. de Courtenay.

tes de tout ce qui vous viendra à la tête; Je suis en très-bonne santé, enfermée dans une assez belle maison, un jardin très-sacieux, ne voyant que les gens qui me servent, toute ravie, toute extasiée dans la contemplation de ma dernière aventure. Je vois tous les soirs votre gros cousin, (apparemment *M. de Louvois*) qui me dit quelque chose de son maître, & puis il s'en va: car je ne voudrois pas causer long-tems avec lui. Ce maître vient quelquefois chez moi malgré moi, & s'en retourne désespéré, sans être rebuté. Vous croyez bien qu'à son retour chez lui il trouve à qui parler. Pour moi je demeure tranquille par la vérité de mon procédé. Voilà, Madame, une légère peinture de ma vie. J'ai bien voulu vous la donner; mais que cela n'aille pas plus loin, s'il vous plaît. Ecrivez, mon enfant, écrivez souvent & très-amplement, même quand je ne vous ferai pas de réponse. Il y a des tems où je ne le pourrai; mais il n'y en a point où je ne desire le pouvoir.



LETTRE VI.  
DE MAD. LA MARQ. DE QUERJEAN.

Ce 26 Décembre 1680.

**D**E toutes les lettres que j'ai reçues sur l'honneur que le Roi m'a fait, la vôtre a eu le prix, & j'ai bien reconnu ce

Style admirable qui me charme tant à la rue des Tournelles. Nous nous connoissions quelques années auparavant ; mais c'est-là le tems où nous avons eu le plus de commerce : tems trop précieux pour que je puisse l'oublier. Ecrivez-moi , je vous en supplie. Ne songez qu'à me dire vrai , quelque désagréables que soient les choses que vous entendrez de moi : je veux tout sçavoir , le moment , les personnes , l'intention , le ton , le geste. Apprenez-moi aussi votre langage : sont-ce les Jansénistes que vous appellez les dévots ? Je ne suis pas bien avec eux : & la cabale en est si grande , que les louanges qu'on m'y donne ne peuvent venir que de gens qui tiennent plus à la vérité qu'au parti.



## LETTRE VII.

À MAD. DE MONTESPAN.

Ce 12 Janvier 1687.

LE ROI m'a donné ordre , Madame , de vous écrire que vous l'obligeriez de reparoître à la Cour , à moins que le desir de faire votre salut ne vous retienne à Fontevrault : en ce cas il ne voudroit pas que pour lui vous changeassiez vos pieuses résolutions : mais si votre absence est la suite de quelque mécontentement , je puis vous assurer , Madame , que vous ne

sauriez mieux faire que de revenir bien-tôt. Le Roi vous auroit permis d'entrer, s'il n'avoit craint un attendrissement qui pouvoit nuire à son état: il a été fort sensible à votre douleur: & il a embrassé nos Princes avec beaucoup de tendresse. Le Duc du Maine s'est chargé de vous faire mes baise-mains: croyez, Madame, que quelque tendresse qu'il vous dise pour moi, ses termes seront toujours bien au-dessous de tout ce que m'inspirent l'inclination & la reconnaissance.



## LETTRE VIII.

A MADAME DE MONTCHEVREUIL.

VOtre douleur n'a rien qui soit indigne d'une Chrétienne. Il est si naturel de pleurer un fils \* sage & bien établi! Dieu ne défend point ces sentimens. Mais prenez garde que votre douleur ne soit trop forte & ne vous fasse murmurer contre la Providence. On lui résiste envain. Je vous envoie notre Abbé: il vous dira combien je suis frapée & touchée de votre affliction. Il vous dira aussi combien les félicités de ce monde sont peu solides. Ma

\* M. le Comte de Mornay, fils de Madame de Montchevreuil, fut tué au siège de Manheim, sous les yeux de son pere, qui y avoit suivi le Duc du Maine.

très-chère amie, vous étiez trop heureuse. Dieu vous veut toute entière pour lui. Il est vrai que le coup est terrible ; mais il l'a frapé pour votre bien. Il sait mieux que nous ce qui nous est avantageux. Ces réflexions sont tristes ; mais elles sont vraies & convenables à une ame courageuse, telle que la vôtre. A quoi vous serviroient les progrès que vous avez faits dans la piété, s'ils ne vous soutenoient aujourd'hui ? C'est dans l'adversité qu'il faut juger si l'on a une dévotion sincère. Et la vertu est incertaine tant qu'elle n'est pas éprouvée par le malheur. Dieu n'exige pas seulement le sacrifice de nos inclinations vicieuses : il veut encore celui de nos sensimens & de nos plus chères affections.

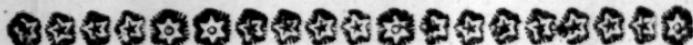


## LETTRE IX.

A MADAME DE FONTENAY.

Tout est porté à des extrémités déplorables. Le Roi est très-touché de ce qu'il sait, & n'en sait qu'une partie. On est bien injuste de m'attribuer tous ces malheurs : s'il étoit vrai que je me mêlasse de tout, on devroit bien m'attribuer quelquefois les bons conseils. Il y a quinze ans que je suis en faveur, je n'ai encore nui à personne : j'ai fait beaucoup de mécontents : je n'ai jamais fait ni méchanceté ni injustice. Le Roi m'a reproché souvent ma

modération : cela vaut bien mieux que s'il me reprochoit mon importunité. Avec cette insensibilité que je croyois avoir pour les choses de ce monde , & sur-tout pour les jugemens des indévots , je me retrouve aujourd'hui aussi peu avancée que lorsque je commençai à me réprimer & à me vaincre. L\*\*\* me donne des peines infinies , me brave , s'appuie sur M. de Vendôme , & ne me pardonne point d'avoir découvert qu'il m'avoit trompé.



## LETTRE X.

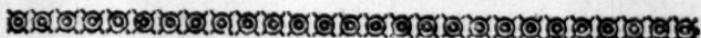
JE vous prie de charger M. Lallemant d'examiner avec soin les papiers de M. de Tillemont \*. Cette histoire doit s'y trouver. La copie que j'en ai vient de lui : & il m'en manque trois cahiers : je crois que c'est le huitiéme & les deux derniers. Ne dites point à M. Lallemant que cette recherche me regarde : il pourroit entrer en quelque défiance. Tout est esprit de parti pour certaines gens. J'ai vu l'Abbé de Choisi † , & l'ai vu si raisonnable , que

\* Sébastien le Nain de Tillemont , né à Paris en 1637 , élève de Nicole , Auteur de l'Histoire Ecclésiastique , mort en 1698.

† François de Choisi , né à Rouen en 1644 , envoyé à Siam , Auteur de divers ouvrages , dont le meilleur est son livre de mémoires , mort en 1719.

comparé

Comparé à ce qu'il étoit autrefois, il y a plaisir à le voir. Mais, mon enfant, la grace opere bien d'autres prodiges.



## LETTRE XI.

JE sc̄ais tout ce qu'on prête au Duc du Maine. On ne réussira point à nous brouiller. Il a voulu me donner des preuves de la dernière clarté. Je les ai refusées. S'il est coupable, il l'est si peu que j'aurois tort d'en être offensée. C'est un sentiment d'amour filial: & comment le condamnerais-je, moi qui ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'il aimât plus sa mère que moi, sans en avoir pu venir à bout? Je ne doute pas que Madame de Montespan n'eût été charmée d'une rupture éclatante. Je ne lui donnerai jamais ce plaisir.



## LETTRE XII.

LES nouvelles de Pologne sont si bonnes, que je n'ai pu refuser à Madame la Princesse de Conti ce qu'elle souhaitoit depuis si long-tems. L'Abbé de Polignac \* donne à toute cette famille un air de grandeur qui ne déplaît point. Le Prince partira demain: c'est un peu tard. Mais le malheur est irréparable. Madame de Si-

\* Melchior de Polignac, Cardinal, né en Velay en 1662, mort en 1741.

miane suit ses caprices, & vous sçavez ce que c'est. Je l'ai abandonnée à sa conduite. Je me suis toujours répétie d'avoir voulu diriger des femmes : les hommes sont plus traitables & plus dociles.

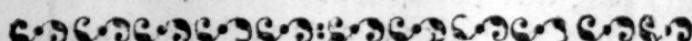


## LETTRE XIII.

**M**es vœux sont enfin exaucés :

*Non : depuis la disgrâce  
De l'altiere Vasthi dont j'occupe la place ,*

je n'eus jamais un plaisir égal à celui que je ressens aujourd'hui. Je vous félicite de votre triomphe. Votre joie fait la mienne. Je la sens toute entière. Cette concurrence m'alarmoit. Tout a changé dans un moment. Rapportons tout à celui qui distribue à son gré la fortune ou la misère. C'est mon refrein : & quand vous serez à mon âge, vous verrez qu'il est bien doux de renvoyer à la Providence toute la gloire de ce qui nous arrive d'heureux.



## LETTRE XIV.

**I**l y a bien des raisons pour & contre. M. d'Aubigné a assez de bien, & cette famille est sans considération : M. Rajat\* est fort estimé dans sa Province ; mais ici

\* Intendant de Rouen.

cette estime-là n'est rien. Rappellez-vous tout ce qui se dit sur le bon homme : pour peu que je me mêle de cette affaire , on en dira encore davantage. La Demoiselle est aimable , a un bon esprit , de la santé , de la douceur , de la piété : ce sont de grands points. Je crois donc , puisqu'on veut mon avis , que M. d'Aubigné doit poursuivre cette affaire , s'il y va d'inclination , & s'il est seulement tenté par le bien , la laisser là. Quant à ce qu'on appelle ma protection , vous sçavez qu'il n'y a point d'Aubigné à qui je ne l'aie accordée , & que quelquefois même je l'ai donnée au seul nom.



## LETTER XV.

A MADAME DE ROCHECHOUART.\*

*A Saint Cir , 27 Juillet.*

JE suis toujours ravie , Madame , quand je reçois des marques de vos bontés pour moi. Mais je voudrois bien que vous ne me fissiez point de remercimens , quoi que je puisse faire pour vous. Jugez par là si j'en veux pour mes seules bonnes intentions. Rien ne m'est plus précieux & plus cher que les intérêts de Madame de Mortemart & ceux de M. de Thianges. Je n'ai

\* Abbesse de Fontevrault , sœur de Madame de Montespan.

jamais changé de sentimens pour vous : vous avez touché mon goût & rempli mon estime : j'ai cru ne pas vous déplaire : & tout cela , Madame , a subsisté dans tous les tems & subsistera toujours; mais je vous demande en grâce de me traiter comme vous me traitiez , & de m'estimer assez pour croire que ce que la fortune a fait en ma faveur ne m'a point gâtée. Je souffre assez volontiers les hommages ou les bassesses de ceux qui ne me connoissent pas : leur opinion m'est indifférente ; mais je serois au désespoir que vous me crussiez assez folle pour avoir oublié combien votre amitié m'honore , & avec quel soin je dois la cultiver. J'ai dit au Roi , Madame , les chagrins que ses maux vous donnent , & la joie que vous sentez quand il en est soulagé. Il compte fort sur vos protestations : & il y a entre vous & lui une intelligence particulière & fort indépendante. Il se porte très-bien : il est très-gai : & vous êtes mal informée , si vos nouvelles portent qu'il s'ennuie. Que j'ai de pente à causer avec vous ! & que je le ferois de bon cœur & franchement !

\*\*\*\*\*

## LETTRE XVI.

*A Fontainebleau , le 27 Septembre , 1691.*

**J**'AUROIS plutôt répondu , Madame , aux lettres dont vous m'avez honorée , si je n'avois attendu que le Roi me char-

geât de ses ordres pour vous sur celle que vous lui avez écrite. Il la porte sur lui pour en parler à M. de Pontchartrain : & il a tant d'affaires qu'il oublie celle-là. Je vous assure, Madame, que vous lui pardonneriez si vous voyiez de près comme ses journées se passent : les personnes qui l'ont vu le plus seroient surprises de son activité. Il a plus de conseils que jamais : il ne donne que deux heures par jour à la chasse. Quand il le peut, il rentre à six heures, & est jusqu'à dix à lire, à écrire, à dicter. Souvent il congédie les Princesses après souper pour expédier quelque courrier. Ses Généraux sont si charmés d'être en commerce avec lui, qu'ils lui rendent un compte fort détaillé pour s'attirer de ces réponses qui les enchantent, & que sans vouloir insulter, ils trouvent d'un style bien doux. Je connois votre attachement pour lui : je n'ai pu m'abstenir de vous parler de lui : je crois vous faire assez bien ma cour. Il n'a pas été content du personnage que M. de Luxembourg a fait faire à notre Prince (*le Duc du Maine*) dans le dernier combat. M. le Duc de Chartres revient, & le nôtre ne reviendra pas sitôt. Mademoiselle de Blois fait fort bien : & je voudrois de tout mon cœur la voir mariée. Le Duc du Maine desire de l'être : on ne sait qui lui donner. Voilà, Madame, des nouvelles de ceux que vous aimez. Le Roi penche plus à une particulière qu'à une Princesse, à une

Françoise qu'à une étrangere : MADEMOISELLE espere MONSIEUR : les filles de M. le Prince sont naines : en connoissez-vous d'autres ? La famille de Madame de Louvois est partagée pour l'Abbaye de St Amand : les uns la demandent pour Madame Barentin, sœur de la mere de Madame de Louvois, Religieuse au Val-de-Grace ; les autres pour Madame de Bois-Dauphin. J'ai montré au Roi votre recommandation : je me plains de toutes les excuses dont vous l'avez accompagnée : mon respect pour vous ne peut les admettre. Je ne vous promets pas de réussir toujours à tout ce que vous m'ordonnerez : mais je puis bien vous promettre de n'en être jamais importunée. Je suis ravie, Madame, d'avoir reçu quelques marques du souvenir de Madame de Montespan : je craignois d'être mal avec elle : Dieu fçait si j'ai rien fait contre elle, & combien je l'aime encore ! j'aurois quelque curiosité de fçavoir ce qu'elle a pensé sur l'horrible mort de cet homme, (*M. de Louvois*) qui seul lui paroifsoit quelque chose, & qui remplissoit toutes ses idées :

*Il ne fit que passer, il n'étoit déjà plus.*

Il traversa la galerie en santé, & il alloit mourir. En voici un autre, (*M. de la Feuillade*) qui meurt subitement le onzième jour d'une maladie : il n'a que le tems de dire : *Je sens la mort : Seigneur ! faites-*

*moi miséricorde.* C'est plus que l'autre : mais est-ce assez ? Je crois vous entretenir, Madame : & je me laisse trop aller à ce plaisir. Le Roi a chargé M. de Pontchartrain de prendre les informations sur ce que vous demandez : il veut vous répondre lui-même. Je crois que vous vous souvenez que je n'ai point rempli la place de Beaumont : je voudrois donner à Madame de Mortemart un bon sujet & qui eût de la voix. Voilà encore l'Abbaye de Chelles vacante. Ma lettre est trop longue : mais je me flatte qu'elle ne vous le paroîtra pas.



## LETTRE XVII.

DE MADAME GUYON  
A MADAME DE MAINTENON.

Paris, 7 Juin, 1694.

**M**ADAME, permettez-moi de me jettter à vos pieds, & de remettre entre vos mains le soin de mon salut & de mon honneur. Depuis dix-huit ans je m'occupe sans cesse à aimer Dieu. Je ne vois que des gens de bien. Je ne parle & je n'écris qu'à mes amis, dont toute la terre connaît le zèle & la vertu. Je n'ai aucune liaison avec les gens suspects à l'Eglise ou à l'Etat. Cependant on me charge de calomnies de tous les côtés : on se déchaîne contre moi, on

L iv

noircit mes mœurs , on jette des soupçons sur ma conduite passée & présente , on dit que je suis rebelle à l'Eglise , que je veux faire une Religion à ma mode , que je me crois plus éclairée que la Sorbonne , moi qui ne scias autre chose que Jesus-Christ crucifié . M. Bossuet scait combien je suis soumise à mes Directeurs : il m'a dit que j'avois la simplicité d'une colombe , & m'a offert un certificat que je suis à présent bonne Catholique . Il m'a défendu l'approche des Sacremens : je m'abstiens depuis trois mois du pain céleste : & quoique mon ame soit dans le déchirement , je ne murmure point contre cette décision . Ma vie a été jusqu'ici irréprochable , & l'on m'accuse de vices scandaleux . Je vous supplie , Madame , par ce pur amour que Dieu a témoigné aux hommes mourant pour eux , je vous supplie de demander au Roi des Commissaires pour infotmer extraordinairement de ma vie & de mes mœurs , afin qu'étant purgée & justifiée des crimes atroces dont on m'accuse , on procéde avec moins de partialité à l'examen de ma doctrine . Ne me protégerez-vous point , Madame , contre l'injustice des hommes , vous qui connoissez toute leur malice ?

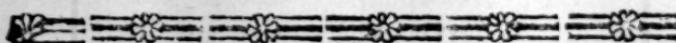


## LETTRE XVIII.

DE LA MÊME A LA MÊME.

**M**ADAME, tant qu'on ne m'a accusée que de faire oraison & d'apprendre aux autres à la faire, je me suis contentée de demeurer cachée. J'avois cru que ne parlant, n'écrivant à personne, je satisferois tout le monde, que j'appaiserois mes ennemis, & que je tranquilliserois le zèle de certaines personnes de probité qui n'avoient de la peine que parce que la calomnie les indisposoit : mais j'apprends qu'on m'accuse de choses qui intéressent l'honneur, & qu'on parle de crimes. Je crois devoir à l'Eglise, à ma famille & à moi-même la connoissance de la vérité. Je vous demande donc, Madame, une justice qui n'a jamais été refusée à personne, même dans les pays les plus barbares, ni aux plus criminels ; c'est de me faire donner des Commissaires moitié laïques, moitié ecclésiastiques, tous gens d'une vertu reconnue & sans préventions : car la probité ne suffit pas dans une affaire où la calomnie a prévenu une infinité de personnes. Si vous m'obtenez cette grâce, & je vous en conjure, Madame, par les plaies de Jesus-Christ, je me rendrai en telle prison qu'il plaira au Roi de m'indiquer : & je m'y rendrai avec une fille qui me fera

depuis quatorze ans. Si Dieu fait connoître la vérité, vous pourrez voir que je ne suis pas tout-à-fait indigne des bontés dont vous m'avez honorée autrefois. Si Dieu veut que je succombe sous l'effort de la calomnie, j'adorerai sa justice : & je m'y soumettrai de tout mon cœur, demandant la punition que ces crimes méritent.



LETTRE XIX.  
DE MADAME DE MAINTENON  
AU DUC DE CHEVREUSE.

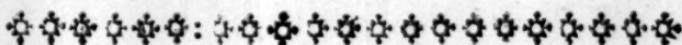
**V**ous pouvez dire à Madame Guion que j'ai encore parlé au Roi, & qu'il a fort approuvé un nouvel examen de ses écrits. On emploiera pour cela des personnes d'une grande vertu & d'un grand scâvoir. C'est de quoi vous pouvez l'assurer. Je souhaite bien sincèrement qu'elle ne soit pas dans l'erreur.



LETTRE XX.  
AU DUC DE BEAUVILLIERS.

**J**e n'ai jamais rien cru des bruits que l'on faisoit courir sur les mœurs de Madame Guion : je les crois très-bonnes & très-pures ; mais c'est sa doctrine qui est mauvaise, du moins par les suites. En justi-

fiant ses mœurs , il seroit à craindre qu'on ne donnât cours à ses sentimens , & que les personnes déjà séduites ne crussent que c'est les autoriser. Il vaut mieux approfondir une bonne fois ce qui a rapport à la doctrine : après quoi tout le reste tombera de lui-même : je m'y emploierai fortement. Quant à M. de Châlons & à M. le Supérieur de Saint Sulpice , qu'elle veut associer à M. de Meaux , je ne crois pas que cette demande lui soit refusée.



## LETTRE XXI.

A MAD. LA DUCHESSE DE SAVOYE.

1696.

JE voudrois qu'il me fût permis d'envoyer à V. A. R. la lettre que je viens de recevoir du Roi. Il n'a pu attendre jusqu'à ce soir à me dire comment il a trouvé la Princesse : il en est charmé , & conclut par tout ce qu'il voit en elle , que vous n'avez pas négligé son éducation. Il se récrie sur son air , sa bonne grace , sa politesse , sa retenue , sa modestie : & V. A. R. n'ignore pas combien il est avare de louanges. MADAME s'est chargée de vous instruire de tout ce que je projette. Je ne saurois comprendre comment V. A. R. nous a pu si bien tromper sur une Princesse que tant de personnes avoient vue. On la trouve

L vi

bien différente des portraits que vous nous en avez faits : & vous aviez sans doute ordonné à vos peintres de nous ménager le plaisir de la surprise.

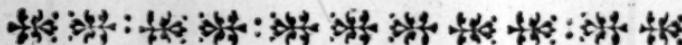
La Princesse est arrivée. Et je n'ai cessé de désirer que V. A. R. pût voir comment on l'a reçue, & quelle est la joie du grand-pere, du pere, de l'oncle & de l'époux. Il n'est pas possible de se mieux tirer d'une première entrevue. Elle a toutes les grâces de onze ans, & déjà les perfections d'un âge plus avancé. Je n'ose mêler mes admirations à celles qui seules doivent être comptées : mais je ne puis m'empêcher de remercier V. A. R. de nous donner un enfant, qui selon toutes les apparences fera les délices de la Cour & la gloire de son siècle. Vous me faites trop d'honneur, Madame, d'approuver que je lui donne mes soins : V. A. R. m'a laissé si peu de chose à faire ! Je les bornerai à empêcher que les autres ne la gâtent : mais peut-être commencerai-je par la gâter moi-même. C'est un fort aimable mariage. Nous faisons mille vœux pour qu'il dure long-tems; car à l'air des deux époux, on ne peut douter qu'il ne soit heureux.

En vérité, Madame, voilà une lettre qui ne va gueres au respect que je dois à V. A. R. Je me flatte qu'elle pardonnera tout au transport de joie où nous sommes

du trésor que nous recevons. Madame la Duchesse du Lude ne m'en parle que les larmes aux yeux. L'humeur paroît être aussi aimable que la taille promet d'être parfaite. Elle n'a que faire de parler pour montrer qu'elle a de l'esprit. Sa maniere d'écouter, tous les mouvemens de son visage, son regard, tout dit que rien ne lui échappe. V. A. R. ne croira pas, quoi qu'on puisse lui mander, jusqu'où va la satisfaction du Roi. Il me dit hier qu'il étoit en garde contre lui-même, pour que sa joie ne parût pas excessive. La Princesse a trouvé MONSIEUR un peu gros : mais pour MONSEIGNEUR, elle le trouve fort menu, & le Roi de la plus belle taille du monde. Elle a une politesse qui ne lui permet pas de rien dire de désagréable. Je voulus m'opposer aux caresses qu'elle me faisoit, en lui disant que j'étois trop vieille : *Ah ! point si vieille*, me répondit-elle. Elle m'aborda quand le Roi fut sorti de sa chambre, & vint m'embrasser. Ensuite elle me fit asseoir, ayant bien remarqué, disoit-elle, que je pouvois bien me tenir debout ; & se mettant d'un air flatteur presque sur mes genoux, elle me dit : « Maman m'a chargée de vous faire mille amitiés de sa part, & de vous demander la vôtre pour moi : apprenez-moi bien, je vous prie, ce qu'il faut faire pour plaire au Roi. » Ce sont ses paroles ; mais la douceur, la gaieté, les graces dont elles étoient [ac-]

compagnées , ne peuvent se mettre sur le papier. J'aurai l'honneur d'écrire encore à V. A. R. quand je connoîtrai mieux l'aimable Princesse que je vais voir.

FRANÇOISE D'AUBIGNÉ.



## LETTRE XXII.

A MADEMOISELLE DE FRANLIEU.

J'AI reçu aujourd'hui une lettre de vous, ma chere fille , & j'y répons avec empressement par l'amitié que j'ai pour vous: j'espere que je vous reyerrai encore. Point de marques d'amitié que je ne vous donne si je le pouvois ; mais il n'est pas aisé de vous procurer une bonne fortune. Vous ne m'écrivez point ce que vous faites , où vous êtes , & si vous vous tenez toujours dans la simplicité de l'éducation de St Cir. Il faut que vous la préfériez au goût des nouvelles opinions , que vous évitez soigneusement les livres que vous ne connoissez point : ceux que vous avez emportés de Saint Cir suffisent pour vous rendre une grande Sainte : vous trouverez dans le Nouveau Testament qu'un bon arbre porte de bons fruits ; & vous verrez que les Jansénistes en portent de mauvais , qu'ils se couent le joug de l'Eglise , qu'ils méprisent le Pape assez ouvertelement , qu'ils ne veulent pas blâmer hautement le Roi , mais qu'ils disent qu'il est trompé , qu'ils ne

veulent aucune dépendance , que pour gagner les femmes ils les assurent qu'elles sont capables de juger des matieres de doctrine : vous ne voyez point là l'humilité , l'obéissance chrétienne , & sur-tout pour nous qui sommes ignorantes , quelque esprit que nous puissions avoir naturellement. Nous sommes trop heureuses d'être obligées par notre sexe & notre incapacité d'être simples & soumises , puisque c'est la voie la plus facile & la plus sûre ; mais nous ne savons pas profiter de notre bonheur. Adieu , ma chere fille ; quand vous m'écrirez , détaillez-moi vos occupations : car de votre amitié pour moi , j'en doute point.



## LETTRE XXIII.

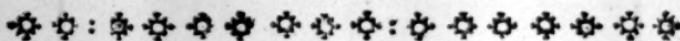
A MADAME DE LA LANDE.\*

VOUS voilà , ma chere enfant , dans votre ménage. Je prie Dieu de le bénir : & je l'espere fermement. Vivez dans le fond de votre maison. Fuyez le monde. Attachez-vous à plaire à votre mari , & tâchez de ne plaire qu'à lui seul †. Que

\* Mademoiselle de Biodos de Casteja , née en 1672 , élevée à Saint Cir , attachée durant quelques années à Madame de Maintenon , mariée à M. de la Lande , sous-gouvernante des enfans de France.

† Madame de la Lande étoit extrêmement belle.

Saint Cir & ma maison soient vos plus grands plaisirs. Soyez laborieuse : nous sommes tous nés pour le travail : & aucun des momens de notre vie n'est à nous. Priez pour moi : votre cœur est pur , vos prières seront exaucées : vous scavez mieux que personne mes imperfections & mes défauts. Je ne saurois aller chez vous : vous ne pouvez venir chez moi : cependant vous voulez me voir , & je veux que vous me voyiez : je vous envoie donc ma chambre \* : je sciais que vous vous y êtes amusée.



## LETTRE XXIV.

### A LA MÊME.

JE suis ravie , ma chere enfant , de vous scâvoir accouchée heureusement , & accouchée d'un garçon. Je vous l'avois bien dit qu'on se faisoit les maux plus grands qu'ils n'étoient , & que la tendresse pour l'enfant en diminuoit une partie , & que l'amour pour le pere donnoit la force de supporter l'autre. Remerciez Dieu de ses graces : un mari sage , un fils , de la santé , quels biens souhaiter après cela ?

\* C'est un éventail , où l'on voit au naturel l'appartement de Madame de Maintenon : le Roi y travaille à son Bureau , Madame de Maintenon file , Madame la Duchesse de Bourgogne joue , Mademoiselle d'Aubigné fait collation.

Personne ne s'intéresse à vous plus que moi : vous mériterez toujours mon amitié : vous l'aurez toujours. Conservez-vous : tâcher de nous bien porter est un de nos devoirs. Quoi que vous entendiez dire, ne vous alarmez pas : fiez-vous-en à moi : on verra que vous êtes favorite d'une favorite.



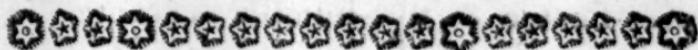
## LETTRE XXV.

À MADEMOISELLE D'AUBIGNÉ.

*A Chantilly, ce 11 Mai.*

JE vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire vos vérités : je les dis bien aux Demoiselles de Saint Cir. Et comment vous négligerois-je, vous que je regarde comme ma propre fille ? Je ne sçais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez ne vous convient point. Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le Roi va tous les jours ? Le lendemain de sa mort, ni son successeur ni tout ce qui vous caresse ne vous regardera ni vous ni Saint Cir. Si le Roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un gentilhomme de Pro-

Vince, avec peu de bien & beaucoup d'orgueil. Si pendant ma vie vous épousez un Seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez : & vous ne lui plairez que par la douceur, & vous n'en avez point. Votre mignonne (*Mademoiselle Balbien*) vous aime trop. Je ne suis point prévenue contre vous : & je vous aime bien plus : mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous sçavez l'Evangile par cœur : & qu'importe si vous ne vous conduisez point par ses maximes ? Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre pere & qui fera la vôtre : & moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous ne pouvez souffrir que votre mignonne vous dise qu'ils sont par rapport à nous. Vous voudriez vous éléver même au-dessus de moi : ne vous flattez point : je suis très-peu de chose, & vous n'êtes rien. Je souffrois bien l'autre jour de tout ce que vous fites à Madame de Caylus. Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'esprit. Je consentirois de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes & criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve à mon retour modeste, douce, timide, docile. Je vous en aimeraï davantage. Vous sçavez quelle peine j'ai à vous gronder, & quel plaisir j'ai à vous en faire.



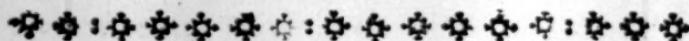
## LETTRE XXXVI.

A MADAME DE ROCHECHOUART.

*A Sainte Cir, ce 17 Décembre.*

IL m'étoit revenu par plusieurs endroits, Madame, que vous étiez contente de moi: & l'assurance que vous voulez encore m'en donner vous-même me fait un sensible plaisir. Cependant, je n'ai pas fait tout ce que j'aurois voulu. J'avois à me partager entre plusieurs personnes dans un tems où j'étois occupée de vous seule. Je suis ravie de ce que vous me dites de Madame la Duchesse de Bourgogne: mais comme l'amour est ingénieux à se faire des peines, je m'en fais une de ce qu'on vous croira prévenue: on doutera de ce que vous direz de l'aimable Princesse, à qui vous plaisez autant, Madame, qu'elle vous plaît. Elle a senti votre mérite, & me dit: *Ah! que je m'accommoderois bien de votre Abbesse.* Enfin, Madame, il n'y a pas jusqu'à *Abner* qui ne vous trouve fort aimable. J'avois pensé à vous le prêter, afin qu'il vous formât une troupe à Fontevrault, qui fit quelquefois pleurer Madame de Monpipeau. Vous pouvez disposer, Madame, de tout ce qui est en mon pouvoir, & vous seriez très-injuste si vous ne comptiez pas sur moi comme sur une

très-sincere & très-humble servante. Je vous supplie d'assurer Madame de Montespan des sentimens que vous scavez que je conserve pour elle. Je ne puis jamais cesser de m'intéresser à tout ce qui la touche, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites choses.



## LETTRE XXVII.

DE M. RACINE

A MADAME DE MAINTENON.

MADAME, j'avois pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe qui a si fort dérangé mes petites affaires : mais n'étant pas content de ma lettre, j'avois simplement dressé un mémoire, que M. le Maréchal de . . . . s'offrit généreusement de vous remettre entre les mains, avec priere de le présenter à Sa Majesté . . . . Voilà, Madame, tout naturellement comme je me suis conduit dans cette affaire : mais j'apprens que j'en ai une autre bien plus terrible sur les bras. Je vous avoue que lorsque je faisois tant chanter dans Esther : *Rois, chassez la calomnie*, je ne m'attendois guere que je serois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale, & rebelle à l'Eglise. Ayez la bonté de vous souvenir, Madame, combien de fois vous

avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi , c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'Eglise croit & ordonne , même dans les plus petites choses. J'ai fait par votre ordre près de trois mille vers sur des sujets de piété : j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur : & j'y ai mis tous les sentimens dont j'étois le plus rempli. Vous est-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur ? Pour la cabale , qui est-ce qui n'en peut être accusé , si l'on en accuse un homme aussi dévoué au Roi que je le suis , un homme qui passe sa vie à penser au Roi , à s'informer des grandes actions du Roi , & à inspirer aux autres les sentimens d'amour & d'admiration qu'il a pour le Roi ? .... J'ose dire que les grands Seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi - même : mais , dans quelque compagnie que je me sois trouvé , Dieu m'a fait la grace de ne rougir jamais ni du bien , ni du Roi , ni de l'Evangile. Il y a des témoins encore vivans qui pourroient vous dire avec quel zèle on m'a vu souvent combattre de petits chagrins qui naissent quelquefois dans l'esprit des gens que le Roi a le plus comblés de ses graces. Hé quoi ? Madame , avec quelle confiance pourrai-je déposer à la postérité que ce grand Prince n'admettoit point les faux rapports contre les personnes qui lui étoient le

plus inconnues , s'il faut que je fasse moi-même une si triste expérience du contraire ? Mais je fçais ce qui a pu donner lieu à une accusation si injuste. J'ai une tante , qui est Supérieure de Port-Royal , & à laquelle je crois avoir des obligations infinies : c'est elle qui m'apprit à connoître Dieu dès mon enfance : & c'est elle aussi dont Dieu s'est servi pour me tirer des égaremens & des misères où j'ai été engagé pendant quinze années de ma vie. .... Pouvois-je , sans être le detnier des hommes , lui refuser mes petits secours dans cette nécessité ? Mais à qui est-ce , Madame , que je m'adressai pour la secourir ? j'allai trouver le P. de la Chaize , & lui représentai tout ce que je connoissois de l'état de cette maison. Je n'ose croire que je l'aie persuadé : mais il parut très-content de ma franchise , & m'assura , en m'embrassant , qu'il seroit toute sa vie mon serviteur & mon ami. Je puis protester devant Dieu que je ne connois ni ne fréquente aucun homme qui soit suspect de la moindre nouveauté : je passe ma vie le plus retiré que je puis dans ma famille : & je ne suis , pour ainsi dire , dans le monde , que quand je suis à Marli. Je vous assure , Madame , que l'état où je me trouve est très-digne de la compassion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je suis privé de l'honneur de vous voir : je n'ose presque plus compter sur votre protection , qui est pourtant la seule

chose que j'ai tâché de mériter. Je cherchois du moins ma consolation dans mon travail : mais jugez quelle amertume doit jeter sur ce travail la pensée que ce même grand Prince , dont je suis continuellement occupé , me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colère que de ses bontés. Je suis avec le plus profond respect , &c.



## LETTRE XXVIII.

DE MONSIEUR BLOUIN.

ADAME , je dois assez au Roi pour **M** lui sacrifier un goût qui pourroit lui déplaire ou l'incommode un seul moment : je renoncerai donc entierement au tabac : & le profit que je vais faire de l'avis que vous avez la bonté de me donner , vous marquera combien je mérite que vous ayez la charité de m'en donner d'autres , dont je n'aurai peut-être que trop de besoin.



## LETTRE XXIX. \*

A MAD. LA DUCH. DE BOURGOGNE.

**L**A crainte de Dieu est le commencement de la sagesse . & l'amour de Dieu est l'accomplissement de la loi.

\* Madame la Duchesse de Bourgogne disoit que ces *Avis* lui avoient épargné bien des fautes & des chagrins : & Louis XIV les trouva si beaux ,

Tel est, Madame, l'oracle du St Esprit dans un livre que vous ne devez point vous lasser de lire. Les livres profanes inspirent l'orgueil & nourrissent la curiosité, si dangereuse à notre sexe, à mesure qu'ils étendent les connaissances, au-lieu que l'Ecriture sainte inspire l'hymilité à ceux qu'elle instruit. Mais ce n'est pas assez que l'esprit soit convaincu, il faut que le cœur soit séduit par le gout de la piété.

Que cette piété soit solide, droite, éclairée: solide, en la regardant comme la règle de toutes les actions de votre vie: droite, en préférant toujours les obligations de votre état à toute dévotion particulière: éclairée, en vous instruisant de tout ce que vous devez scâvoir pour vous sauver & pour sauver les autres par votre exemple: car votre place vous met à portée de faire de grands biens, & l'édification est le principal.

Vous aimez la joie, le repos, le plaisir: croyez-moi, j'ai gouté de tout; il n'y a de joie, de repos, de plaisir qu'à servir Dieu. Le vice est affreux: & l'on ne peut trop tôt se donner au Seigneur: la Sainte Vierge, dit-on, s'offroit à Dieu dès l'âge de trois ans: si-tôt que le Roi vous a vue,

qu'après la mort de Madame la Dauphine, il dit à Madame de Maintenon, qui vouloit les reprendre de la cassette de la Princesse: *Madame, c'est pour les enfans: il faut bien que ma famille ait quelque chose de vous.*

Il vous a offerte à lui. La vie appartient sans doute à celui qui nous l'a donnée : voudriez-vous donner la vôtre à l'ennemi de Dieu ?

Evitez la vanité & l'oisiveté. Evitez surtout le péché : on se jette aisément dans le vice : on en sort difficilement. Méditez la loi de Dieu jour & nuit : gravez-la profondément dans le fond du cœur : imitez votre maître & votre modèle : sacrifiez tout à la vérité & à la vertu.

Aimez l'Eglise, qui est l'assemblée des fidèles : respectez ses Ministres : protégez les gens de bien & les bonnes œuvres. Soulagez les malheureux. Déclarez-vous contre les nouveautés dans la Religion, comme le Jansénisme, le Quiétisme : & faites-vous en instruire autant qu'il est nécessaire pour les éviter. Tenez-vous attachée au Saint Siège : c'est le centre de la catholicité.

Soyez simple dans la piété, docile, humble, unie, comme Saint Paul l'ordonne aux femmes. Fréquentez les Sacremens avec joie & avec confiance : choisissez un bon Confesseur, & laissez-vous conduire dans le bien qu'il vous conseillera : c'est là qu'il faut être simple comme la colombe. Quittez-le, s'il vous disoit quelque chose de mal : c'est en ce cas qu'il faut être prudent comme le serpent. Suivez l'esprit de l'Eglise dans toutes ses solemnités.

Encore une fois, aimez l'Ecriture sainte,  
*Lett. Tome I.*

M

adorez ce que vous n'entendez pas : profitez de ce que vous comprenez. Servez-vous du livre de l'Imitation & des Pseaumes. Lisez les œuvres de Saint François de Sales. Rentrez souvent en vous-même, & tâchez de vous mettre en la présence de Dieu, au milieu de la Cour la plus nombreuse.

N'espérez pas un parfait bonheur : il n'y en a point sur la terre : & s'il y en avoit, il ne seroit pas à la Cour.

La grandeur a ses peines, & souvent plus cruelles que celles des particuliers : dans la vie privée, on se fait aux chagrins : à la Cour on ne s'y habitue pas.

Votre sexe est encore plus exposé à souffrir, parce qu'il est toujours dans la dépendance. Ne soyez ni fâchée ni honteuse de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la Providence.

Que M. le Duc de Bourgogne soit votre meilleur ami & votre seul confident. Prenez ses conseils : donnez-lui les vôtres : ne soyez, vous & lui, qu'un cœur & qu'une ame.

N'espérez pas que votre union vous procure une paix parfaite : les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre tour à tour l'un de l'autre avec douceur & avec patience. Il n'y en eut jamais sans quelque contradiction.

Soyez complaisante, sans faire valoir

vos complaisances. Supportez les défauts de l'humeur, ceux du tempérament, & de la conduite, la différence des opinions & des goûts. C'est à vous à être soumise, & c'est en vous soumettant à M. le Duc de Bourgogne, que vous regnerez sur lui. Prenez sur vous le plus que vous pourrez, sur lui jamais.

N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez : les hommes sont pour l'ordinaire moins tendres que les femmes : & vous serez malheureuse, si vous êtes délicate en amitié : c'est un commerce où il faut toujours mettre du sien.

Demandez à Dieu de n'être point jalouse : n'espérez pas faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins & les reproches. Le seul moyen est la patience & la douceur : l'impatience aigrit & alienne les cœurs : la douceur les ramène. J'espere que M. le Duc de Bourgogne n'affigera pas votre cœur par des infidélités.

En sacrifiant votre volonté, ne prétendez rien sur celle de votre époux : les hommes y sont encore plus attachés que les femmes, parce qu'on les élève avec moins de contrainte. Ils sont naturellement tyranniques : ils veulent les plaisirs & la liberté, & que les femmes y renoncent : n'examinez pas si leurs droits sont fondés : qu'il vous suffise qu'ils soient établis : ils sont les maîtres : il n'y a qu'à souffrir & à obéir de bonne grâce.

Parlez, écrivez, agissez, pensez comme si vous aviez mille témoins : comptez que tôt ou tard tout est su : il est très-dangereux d'écrire.

Ne confiez à personne rien qui puisse vous nuire, s'il est redit : comptez que les secrets les mieux gardés ne le sont que pour un temps, & qu'il n'est point de pays où il y ait plus d'indiscrétion que celui-ci, où tout se fait avec mystère.

Aimez vos enfans, voyez-les souvent : c'est l'occupation la plus honnête qu'une Princesse & qu'une paysanne puissent avoir. Jetez dans leurs cœurs les semences de toutes les vertus : & en les instruisant, songez que de leur éducation dépend le bonheur d'un peuple qui mérite d'être aimé de ses Princes. Exposez-vous au monde selon la bienséance de votre état : si vous êtes inaccessible, vous ne serez pas aimée.

Détruisez, autant que vous le pourrez, la vanité, l'immodestie, le luxe, & encore plus les calomnies, les médisances, les railleries offensantes, & tout ce qui est contraire à la charité.

N'épousez les passions de personne : c'est à vous à les modérer & non pas à les suivre. Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures : & par la raison contraire, craignez & n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, sous quelque apparence de zèle.

& de raison qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs ressentimens.

Défiez-vous des personnes intéressées, vaines, ambitieuses, vindicatives : leur commerce ne peut que vous nuire.

N'ayez jamais tort : ne vous mettez point en état de craindre la confrontation. Donnez toujours de bons conseils, si vous osez en donner. Excusez les absens & n'accusez personne. Encore une fois, n'entrez point dans les passions des courtisans : vous leur plairez moins dans les tems de leur fureur : ils vous estimeront quand l'accès sera passé. Une Princesse ne doit être d'aucun parti, mais établir par-tout la paix.

Sanctifiez toutes vos vertus, en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

Aimez l'Etat : aimez la noblesse qui en est le soutien : aimez les peuples : protégez les campagnes, à proportion du crédit que vous aurez : soulagez-les autant que vous pourrez.

Aimez vos domestiques, portez-les à Dieu, faites leur fortune, mais ne leur en faites jamais une grande : ne contentez ni leur vanité, ni leur avarice : & que votre sagesse mette à leurs désirs la modération qu'ils devroient y mettre eux-mêmes. En protégeant quelqu'un qui vous est connu, fongez au tort que vous faites à un homme de mérite que vous ne connoissez pas.

Ne soyez point trop attachée au plaisir, il faut sçavoir s'en passer, & sur-tout dans

votre état, qui est un état de contrainte & de peine. Apprenez donc à vous contraindre & à souffrir.

Ne vous laissez point aller à vos mouvemens intérieurs : on a toujours les yeux ouverts sur les Princes : ils doivent donc avoir toujours un extérieur doux, égal & médiocrement gai. Cependant montrez que vous êtes capable d'amitié : votre amie est malade, ne cachez point votre inquiétude : elle meurt, montrez votre affliction.

On ne donne presque jamais aux Princes qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation : elle est fausse, & fait tomber dans de grands inconvénients. J'aime bien mieux une prudente franchise.

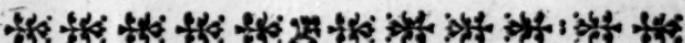
Soyez tendre aux prières des malheureux. Dieu ne vous a fait naître dans ce haut rang, que pour vous donner le plaisir de faire du bien. Le pouvoir de rendre service & de faire des heureux est le vrai dédommagement des fatigues, des désagrémens, de la servitude de votre état.

Soyez compatissante envers ceux qui recourent à vous pour obtenir des graces : mais ne soyez pas importune à ceux qui les distribuent ou qui les donnent.

N'entrez dans aucune intrigue, quelque intérêt & quelque gloire qu'on vous y fasse envisager. Aimez vos parens : mais que la France soit votre seule patrie. La France ne vous aimera qu'autant que vous l'aimerez.

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit. Trop d'esprit humilié ceux qui en ont peu : l'esprit vous fera hâir du plus grand nombre : & peut-être mes-estimer des personnes sages.

C'est une marque visible de prédestina-  
tion de passer de souffrance en souffrance  
& de porter sa croix chaque jour. Si cela  
est , Madame , vous êtes prédestinée : car  
vous aurez beaucoup à souffrir : vous êtes  
la première femme du monde ; mais il ne  
faut point vous flater : quoi que vous fas-  
siez , vous serez ; par cela même , la plus  
malheureuse.



## LETTRE XXX.

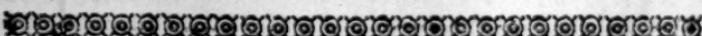
A MADAME DE ROCHECHOUART.

Ce 18 Avril.

J 'Ai donné votre lettre au Roi , qui m'a  
dit qu'il vouloit y répondre. Il est vrai ,  
Madame , que M. le Dauphin a donné une  
grande alarme , & que l'on passa une triste  
nuit. Le Roi en fut vivement touché : &  
il a grande raison : car il n'y eut jamais un  
fils si digne d'être aimé de son pere. Grace  
à Dieu ce mal a eu de très-heureuses suites.  
M. le Dauphin a grand soin de sa santé ;  
& ce qui vaut encore mieux , il pense très-  
sérieusement à son salut. Ainsi il n'y a qu'à  
remercier Dieu. Votre amée Madame la

M iv

Duchesse de Bourgogne donna dans cette occasion bien des marques de son bon naturel , & de sa tendresse pour MONSEIGNEUR , qui a eu le plaisir de voir combien il est aimé. Je vous avoue tout simplement , Madame , que j'avois oublié que je vous eusse promis le portrait de notre Princesse : mais puisque je vous l'ai fait attendre , ayez encore la bonté de me mander de quelle grandeur & de quelle figure vous le voulez : & je vous promets de réparer ma faute. Je ne manquerai pas de parler à M. de Chamillart : & je le ferai en présence du Roi , afin qu'il joigne à ma sollicitation la sienne , qui pourra être de quelque considération auprès de son Ministre. Vous ne me nommez pas Madame de Montespan , & je ne scaurois faire de même : elle m'est trop souvent présente : je lui souhaite tout ce que je me souhaite à moi-même. Apprenez-lui , Madame , la mort de Madame de Brinon : & croyez l'une & l'autre que par les sentimens que j'ai pour vous je mériterois vos bontés pour moi.



## LETTRE XXXI.

*A Marly , ce 29 Juin.*

**L**E Roi me vit recevoir votre lettre , Madame , & me demanda s'il n'y en avoit pas une pour lui. Je lui lus la mienne ,

& il vit la raison qui vous empêchoit de lui écrire. Il vous remercie, Madame, de la part que vous avez prise à sa douleur. Elle a été très-grande. Il aimoit MONSIEUR, il en étoit aimé : ils ne s'étoient jamais quittés : la maniere de la mort étoit effrayante, le spectacle bien triste : tout cela, Madame, fit une impression qui inquiéta tout le monde pour la plus précieuse santé qu'il y ait à conserver. La Cour & les affaires sont très-bonnes : dans les afflictions il faut se dissiper & se contraindre : on en profite. Vous faites justice à Madame la Duchesse de Bourgogne, Madame, quand vous l'avez cru touchée : elle l'a été au-dessus de son âge : elle commençoit à aimer MONSIEUR : l'humeur gaie de l'un & de l'autre s'accommoient parfaitement. Cette Princesse fut témoin de cette mort, & elle a joint aux sentiments de tendresse une peur de son âge, de sorte qu'elle ne pouvoit dormir. Elle s'en est trouvée mal : & cela avec un certain dérangement, qui donne quelque espérance, peu fondée pourtant, qu'elle pourroit être grosse. Elle conserve un goût pour vous, Madame, dont vous ne douteriez pas si vous étiez plus près d'elle, & me charge de vous bien remercier de tout ce que vous me dites sur son sujet. Elle n'a que trop de dégout pour l'esprit : il n'est plus gueres à la mode, & ceux qui n'en ont point, lui sçauront mauvais gré de le trou-

M. V.

ver. J'ai bien pensé à Madame de Montespan en cette occasion , & je ne suis point surprise qu'elle courre les champs. Je crois tout ce qu'elle pense , & vois d'ici par combien d'endroits elle est touchée. Je ne scias, Madame , comment on pourroit supporter la tristesse de la vieillesse & de ses réflexions , si on n'espéroit une autre vie qui ne finira point. Croyez que tant que la mienne durera , je serai la personne du monde qui vous honora le plus.

\*\*\*\*\*

## LETTRE XXXII.

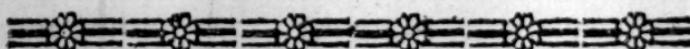
*A Fontainebleau , ce premier Octobre.*

J'AI à répondre à trois de vos lettres , Madame , & j'en serois bien honteuse , si je n'ayois une très-bonne excuse. Je suis tombée malade aussi-tôt après l'extrémité où nous avions vu Madame la Duchesse de Bourgogne : & comme nos âges sont différents , nos ressources le sont aussi. Elle est parfaitement guérie , & je suis encore abbatue , & dans l'usage du quinquina , qui m'enivre deux fois par jour : ce qui n'est guere propre aux têtes attaquées de migraines. Mais venons à nos lettres , Madame , que j'ai devant les yeux. Il est question dans la premiere de l'Abbaye de Ronceray , dont le Roi n'a point encore la démission. Il n'y a guere d'affaires dont je me mêle moins que de celles des Bénéfi-

ces , croyant très-dangereux d'en charger ma conscience. J'ai lu , Madame , tout ce que vous dites de Madame votre nièce. Vous sçavez du restē l'estime que le Roi a pour vous : il est fâcheux que l'Evêque y soit contraire ; car on les consulte en pareil cas. Je ne comprens point qu'en cela vos intérêts soient contraires à ceux de Madame du Ronceray , puisque vous ne prétendez à l'Abbaye que lorsqu'elle ne voudra plus ou ne pourra plus en jouir. Votre seconde lettre , Madame , est sur la maladie de Madame la Duchesse de Bourgogne , qui est très-sensible à la part que vous y avez prise : elle est tout-à-fait rétablie , & me charge de vous remercier de ce que vous ne l'oubliez pas. Le Roi auroit reçu avec plaisir , Madame , les compliments que vous lui auriez fait là-dessus. Venons à la troisième lettre , qui est sur le portrait de cette Princesse : votre extrême politesse ne vous permettoit pas d'y trouver à redire , tel qu'il peut être ; mais il nous a paru charmant. J'ai choisi cet habit , parce qu'il me paroît avantageux. Madame la Duchesse de Bourgogne ayant le col un peu plus long , on a pris sa mesure juste sur sa taille. Vous parlez trop bien , Madame , sur la coëffure : car il est très-vrai qu'on lui cache trop le front , parce qu'elle l'a trop grand. Notre Princesse est laide : mais si elle avoit des dents , elle seroit plus aimable que les plus belles femmes. Elle devient

M vj

grande, & donnera, s'il plaît à Dieu, de beaux enfans. Elle a été bien contente de se voir traiter par vous de merite solide, & elle l'est assez pour préférer cette louange à celle de sa personne. Elle n'a aucun ridicule là-dessus, & devient très-raisonnable. Je voudrois qu'elle aimât un peu moins le jeu : mais il est difficile de s'en passer à la Cour, & encore plus de s'y modérer. Je vous quitte, Madame, pour aller prendre un verre de vin qui me mettra hors d'état de continuer ma lettre, & de vous faire des protestations que je veux espérer qui ne sont point nécessaires pour vous persuader mon véritable attachement pour vous.



## LETTRE XXXIII.

*Ce 9 Novembre.*

**L**E Roi m'ordonne de vous mander, Madame, qu'il a lu votre lettre avec attention : qu'il trouve bon que vous diffiez vos raisons à M. le Chancelier, & que bien loin de vous retrancher ce qui est permis aux autres, il vous accorderoit volontiers par son inclination ce qu'il refuseroit au reste du monde.

Je me réjouis avec vous, Madame, de la considération que j'ai toujours vue dans le Roi pour vous. Après ce compliment,

venons au portrait de Madame la Duchesse de Bourgogne. Vous n'avez plus sa hauteur, Madame : elle est présentement aussi grande que moi, & ce sera bientôt davantage. Sa taille est encore embellie, parce que le sein lui vient : mais je la trouve un peu déparée d'avoir perdu ses cheveux après sa grande maladie. Il n'est question ici que de la Reine d'Espagne. Les portraits qu'on en fait ressemblent fort à notre Princesse. Mais ce qu'on mande de son esprit est surprenant, & effraye les Espagnols. Voilà finir bien court, Madame, ce n'étoit pas mon intention.

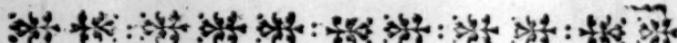


## LETTRE XXXIV.

*Ce 13 Février.*

JAMAIS affaire de la Cour ne fut plus facile, Madame, que celle de vous faire donner un livre de Médailles : à la proposition que j'en fis au Roi, il me répondit, *lo merece*. Voilà ma négociation, & j'ai fait mettre le livre entre les mains de M. d'O. Vous êtes trop discrète, Madame, quand vous cherchez des prétextes pour faire vos complimens : & vous êtes une ingrate si vous oubliez la maniere dont tout ce qui vient de vous est reçu. Vous aurez pris part aux dernieres nouvelles d'Italie. Le Roi est fort touché du malheur du Maréchal de Villeroi, & du reste bien-

content de l'extraordinaire succès qu'ont eu ses troupes, en chassant les ennemis déjà entrés & établis par une trahison. On ne peut trop demander la paix.



## LETTRE XXXV.

À MADAMEMOISELLE D'OSMOND.

*À Versailles, ce 28 Février, 1701.*

JE suis ravie de votre établissement, Mademoiselle: & j'espere que votre sœur \* ne perdra rien en vous donnant tout ce qu'elle avoit. Celui qui vous épouse † est bien estimable: il préfère votre vertu aux richesses qu'il auroit pu trouver. Et vous, vous préférez la sienne aux biens que vous allez partager avec lui. Avec de tels sentimens, un mariage ne peut qu'être heureux: Dieu bénira deux époux dont la piété est le lien. Je ne cesserai jamais de vous aimer, & de me souvenir que je suis aimée de vous. Je n'ai point pris Mademoiselle votre sœur pour la garder auprès de moi, comme vous le pensez. Elle va retourner à Saint Cir, où sa capacité l'a mise à la tête d'une classe. Je l'en tirerai de tems en tems pour la délasser d'un personnage si sérieux. Madame

\* Depuis Marquise d'Havrincour.

† M. de Bouvet, Marquis de Louvigny.

la Duchesse de Bourgogne l'aime fort : & ce voyage - ci j'en ai été fort contente. Adieu : soyez l'exemple de votre Province : qu'on voie que vous avez été élevée à St Cir : & croyez que je vous aimerai toute ma vie.



## LETTRE XXXVI.

### A MAD. LA MARQ. D'AVRINCOUR.

*Le 24 Février, 1705.*

**V**ous n'avez à présent, ma chère fille, que deux choses à faire : servir Dieu & plaire à votre mari \*. Prodiguez-lui vos complaisances : entrez dans toutes ses fantaisies : souffrez toujours ses bizarries, & qu'il n'ait jamais à souffrir des vôtres. S'il est jaloux, ne voyez personne : s'il vous veut dans le grand monde, mettez-vous y, toujours avec la modération que la vertu demande.

Vous allez être gouvernante : comprenez & faites tout le bien que peut faire la première personne d'une Ville. Ayez toujours quelque honnête femme en votre compagnie : vous êtes trop jeune pour

\* M. le Marquis d'Avrincour, Gouverneur d'Hesdin en Artois : il en donna en 1737 sa démission en faveur de son fils, aujourd'hui Ambassadeur du Roi à la Cour de Suède.

vous livrer au monde sans avoir un témoin irréprochable de votre conduite. Votre mari vous en saura gré, tel qu'il soit. Soyez circonspecte dans vos liaisons avec les femmes : il vaut mieux être vue à l'opéra avec tel homme qu'avec telle femme au sermon.

Aimez la présence de votre mari : jamais de mystère avec lui. Que vos prières soient plus ou moins longues selon son goût : cette complaisance est une prière.

Obéir à ses volontés est le premier devoir du mariage : éléver vos enfans, le second. Ayez soin d'eux avant leur naissance, & ne hazardez point leur vie & leur salut par des indiscretions. N'oubliez rien pour en faire de véritables Chrétiens : rendez-leur l'éducation que vous avez reçue : préparez-vous aux chagrins qu'ils vous donneront. J'espere qu'ils seront dignes de vous : cependant ne vous dépouillez jamais de votre bien en leur faveur : le monde est si dangereux ! peut-être ironnent-ils au bal le jour qu'on vous donnera l'extrême-onction.

Retenez-vous sur le jeu : vous avez été souvent témoin des malheurs que l'amour du jeu attire.

Aimez l'ouvrage, la solitude, & ces réflexions qu'on fait sur soi-même pour se connoître & se corriger. Point de hauteur. Soyez ferme & douce dans votre domesti-

que. Ne donnez jamais dans le ridicule excès des modes. La bienféance veut que vous les suiviez : & la modestie veut que vous ne les suiviez que de loin. Que je n'entende pas dire de vous, ma chère d'Osmond, que vous êtes une femme magnifique : on croit que c'est une louange : n'en tâchez jamais.

Vous avez été élevée dans la plus pure doctrine. Vous savez fort bien votre Religion : vous avez même de la piété : abhorrez toute nouvelle opinion : taisez-vous sur cet article, ou ne parlez qu'avec une extrême retenue.

Je ne vous dirai rien de vos devoirs de bonne Françoise. Vous avez trop d'obligations au Roi pour vous départir jamais du respect & de l'amour que ses sujets lui doivent. La reconnaissance vous oblige encore plus étroitement de prier toute votre vie pour sa personne sacrée. On se donne aujourd'hui une grande liberté de parler des défauts des Princes. Ne souffrez jamais qu'on parle librement du nôtre devant vous, vous qui le connaissez mieux que personne.

Enfin, ma chère fille, soyez une bonne Chrétienne, une bonne femme, une bonne mère ; & vos devoirs seront remplis, votre réputation établie, & votre salut assuré.





## LETTRE XXXVII.

DE MADAME DE SCUDÉRY.

*A Paris, ce 28 Août.*

JE n'osois, Madame, prendre la liberté de vous écrire dans ces tems si embarrassés ; mais aujourd hui qu'on nous dit de meilleures nouvelles, je crois qu'il m'est permis de vous rendre graces de la continuation de vos bienfaits, plus touchans & plus nécessaires à l'état de la vieillesse qu'à tous les autres de la vie. Sans vous j'aurais bien souffert. Je suis pénétrée de reconnaissance, Madame, que vous ayez eu la bonté de vous souvenir d'une personne si aisée à oublier à la mort de Madame de Nemours : il est vrai que j'y perds beaucoup de douceurs. Madame de Villette me dit que vous me feriez l'honneur de m'en plaindre. Je vois souvent M. le Marquis de Villette. Je voudrois bien vous témoigner mon dévouement & ma passion à vous rendre service, en la personne d'un homme qui a l'honneur d'être votre parent.





## LETTRE XXXVIII.

DE LA MÊME.

*A Paris, ce 12 Décembre.*

JE vous dois, Madame, tant de respect & de reconnoissance, qu'il me semble qu'il est de mon devoir & de l'attachement respectueux que j'ai pour vous, de vous faire mes complimens sur la mort de M. le Marquis de Villette: je le voyois presque tous les jours, & il vint encore chez moi la veille de sa mort: il parloit peu depuis quelque tems; mais je vous assure que ce jour là il nous tint de très-bons discours, & fort chrétiens. J'espére que Dieu lui aura fait miséricorde; car c'étoit un des meilleurs hommes que j'aie jamais connu: c'étoit une joie pour moi de lui pouvoir rendre quelques devoirs, ayant l'honneur de vous être si proche; car personne n'est avec un si profond respect que moi, & n'est si obligée d'être votre très-humble & très-obéissante servante.





# LETRES DE MADAME DE MAINTENON.



A M. L'ABBE' GOBELIN\*.

---

## LETTRE I.

Paris, le Jeudi, 1669.



E m'étois toujours bien doutée que la pauvre Madame de Loïselle se flatoit. Elle doit aller voir sa fille aujourd'hui. Ne confondez pas vos visites avec celles dont je suis si fatiguée. Je vous di-

\* L'Abbé Gobelin envoya secrètement ces lettres, quelques heures avant sa mort, aux Dames de Saint Louis. Madame de Glapion les arrangea comme elle put. La plupart sont sans date dans l'original. Les copies n'en sont pas rares. Celle de Madame la Marquise d'H . . . . . est la plus complète que j'aie vue. Il est remarquable qu'il n'y en a point de l'année 1685, année du mariage de Madame de Maintenon avec le Roi. L'Abbé Gobelin eut apparemment ordre de les bruler.

Ringue en tout , sur tout & par tout. Vous m'êtes fort agréable. Je n'en excepte pas même vos reprimandes. J'ai vu Madame la Maréchale (*d'Albret* ). Je l'ai révoltée par mon silence le plus qu'il m'a été possible. Nous devons faire des promenades ensemble. Je voudrois bien que vous en fussiez. J'enverrai sçavoir si vous êtes de retour , ou si vous passez les Fêtes à Pontoise. Il faudra que je fasse mes dévotions. Je crois que Saint Bernard dit vrai : & je vois avec douleur qu'il ne suffit pas de se vider la tête des choses criminelles , & que si les plaisirs innocens éloignent moins du salut , du moins ils sont aussi opposés à la perfection où vous voudriez me conduire. Je suis fort enrhumée : je ne sçais plus que faire : & je ne veux pas voir l'Abbé.

## LETTRÉ II.

*Ce jour des Cendres.*

**M**ADAME de Coulanges m'a dit que vous aviez pensé mourir. Je ne l'ai sçu qu'après votre résurrection , & je n'y ai pas été moins sensible. Je vous plains de vos maux passés : & j'appréhende vos maux à venir. Ils deviennent , ce me semble , bien fréquens. Je suis fort intéressée à votre conservation. Et j'envisage avec tant de plaisir le bonheur de me trouver bientôt entre vos mains , que je serois in-

consolable si mon espérance étoit trompée. Il se passe ici des choses terribles entre Madame de Montespan & moi. Le Roi en fut hier témoin. Et ces procédés, joints aux maladies continuelles de ses enfans, me mettent dans un état que je ne puis soutenir. Ne m'abandonnez pas. Ecrivez-moi souvent. Et comptez sur ma reconnaissance & sur mon amitié.



## LETTRE III.

**M**ONSIEUR votre neveu me défend de lui faire réponse. Il me fait grand plaisir : car je n'en aurois pas eu la hardiesse. J'ai lu sa lettre deux fois, & deux fois je l'ai admirée. Qu'il m'en écrive une que je puisse montrer : car j'ai une grande passion que son mérite soit connu ici. Il faut que ce soit un simple remerciement de ce que je lui ai fait voir mes Princes & Versailles. Qu'il loue tout ce qu'il a vu : qu'il dise quelque chose de l'éducation : tout cela simplement & fortement. Je connoît le goût de ce pays-ci : je vous dis donc ce qu'il leur faut. Je voudrois des copies de tout ce que vous & M. votre neveu avez écrit sur l'histoire de France à l'usage des enfans ; & je voudrois aussi qu'il fît quelque chose de succinct sur l'histoire Romaine.

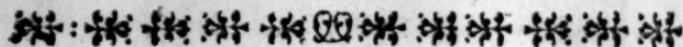


## LETTRE IV.

Le 6 Mars.

VOtre lettre m'a fait un très-grand plaisir. Je ne scias ce que je trouverai; mais il est certain que je cherche mon salut en m'éloignant d'un trouble qui y est fort opposé. Si je me trompe, ce sera par les conseils de gens d'un bon esprit: vous le scavez. Demandez à Dieu, je vous supplie, qu'il conduise mon projet pour sa gloire & pour mon bien. Tous les jours je lui fais cette priere. Il me semble que je suis dans un assez grand détachement, & qu'en me retirant d'ici, je ne suis point les conseils de mon impatience: car si quelque homme sensé & pieux me conseilloit d'y demeurer, j'y demeurerois malgré tout ce qu'il en couteroit à ma sensibilité: & d'un autre côté, si Madame de Montespan me traitoit à ma mode, si tout ce que je desire je l'avois, je quitterois tout également, pour peu qu'on le voulût. Cette indifférence semble me promettre les bénédictons de Dieu: surement il ne m'abandonnera pas. Bon jour.





## LETTRE V.\*

*A Versailles, le 14 Juillet.*

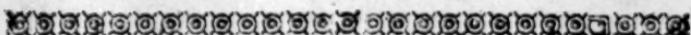
J'AI une extrême envie d'acheter une terre : & je n'y puis parvenir. M. de Montchevreuil est à Paris. Je l'ai prié d'y travailler, & de s'instruire de tout ce qu'il y avoit à vendre. Voyez-le : & joignez à toute l'amitié qu'il a pour moi toute celle que vous avez vous-même. Point d'affaire plus importante pour mon repos. Si vous voyez Madame de Richelieu, excitez-la à presser les gens de qui je dépens à songer un peu à mon établissement. Ils ne me paroissent pas aussi pressés de m'établir que je le suis de les quitter. Il faut s'éclaircir de leurs vrais sentiments à mon égard, en leur proposant quelque chose de présent & de solide. Madame de Richelieu & Madame de Montespan taillent présentement pour moi un mariage, qui pourtant ne s'achevera pas. C'est un Duc assez malhonnête homme & fort gueux : source de déplaisirs & d'embarras, où il seroit imprudent de se jettter. J'en ai déjà assez dans une condition singuliere & enviée de tout le monde, sans en chercher dans un état qui fait le malheur des trois quarts du genre humain. Cependant je n'ai point

\* Cette lettre est de l'année 1674.

rompu

rompu la négociation. Je veux que Madame de Richelieu voie la froideur & l'indifférence de Madame de Montespan sur tout ce qui m'intéresse essentiellement. Je vous ai envoyé de l'argent par Madame de Coulanges. Faites-en des mémoires différens : car c'est Madame de Montespan qui paye pour le petit garçon, & moi pour Mademoiselle Loïselle. M. le Duc du Maine est toujours malade : mais je n'y vois point de péril. Je ne laisse pas d'être affligée : & c'est toujours quelque chose de terrible de voir souffrir ce qu'on aime. Ma douleur n'avertit que je n'aime pas moins cet enfant que le premier. Et la foiblesse de m'y attacher ainsi me met de si mauvaise humeur, que je n'ai pu retenir mes larmes tant que la Messe a duré. Rien n'est si sor que d'aimer avec excès un enfant qui n'est point à moi, dont je ne disposerai jamais, & qui ne me donnera dans la suite que des soins qui déplairont à ceux à qui ils appartiennent, ou des soucis qui me tueront. En vérité ! il y a bien de la folie à demeurer dans un état si désagréable. Et il faut être bien esclave de l'usage pour n'osier faire une retraite qui me mettroit en repos ! C'est trop vous parler de moi : & pour finir, trouvez bon que je vous dise que je ne comprens point le scrupule où vous me paroissez être d'avoir fait deux voyages à Versailles : si vous croyez que j'y puis demeurer en conscience, il sera difficile que

vous n'y veniez pas quelquefois. J'entends mieux votre regret de me conduire si lentement à Dieu. Je fais bien peu d'honneur à mon Confesseur. Ce n'est pas que je fasse plus de mal ici qu'à Paris : au contraire, j'y pense plus souvent à mon salut. Il est vrai que ce sont des pensées inutiles, & que le même esprit d'impatience qui me fait désirer de quitter la place où je suis, parce qu'on m'y trouble, me fait abandonner bien des pratiques de piété, parce que je ne règle pas ma vie comme je le voudrois. Je n'ai point oublié de faire mes dévotions à la Magdeleine. J'ai eu une assez grande envie de les faire plus souvent. Mais soit raison ou tentation, j'ai cru qu'il y auroit une maniere d'hypocrisie de communier ici plus souvent qu'à Paris : si vous me donnez une règle là-dessus, j'obéirai. Dites-moi aussi votre avis sur la *media-noche*. Je suis bien aise de la faire avec le Roi, si vous jugez qu'il n'y ait point de mal. S'il y en a, je n'hésiterai pas à ne m'y plus trouver. Vous devez avoir un grand scrupule des louanges que vous me donnez : les louanges ne flattent que trop la vanité d'une personne païenne comme moi de gloire & d'amour-propre. Pardon de vous avoir fait lire si long-tems. On a bien des choses à dire à un homme à qui l'on a donné toute sa confiance.



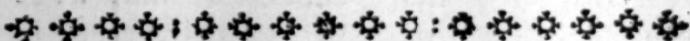
## LETTRE VI.

*A Versailles, ce Mardi 6 Août, 1674.*

Les froideurs que l'on a pour moi ont augmenté depuis votre départ. Mes amis, vous sçavez quels amis, s'en sont déjà apperçus, & m'ont fait des complimens sur ma disgrâce. J'en parlai hier au matin à Madame de Montespan : & je lui dis que je priois le Roi & elle de ne point regarder la mauvaise humeur où je leur paroissois comme une bouderie passagere contre eux : que c'étoit quelque chose de plus sérieux & que je voyois, à n'en pouvoir douter, que j'étois très-mal avec elle, & qu'elle m'avoit brouillée avec le Roi. Elle me dit sur tout cela de très-mauvaises raisons, & nous eumes une conversation assez vive, mais pourtant fort honnête de part & d'autre : ensuite j'allai à la Messe, & je revins dîner avec le Roi. On rendit compte de ce qui se passoit à M. de Louvois. On me l'envoya le soir pour me faire entendre raison : il me parut qu'il entendoit les miennes : je les lui expliquai peut-être avec un peu trop de sincérité : vous sçavez qu'il ne m'est pas possible de parler autrement : la conclusion fut que j'emploierois encore quelque tems à tâcher de me raccommoder de bonne foi. Je lui promis ce qu'il voulut : & Madame

N ij

de Montespan & moi devons nous parler ce matin : ce sera de ma part avec beaucoup de douceur. Cependant je demeure ferme dans le dessein de les quitter à la fin de l'année : je m'en vais employer ce tems-là à prier Dieu qu'il me conduise à ce qui sera le meilleur pour mon salut : faites-en de même , je vous en conjure : j'ai trop de marques de votre amitié pour douter de l'intérêt que vous prenez à ce qui se passe. Je vous en rendrai compte avec soin. Mes complimentens à M. le Ragois : il me semble que je le reçus très-mal la dernière fois qu'il vint ici : vous sçavez le trouble où j'étois : & je vous prie , que je n'en sois pas plus mal avec lui.



## LETTRE VII.

*A Saint Germain , dernier Octobre 1674.*

JE souffre d'être si long-tems sans recevoir de ces consolantes lettres , & sans vous en écrire de ces désolantes qui me soulagent en même-tems qu'elles vous affligen. Je prens souvent la plume. Mais que vous dire ? ce que je vous ai déjà dit mille fois. Je suis accablée de mélancolie. On tue ces pauvres enfans sous mes yeux : on ne me permet ni de les soulagier , ni de les secourir , ni de les regretter. La tendresse que j'ai pour eux me rend insupportable à ceux à qui ils sont. L'impos-

ſibilité de cacher mes ſentimens m'attire la haine des gens avec qui je paſſe ma vie, & auxquels je ne voudrois pas déplaſtre quand ils ne ferroient pas ce qu'ils font, & quand ils ne joindroient pas le titre de bienfaiteurs à celui de parens, qui leur donne tant de droits. Voilà une période assez longue : la matière ne s'épuife pas aſſément : & vous n'en êtes pas quitte. Je me dis quelquefois : Mais ne mettons pas tant de vivacité dans nos ſoins : laifſons ces enfans à la conduite de leur mère : ne les aimons point, puisque les aimer eſt mon crime & mon ſouci. Un moment après j'entre en ſcrupule d'offenser Dieu : & je recommence mes ſoins avec le même empreflement. Mon amitié s'en nourrit : je me renferme avec eux : & je vis de ſentimens, de douleurs & de chagrins. Voilà au vrai mon état. Je ne faurois vous en exprimer l'agitation. Figurez-vous le cœur le plus ſensible & le plus outragé, la femme la plus empreflée à mériter de la reconnoiſſance, & la plus certaine de n'obtenir que de l'ingratitudo. Un établiffement ſeul peut me mettre en repos : & je ne puis parvenir à m'en assurer un. Voyez quelquefois M. Viette pour le presser. Priez Dieu qu'il me donne la force de le ſervir malgré l'agitation où je ſuis. Ma vie eſt partagée entre le chagrin d'être eſclave, & le deſir de ne l'être plus. Vous ſcavez combien cette opposition eſt funefte au ſalut,

à la paix , à la vigilance , au recueillement. Dieu soit loué de tout ! Je n'aurois peut-être jamais pensé à lui , si j'avois été plus satisfaite des hommes. Le malheur m'a approchée de lui , la faveur ne m'en éloigneroit pas. Je suis persuadée plus que jamais que Dieu tire le bien du mal. Je ne pus vous voir à mon dernier voyage.



## LETTRE VIII.

*A Versailles , ce Vendredi , 1674.*

**I**LY a long-tems que je ne vous ai écrit. Je ne vous oublie pourtant pas. Je suis peu maîtresse de mon tems. Les jours coulent ici dans une inutilité dont il n'est pas permis de se tirer. J'avois une grande impatience de vous apprendre que le Roi m'a encore donné cent mille francs , & qu'ainsi en voilà deux cens que j'ai à votre service. Je ne sc̄ais si vous êtes content de cet établissement : pour moi je le suis fort : & je changerai bien de sentiment si jamais je leur demande un sou. Il me semble que voilà du bien pour le nécessaire , & que tout le reste n'est plus qu'une avidité qui n'a pas de bornes. Il ne faut point dire ce nouveau bienfait : j'ai des raisons pour le taire. Madame de Richelieu & l'Abbé le sc̄avent. Je suis résolue d'acheter une terre auprès de Paris : j'attens des nouvelles de

M. Viette pour en aller visiter une : & je voudrois joindre ces petits voyages-là avec la Saint François \*. Je vous remercie de tous vos soins pour nos affaires , & de l'exactitude de vos comptes : il y en a encore un sur Toscan dont j'ai besoin ; car j'en veux dresser un contrat de onze mille écus en bonne forme. Je ne change point sur l'envie de me retirer : je suis inutile ici & pour moi & pour les autres : on nourrit très-mal cet enfant. Renonçons à un pays où il faut agir & parler contre sa conscience: vous scavez lequel des deux partis m'est le plus aisé. On écoute mes conseils : souvent on m'en scait gré , souvent on s'en fâche : jamais on ne les suit , & toujours on s'en repent.



## LETTRE IX.

A St Germain , 1674.

QUOIQU' je ne fasse presque rien depuis le matin jusqu'au soir , je puis pourtant dire que je n'ai pas un moment à moi , & que c'est ce qui m'empêche de vous écrire aussi souvent que je le voudrois : vous me ferez très-grand plaisir de me prescrire quelque chose pour cet Avent : & si vous n'en avez pas le tems , envoyez-

\* Jour auquel elle faisoit tous les ans ses dévotions.

moi un de vos livres pour la Messe , où il y a des exercices pour les grandes Fêtes. Je sens de grands desirs de servir Dieu : & il me semble que si je m'éloignois du trouble où je suis ici , je me donnerois tout de bon à lui. Je fis hier mes dévotions , & j'entendis M. l'Abbé de Clermont , qui prêche fort utilement : mais la mémoire lui manqua : il ne demeura pourtant pas court tout-à-fait , & passa seulement à son troisième point , sans avoir dit la moitié du second. M. le Comte de Vexin se porte un peu mieux : & M. le Duc du Maine est un objet de pitié : il a la fièvre double quarte , un gros rhume , & un abcès ouvert qui lui fait de grandes douleurs quand on le panse , que je partage en mere très-sensible. Je suis fort triste par beaucoup d'endroits , & sur-tout à cause des difficultés que je trouve pour la conclusion de l'achat de Maintenon : on n'y trouve pas de sureté , & vous fçavez que c'est ce qu'il faut y trouver. Adieu , Monsieur , ne m'oubliez pas , & remerciez M. le Ragois de l'obligeante lettre qu'il m'a écrite : si je suis maîtresse de Maintenon , il pourra sûrement en faire sa maison de campagne.





## LETTRE X.

*Ce 4 Décembre, 1674.*

**M**ADAME de Coulanges a un peu exagéré le mal de M. le Duc du Maine : mais elle n'a pu vous dire toute ma douleur. Je suis troublée par toutes sortes de raisons ; & je ne sc̄ais comment, étant aussi sensible que je le suis, j'ai la force d'y résister. Le remède dont je m'étois proposé d'essayer s'éloigne par les difficultés que l'on trouve à mon affaire : je vous suis très-obligée de la part que vous prenez à mes déplaisirs. Ne vous laissez point de m'écrire : vos lettres ne me sont pas inutiles. M. le Duc eut hier la fièvre, quoique ce fût son jour d'intermission : je crois que ce fut par la douleur de sa plaie : je ne sc̄ais ce que l'on en doit espérer. Mais le pauvre enfant est entre les mains des Médecins & des Chirurgiens : & la moitié suffit pour le tuer. Adieu : voyez, je vous prie, M. Viette : vous entendez les affaires.



## LETTRE XI.

*A Saint Germain, ce 8 Décembre, 1674.*

**J**E ne sc̄ais si votre lettre vous a beaucoup couté, mais j'espere qu'elle me sera très-utile. Du moins suis-je fort tou-

chée des réflexions dont elle est semée. Elles m'ont paru & solides & nouvelles : je suis toujours dans la même situation , & je tâche de m'y affermir. Conservez-moi une amitié dont j'espere que je jouirai quelque jour plus tranquillement & plus utilement qu'aujourd'hui. Il ne tiendra pas à moi que je n'aie Maintenon : je m'en repose sur M. Vette , à qui j'ai donné plein pouvoir. M. le Duc du Maine a encore eu la fievre double quarte : M. le Comte de Vexin a un vomissement & un dévoiement , & Mademoiselle de Nantes vient de retomber malade : je me partage entre eux , & je les sers comme une femme de chambre , parce que toutes les leurs ont succombé à la fatigue. Mes complimens à M. le Ragois. L'état où est ce petit Duc fait oublier tous les projets que l'on faisoit sur son éducation : il faut espérer qu'il ne sera pas toujours malade.

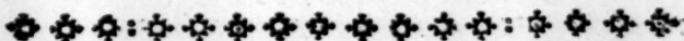


## LETTRE XII.

*À Saint Germain , ce 11 Décembre , 1674.*

**J**E fais de mon mieux ce que vous m'avez ordonné pour l'Avent : je ne puis avoir aucun mérite par mes prières : j'aurai du moins celui de l'obéissance : je dis l'Office de la Vierge : quoique ce soit avec de grandes distractions , cest toujours un

tems destiné à Dieu & passé avec lui. Je meurs de langueur ici : j'attens le printemps avec une extrême impatience : je n'ai point encore signé le contrat de Maintenon : les suretés sont difficiles à trouver : Dieu veuille qu'à la fin elles soient suffisantes , & que je ne tombe pas dans des procès en un tems que je voudrois mieux employer. Le Roi juge à l'heure qu'il est l'affaire dont vous m'avez parlé. J'ai fait mon devoir là-dessus : vous croyez bien que toute la Cour est pour Madame de Verneuil , & qu'on croit juste d'opprimer Messieurs les Bourgeois en faveur de la qualité : je trouve qu'une chose de si grande conséquence sera jugée par un bien petit nombre : il n'y a que six Judges & le Roi , qui assurément a les intentions droites , mais qui n'est peut-être pas bien instruit. M. le Duc du Maine est entre les mains de M. Sanguin , ce n'est que depuis deux jours : le petit Comte est fort languissant. Je vous donne le bon jour , & vous jure que vous n'en serez pas toujours quitte avec moi pour si peu de chose. Ne vous accoutumez donc pas à m'oublier.



## LETTRE XIII.

Ce 7 Janvier.

IL y a long-tems que je n'ai reçu de vos nouvelles : & quoique l'on mène ici une vie très-dissipée , je m'apperçois & je sens

N.vi

avec chagrin la rareté de votre commerce : je meurs de peur d'en perdre tout le fruit que j'en espérois , dans le tems que je puis le recueillir , & de vous perdre quand je me serai mise en état de vous voir plus souvent. Voilà vous faire envisager votre mort assez franchement : mais je crois que vous n'en avez point de peur : je ne puis vous dire de mes nouvelles sans tomber dans des redites continues : car je suis toujours dans les mêmes sentimens & les mêmes irrésolutions : il faut attendre le tems du voyage de Barege , & le faire si ce petit Duc le fait : il se porte mieux & le Comte aussi : la Princesse est malade , sans que toute la Faculté puisse dire si elle a la petite vérole , ou si elle ne l'a pas : tout le reste va son chemin. L'affaire de Maintenon est conclue , & on paie journallement les créanciers : j'ai grande envie d'y aller : mais les maux de ces enfans me retiennent. Je me recommande à vos prières.

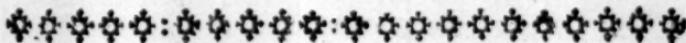


## LETTRE XIV.

*Ce 4 Janvier.*

JE suis très fâchée de votre mal , & parce que vous en souffrez , & par mon intérêt : vous scavez la peur que j'ai de vous perdre quand je serai en état de profiter de votre amitié & de vos soins : j'ai

déjà nommé un Chanoine , & j'écrivis hier à M. le Curé de Maintenon pour un Vicaire : j'écris à M. Viette pour avoir réponse du Chanoine qui ne réside point : je remplirai sa place , s'il ne la reprend : je prie M. Viette de vous donner mille francs pour les appointemens de M. le Ragois : j'ai fait vos remerciemens à Madame de Montespan : demandez bien à Dieu qu'il rompe mes chaînes , si ma liberté doit être utile à mon salut : c'est ce que je lui demande tous les jours , & que je vais lui demander tout-à-l'heure , &c.

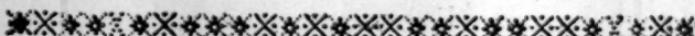


## LETTRE XV.

*A Saint Germain , ce 28 Janvier.*

**S**I j'étois à Paris , je vous verrois souvent : car je vous avoue qu'on ne peut être ni plus touchée ni plus occupée de votre douleur que je le suis : & qu'il n'y a rien que je ne fasse pour la soulager : je fais bien que votre résignation est le plus solide remède : mais s'il empêche de se plaindre & de murmurer , il n'empêche pas l'impression de la douleur , & que le cœur ne se flétrisse dans une perte aussi grande que celle que nous venons de faire ; traitez-vous donc comme vous traiteriez un autre à qui vous conseilleriez la diversion : & croyez que je suis votre amie

pour toujours & à toute épreuve : plût à Dieu que ces assurances vous pussent être de quelque consolation , & que je pusse en quelque façon remplacer ce que Dieu a voulu vous ôter ! Je vois la grandeur de cette perte à tous les momens du jour , &c.



## LETTRE XVI.

*A Saint Germain , ce Mardi , 1675.*

**T**OUS vos présens ont été bien reçus. Madame de Montespan s'en joue fort : votre tableau ornera mon oratoire de Maintenon. J'accepte avec joie la proposition que vous me faites de me voir une fois le mois. Je suis très-convaincue des vérités que vous m'écrivez : & je voudrois de tout mon cœur mener une vie moins dissipée que n'est la mienne. J'en passerai bientôt une bonne partie à l'opéra , où je fais quelquefois de bonnes réflexions , mais où il est , ce me semble , honteux de paroître quand on a près de quarante ans & que l'on est Chrétienne. Priez Dieu qu'il me conduise & vous inspire ce que je dois faire. Je ne sçais si M. le Ragois est content de moi : nous n'avons pas grand commerce ensemble , parce que je crois qu'il ne lui seroit pas avantageux : jugez du reste : on ne peut l'estimer plus que je fais : si le mérite étoit aimé

ici, je ne doute pas du succès du sien, qui me paroît connu : nous verrons ce qui en arrivera : c'est toujours un grand bonheur de mériter tout, quand même on n'obtient rien. Adieu.



## LETTRE XVII.

*Le 9 Février, 1675.*

JE vous prie de me prescrire quelque chose pour ce Carême : je me suis bien trouvée de l'Avent, par la fidélité que j'ai eue à exécuter ce que vous m'aviez ordonné. Je crains que nous n'allions pas à Barge : le lendemain détruit toujours les plus fermes résolutions de la veille : les Médecins ne sont pas d'accord. J'avois espéré dans ce voyage plus de repos pour mon corps & plus de paix pour mon esprit que je n'en trouve ici. Je viens d'entendre une belle déclamation du Pere M ascaron : il divertit l'esprit & ne touche pas le cœur : son éloquence est hors de sa place : cependant il est à la mode. Il a fort parlé contre les conquérans. Il nous a dit qu'un héros étoit un voleur, qui fait à la tête d'une armée ce qu'un voleur fait tout seul : notre maître n'a pas été content de la comparaison : jusqu'ici c'est un secret en tout, il déplaît au Roi & aux gens d'esprit.



## LETTER XVIII.\*

JE n'ai jamais eu tant d'envie de vous voir que dans cette affaire-ci. Mais nous faisons une vie qui m'en ôte l'espérance. Où vous donner un rendez-vous sûr ? Madame de Montespan sort depuis le matin jusqu'au soir, & n'a gardé la chambre qu'un seul jour, & je n'en fus pas avertie. Cependant je vous verrai avant mon départ : le jour, je ne puis vous le marquer. Vous entendrez dire que je vis hier le Roi. Ne craignez rien : il me semble que je lui parlai † en Chrétienne, & en véritable amie de Madame de Montespan.

\*\*\*\*\*

## LETTER XIX.

*A Versailles, ce Lundi au soir.*

JE ne soupçonnerai jamais que vous ayez de la négligence pour moi. J'ai trop vu votre amitié pour en pouvoir douter légerement. Je crois que nous n'irons pas à Barege : j'en suis au désespoir. Je m'étois flattée que ce voyage donneroit de

\* Cette lettre est vraisemblablement de l'année 1675, dans le tems que Madame de Montespan quitta le Roi, & se retira à Paris.

† Voyez dans le livre V des *Mémoires* le détail de cette conversation.

la santé à mon corps & la paix à mon esprit. On m'interrompt..... Les jours se passent ici dans un esclavage qui captive même les pensées. Je suis toujours assez triste, & les choses prennent un air qui ne me convient pas \*. Je n'ai pas assez d'empire sur moi pour ne pas souffrir des péchés des autres. Mais je veux bien souffrir. Et c'est quelque progrès , d'avoir mis la douleur à la place de l'impatience. Je me console avec Dieu : & je suis dans une situation plus douce que je ne l'avois espéré. Je fis avant-hier mes dévotions , n'ayant pu les faire le jour de la Visitation. Je me confessai à un homme qui ne m'entendoit point , & qui m'assura que je ne lui disois pas un péché. Je suis sûre que vous n'auriez été ni si sourd ni si doux. Voilà le compte que je vous dois de mon ame.



## LETTRE XXX.

*A Saint Germain , ce 9 Février.*

**N**ous avons encore une Chanoinie à remplir. Un grand gentilhomme , frere d'un Chanoine mort depuis peu , me la demande. Son extérieur me déplaît fort. Son frere étoit libertin : celui-ci n'est point Prêtre. Il me répondit fort cavalierement :

\* Madame de Montespan se raccommodeoit avec le Roi.



## LETTRE XVIII.\*

JE n'ai jamais eu tant d'envie de vous voir que dans cette affaire-ci. Mais nous faisons une vie qui m'en ôte l'espérance. Où vous donner un rendez-vous sûr ? Madame de Montespan sort depuis le matin jusqu'au soir, & n'a gardé la chambre qu'un seul jour, & je n'en fus pas avertie. Cependant je vous verrai avant mon départ : le jour, je ne puis vous le marquer. Vous entendrez dire que je vis hier le Roi. Ne craignez rien : il me semble que je lui parlai † en Chrétienne, & en véritable amie de Madame de Montespan.



## LETTRE XIX.

*A Versailles, ce Lundi au soir.*

JE ne soupçonnerai jamais que vous ayez de la négligence pour moi. J'ai trop vu votre amitié pour en pouvoir douter légerement. Je crois que nous n'irons pas à Barege : j'en suis au désespoir. Je m'étois flattée que ce voyage donneroit de

\* Cette lettre est vraisemblablement de l'année 1675, dans le tems que Madame de Montespan quitta le Roi, & se retira à Paris.

† Voyez dans le livre V des *Mémoires* le détail de cette conversation.

la santé à mon corps & la paix à mon esprit. On m'interrompt..... Les jours se passent ici dans un esclavage qui captive même les pensées. Je suis toujours assez triste, & les choses prennent un air qui ne me convient pas \*. Je n'ai pas assez d'empire sur moi pour ne pas souffrir des péchés des autres. Mais je veux bien souffrir. Et c'est quelque progrès, d'avoir mis la douleur à la place de l'impatience. Je me console avec Dieu: & je suis dans une situation plus douce que je ne l'avois espéré. Je fis avant-hier mes dévotions, n'ayant pu les faire le jour de la Visitation. Je me confessai à un homme qui ne m'entendoit point, & qui m'assura que je ne lui disois pas un péché. Je suis sûre que vous n'auriez été ni si sourd ni si doux. Voilà le compte que je vous dois de mon ame.



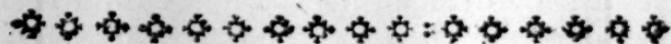
## LETTRE XXX.

*A Saint Germain, ce 9 Février.*

**N**ous avons encore une Chanoinie à remplir. Un grand gentilhomme, frere d'un Chanoine mort depuis peu, me la demande. Son extérieur me déplaît fort. Son frere étoit libertin: celui-ci n'est point Prêtre. Il me répondit fort cavalierement:

\* Madame de Montespan se raccommodeoit avec le Roi.

» Je le serai, Madame, quand il vous plaira m'ordonner. » Là-dessus je lui fis des difficultés. Enfin je vous le renvoie pour en décharger ma conscience. Ecoutez-le donc : & choisissez ensuite ou lui ou le Prêtre de l'Abbé Têtu : j'attends la réponse du Curé de Maintenon pour prendre un Vicaire : mais il me paroît un peu lent. J'attends le Carême avec impatience, parce que j'espere vous voir : vous me trouverez toujours dans les mêmes sentiments sur tout, & je vous rendrai compte de ce qui se passe ici entre le Curé & moi : dans cette espérance, je ne veux point traiter ici de pareilles matieres, &c.



## LETTRE XXI.

Ce 3 Mars, 1675.

**C**E n'est point moi qui ai chargé M. l'Aumônier de vous inviter à venir ici. Mais je ne puis m'y opposer. Quoique je songe plus à votre commodité qu'à ma satisfaction, ce seroit outrer la discrétion que d'exiger de vous que vous n'y vinssiez pas : l'Aumônier, qui vous aime & qui ne hait pas à se faire voir dans le cabinet de Madame de Montespan, lui dit l'autre jour que vous aviez envie de venir, & que je vous en empêchois : vous sçavez ce qui en est. Mais il est très-vrai que je trouverois fort inutile de vous le demander.

der , n'étant pas maîtresse ni d'un lieu ni d'une heure pour vous recevoir : & il pourra fort bien arriver que vous ferez dix lieues pour nous voir tous un moment. Si après vous en avoir montré les incommodités , vous voulez vous y exposer , partez. Je voudrois bien obéir à tout ce que vous me prescrivez pour le Carême : mais je ne pourrai éviter d'y faire quelque transposition : car je n'ai pas un moment le matin , & je ne puis qu'entendre la Messe : ce que vous me mandez sur mes habillemens n'est pas non plus trop facile. Je ne porte point de couleurs , mais je suis pleine d'or : & il faudroit que je me fisse faire des habits tout exprès. Mandez-moi si les trente fols par jour que vous m'ordonnez , doivent être distribués ici : car le Curé prétend que mes obligations sont présentement à Maintenon. J'ai fait mes dévotions aujourd'hui : je vous enverrai le projet que vous m'avez demandé.



## LETTRE XXII.

*A Versailles , ce 16 Mars , 1675.*

J 'Ai reçu le livre de l'*Imitation* que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Le Roi garde un silence sur M. de Cartigny dont je ne devine pas la cause. Il y a des gens dont on tourne tout à mal , & qu'on soupçonne d'intrigue , parce qu'ils ont de l'esprit : sans

en avoir , je me suis trouvée dans ce cas. Je ne doute pas que notre ami n'ait un fonds excellent : mais l'on n'est pas pour lui : le mérite ne brille gueres ici sans protection , & la protection n'aime pas à se charger du mérite. J'ai fait un projet de conduite pour le tems où je serai libre , & loin de la Cour : le voici : j'y laisse une marge : vous y pouvez ajouter ou retrancher.

1°. Me lever entre 7 & 8 , & passer une heure en prières.

2°. Sortir deux jours de la semaine pour des visites nécessaires , me retirer à dix heures , & faire la priere avec mes domestiques.

3°. Destiner deux jours de la semaine à visiter les pauvres & les prisonniers , & à souper chez mes amies.

4°. Etre habillée très-modestement , ne porter ni or ni argent , donner le dixième de mon revenu aux pauvres.

Voilà comme je voudrois commencer , en attendant que mon zèle m'en fît faire davantage : dans l'espérance de ce tems de repos & de calme que je me figure si délicieux , je ne fais rien qui vaille , & je m'abandonne à ma paresse : ce qui me fait craindre que la dévotion que je projette ne vienne du même esprit d'arrangement que j'ai pour les meubles de Maintenon.



LETTRE XXIII.

*Ce 12 Avril.*

IL y a ici une femme de qualité : elle s'appelle Madame la Comtesse de Ribérac. Elle demande l'aumône : elle est séparée de son mari : elle est vieille & sage. Madame de Montespan voudroit la mettre en pension , mais à bon marché : elle vous prie d'aller aux Filles de la Croix de la rue Saint Antoine pour voir si l'on voudroit la recevoir avec sa femme de chambre : faites prix pour l'une & pour l'autre. On ne prétend pas payer la qualité. Ayez la bonté de nous en rendre compte promptement.

LETTRE XXIV.

*A Saint Germain , ce 15.*

MONSIEUR l'Aumônier vient de me donner votre lettre , qui m'a fait un très-grand plaisir : elle est pleine de dévotion & d'amitié : c'est ce que je voudrois présentement qui partageât ma vie : & je suis dans un lieu où l'on ne connoît ni l'une ni l'autre : plût à Dieu que le soin de mon salut me donnât l'extrême impatience que j'ai de le quitter , & que ce ne fût pas le dégoût qui me vient de la personne que vous scavez ! Cependant il faut se servir

de tout , & esperer que je ferai un bon usage de la vie que je projette. Vous êtes le maître du tems. Mais j'attendois le retour de Barege : ce n'est pas que je scache si j'irai ou non. Je suis moins avertie que vous de ce que l'on veut faire de ces enfans : ils sont nourris aussi mal qu'ils puissent l'être : je ne puis les quitter trop tôt pour la décharge de ma conscience : car j'ai à tous les momens quelque sujet de dépit : je ferai tout mon possible pour aller à Paris avant la Notre-Dame : j'en passerai le jour à Chartres : ne doutez pas que nous ne fassions ici tout ce qu'il faut pour vous mettre en repos. Vous ne demanderez rien que de juste , & le Roi l'accordera. Instruisez-nous seulement de ce que nous avons à faire. Si pour vous servir il falloit me réconcilier avec Madame de Montespan , je me réconcilierois avec elle. Le plaisir de vous obliger est d'un prix à qui tout cede.



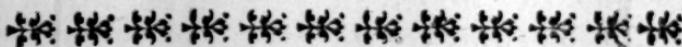
## LETTRE XXV.

*A Montelon , ce 8 Mai.*

**M**A santé dépend de celle de M. le Duc du Maine : & hier il eut un accès de fièvre. Tout ce qui n'afflige pas mon cœur , je le compte pour rien. Je vous écris au milieu de très-vives douleurs , dont je m'accommode mieux que des sécheresses

& des hauteurs d'une Dame dont je souhaite & je doute que M. le Ragois soit content. J'ai une grande impatience d'apprendre son entrée à Clagny. Outre l'intérêt que je prendrai toujours à ce qui la regarde, je me trouve déjà toute l'avidité des Provinciaux pour les nouvelles. Cependant je vous proteste avec la sincérité que vous me connoissez, que je ne me suis pas ennuyée un moment. M. le Duc du Maine est une très-délicieuse compagnie : il a besoin de soins continuels : & la tendresse que j'ai pour lui me les rend très-agréables. Je fais ce que vous m'avez ordonné pour mon salut : enfin les jours me paraissent trop courts, & je n'ai encore écrit qu'à très-peu de mes amis, pour n'en pas trouver le tems. L'Aumônier ne me voit pas souvent, parce qu'il est dans le second carosse, mais il n'en est que meilleur : & j'ai beaucoup plus de plaisir à le voir triste ou gai, selon la bonne ou mauvaise hôtellerie, que je n'en aurois à approfondir ses chagrins : il s'admire de ne pas succomber à la fatigue d'un voyage qu'il fait dans le fond d'un carosse, marchant trois heures le matin & autant l'après-dinée, & trouvant par-tout des repas préparés : j'entens la Messe avant de partir, afin de lui faciliter le déjeuner : car il se pique d'avoir le sang chaud & l'estomac dévorant : je ne sc̄ais pas s'il digere bien, mais je sc̄ais bien qu'il dévore : il lui a pris tan-

tôt un saignement de nez pendant son oraison mentale , qui l'a bien effrayé : jugez par la longueur de ma lettre si je suis de belle humeur : je vous prie de dire à M. l'Abbé Testu de m'écrire promptement : car je ne veux pas commencer avec lui : & s'il ne commence , dites-lui encore , s'il vous plaît , qu'il est menacé du second tome des 40 lettres de Madame d'Heudicourt. Bon soir , Monsieur.



## LETTRE XXVI.

*A Poitiers , ce 12 Mai.*

**J**E croyois vous envoyer ma lettre de Montelon : mais la poste se trouva partie. M. le Duc du Maine avoit eu trois accès de fievre tierce , qui m'avoient donné beaucoup d'inquiétude : il a eu cette nuit le quatrième , qui n'a marqué qu'un moment : il est si bien que nous partons d'ici aujourd'hui pour gagner Pons , où nous ferons encore quelque séjour : ne nous oubliez pas dans vos prières , & écrivez-moi : je ne reçois de nouvelles de qui que ce soit : & j'éprouve déjà combien il est aisé d'abandonner les absens : mais il faut se consoler de tout quand on a la clef des champs.



LETTRE



## LETTRE XXVII.

*Ce 20 Mai, au petit Nort.*

J'AI diné aujourd'hui à Pons, & je suis venue souper ici : nous coucherons demain à Blaie : Monsieur & Madame la Maréchale d'Albret nous ont reçus avec tous les honneurs & toute l'amitié que M. le Duc & moi pouvions espérer : enfin les présens nous traitent fort bien : mais il n'en est pas de même des absens : & vous aussi, vous m'abandonnez ! je ne reçois de lettres que d'un seul homme : & si l'on continue, on me persuadera qu'il ne faut faire fonds que sur des gens dont l'amitié est plus vive que vous ne le vouliez : ne me fâchez donc pas plus long-tems : car les Montagnards ne seront peut-être pas si difficiles, & s'accommoderoient encore de ma décrépitude. Vous jugerez bien à mon style que mon Prince est en parfaite santé : je n'entens pas parler des autres ni de Madame de Montespan : Dieu soit loué de tout ! Je me prépare à faire mes dévotions à Bourdeaux, si je puis trouver un Confesseur qui m'entende : je me persuade tous les jours de plus en plus que la solitude est nécessaire pour servir Dieu, & que la dissipation est très-dangereuse : je croyois que j'aurois du tems de reste, & je ne trouve pas une demi-heure par jour. Toutes mes

*Lett. Tome I.*

O

femmes sont souvent malades : M. de Vacherot a la fievre tierce : & l'Aumônier croit qu'il l'aura bientôt : je suis la seule qui ne me plains point : & la liberté & le repos d'esprit me tiennent lieu de tout : il n'y a que votre oubli qui me touche : je vous prie de m'écrire quelquefois , & de croire que j'ai pour vous tous les sentimens que je vous dois.



## LETTRE XXVIII.

Ce 25 Mai.

**M**ONSIEUR l'Aumônier vous mande de nos nouvelles : ainsi je n'ajoute rien à ma vieille lettre. Vous avez tant pris de part à mes maux , qu'il est bien juste que je vous dise que je me porte mieux , & que j'espere ne pas retomber , pourvu que j'ait toujours certains soins de moi , que ma délicatesse m'oblige de prendre , & qui me font autant de peine que mon mal même. Je ne scais point combien de tems je serai ici : j'y suis venue avec des dispositions soumises , qui durent encore : & je suis résolue , *puisque vous l'avez voulu* , de me laisser conduire comme un enfant , de tâcher d'acquérir une profonde indifférence pour les lieux & pour les genres de vie auxquels on me desti-  
nera , de me détacher de tout ce qui trouble mon repos , & de chercher Dieu dans

tout ce que je ferai : ce n'est pas que je sois bien propre à une dévotion toute intérieure & toute de contemplation. Mes premières vues m'y auroient peut-être mieux conduite : *mais vous vous souviendrez, s'il vous plaît, que vous voulez que je demeure à la Cour*, & que je la quitterai dès que vous me le conseillerez : écrivez-moi avec liberté : vos lettres me seront remises très-sûrement : je vous supplie d'avoir la bonté de faire relier un de vos livres pour la Messe avec des fermoirs d'or tout unis, & de me l'envoyer dès que vous l'aurez. J'ai bien fait votre cour sur les soins que vous avez de nos enfans, & sur le dessein que vous avez imaginé pour les fables d'Esope : vous êtes fort bien avec eux : je crois aussi qu'ils mettent sur votre compte la douceur qu'ils me trouvent présentement. Dieu veuille que ce ne soit que sur le sien, & qu'en effet la déférence que j'ai pour vous & l'envie de trouver du repos, ne soient pas les motifs qui me fassent agir ! Le Pere Bourdaloue fait ici des merveilles : notre Duchesse & moi nous le voyons tous les jours. Ne m'oubliez jamais dans vos prières, s'il vous plaît.





## LETTRE XXXIX.

*A Barege, ce 20 Juillet.*

**N**ous avons reçu votre solide & agréable livre: je crois que vous êtes l'homme du monde qui avez fait les plus jolis présens à M. le Duc du Maine: Dieu veuille qu'il profite du dernier, & qu'il n'aille pas à la Messe par grandeur & par coutume, qui sont les raisons qui les y font mener tous les jours si régulièrement! J'ai bien de l'impatience d'apprendre que vous fasiez votre voyage heureusement: car il est long pour un homme comme vous: & quelque éloignée que soit la fin de mes projets, je ne puis m'empêcher de vous regarder avec un grand intérêt. Quand j'ai été mal à la Cour, on me conseilloit de ne m'en point séparer dans cet état-là: & présentement que j'y suis bien, je ne scias par où m'y prendre pour m'arracher de gens qui me retiennent avec douceur & amitié: ces chaînes-là sont pour moi plus difficiles à rompre que si on l'exigeoit par violence. Mes affaires sont dans un état très-incommode: & il ne me paroît pas que l'on songe à les accomoder. Toutes ces considérations m'agitent: mais elles ne me font point changer: & il m'est impossible de sacrifier pour toute ma vie ma liberté, ma santé, & peut-être mon fa-

Iut : je vous parle sincèrement , & cependant il n'en est pas tems aujourd'hui : je vois que M. le Ragois vous mande des nouvelles de notre Prince : pour moi je veux vous en dire des siennes : plus je le vois , & plus je suis satisfaite du présent que vous nous en avez fait : c'est le plus honnête & le meilleur homme du monde : je ne crois rien de mieux pour cet enfant que de l'avoir auprès de lui : & il est impossible qu'il ne profite de ses bonnes & droites maximes : je ne l'avois jamais tant vu que j'ai fait dans ce voyage : & je l'en estime beaucoup plus. Adieu , jusqu'à la fin d'Octobre.



## LETTRE XXX.

*A Bagnères , 27 Octobre.*

J'AI appris par M. l'Abbé Têtu que vous étiez de retour de votre voyage : il me semble que j'aurois dû l'apprendre par vous , & scâvoir des nouvelles de votre santé , à laquelle je prens toujours le même intérêt : nous voici sur le point de repartir , si M. le Duc du Maine ne nous donne point de nouvelles frayeurs : vous scavez qu'il tomba malade dès Amboise : il le fut encore ici : & dès qu'il eut commencé à se baigner à Baregè , la fièvre quarte le reprit : il en a eu quatorze accès : cela , joint au peu d'effets des bains

O iij

& à l'ennui du lieu où j'étois , ne me donnoit pas peu de chagrin : nous sommes venus ici , où nous l'avons baigné long-tems sans en avoir de succès : enfin mes douleurs sont finies : & je l'ai vu considérablement fortifié : j'en ai senti la joie deux jours : le troisième la fievre quarte l'a repris : il n'en a eu que deux accès : c'étoit hier le jour du troisième : & comme je gouttois le plaisir de le voir passé sans fièvre , nous nous apperçûmes que son mal se renouvelloit : me voici donc à envisager sa mort : car s'il est dans l'état où on le croit , il est presque impossible de le sauver : pour comble de désespoir , c'est la plus jolie créature du monde , & qui surprend vingt fois le jour par son esprit. Ces agitations ne sont pas les seules que je souffre : on me tourmente du côté de la Cour par des éclaircissemens continuels : notre Duchesse me persécute pour y demeurer : je meurs d'envie d'en sortir ; mais je voudrois n'y être point brouillée : cela est difficile à accommoder : & je passe ma vie dans des tourmens qui m'ôtent tous les plaisirs du monde & la paix qu'il faudroit pour servir Dieu : voilà à peu près l'état où je suis : je demande à Dieu très-souvent qu'il me conduise à sa volonté : & je suis assez indifférente sur les événemens : je crois que notre Duchesse vous en entretiendra : je voudrois que vous pussiez tomber d'accord de quelque chose

de précis. Pour nouvelle du domestique, l'Aumônier est fort mal avec moi : Puthau a fait beaucoup de sotises : & Marotte est fort malade. Ma conscience est au même état où vous l'avez toujours connue : mais je sens souvent de grands desirs de servir Dieu & de me préparer à mourir.

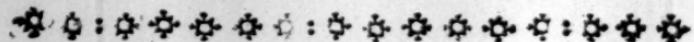


## LETTRE XXXI.

*A Versailles, Samedi au soir.*

Il est vrai que j'ai été dans une extrême tristesse les premiers jours que j'ai été ici : mais il me semble que j'en ai un peu moins présentement : je passe les heures comme des momens quand je fais aller mon imagination aux châteaux en Espagne : & je me fais des retraites plus ou moins sévères, selon l'état où seront les affaires : ne vous alarmez pourtant pas, il n'y en aura aucune dont vous ne soyez : & je ne songe point du tout à vous échapper : j'avois dans la tête trois affaires dont il y en a déjà deux de faites : ce sont des avis que j'ai demandés & obtenus, & sur lesquels le Roi me donnera quelque somme : je ne sc̄ais pas encore ce que ce sera : l'autre est un mariage pour mon frere, qui est en assez bon chemin. Je deviens la plus intéressée créature du monde : & je ne songe plus qu'à augmenter mon bien : mais ce n'est pas sans scrupule ; & j'ai de

la peine , du côté de la Cour , à presser des gens de me faire des graces , quand je pense que ce n'est que pour les quitter. Cependant je m'y trouve plus résolue que jamais : & rien ne me paroît si difficile que de demeurer dans l'état où je suis. Madame de Montespan vous a envoyé mille francs par Madame la Duchesse de Riche-  
lieu pour la fondation de la lampe : si vous en aviez meilleur marché , à la bonne heure. Je ferai mon possible pour aller à la Saint François à Paris faire mes dévo-  
tions , suivant mon ancienne coutume. Plut-à-Dieu que ce ne fût point une pure habitude ! Nos Princesses sont en bonne santé , & se sont fort jouées de tout ce que vous leur avez envoyé. La belle Mariane vous remercie. M. l'Aumônier est bien reconnoissant. C'est un très-bon hom-  
me. Je voudrois lui faire plus de bien.

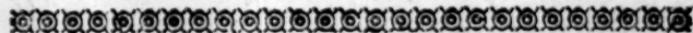


## LETTRE XXXII.

*A Versailles , ce 15 au soir.*

J'AI prié Madame la Duchesse de Riche-  
lieu de vous dire ce qui s'est passé ici : on m'a montré de la tendresse : mais , à vous dire la vérité , on ne m'a pas persua-  
dée : & je ne saurois renoncer au projet que j'ai fait avec vous : j'y envisage une douceur extrême : & quelques bons tra-  
itemens qu'on me fasse ici , j'y aurai de

grands chagrins : demandez donc bien à Dieu ce que je dois faire : & après qu'il vous l'aura inspiré , conduisez-moi où il vous plaira : j'ai fait mes dévotions aujourd'hui : & si j'avois cru toutes nos femmes , & que je n'eusse pas appréhendé de vous fatiguer , je vous aurois prié de venir hier nous confesser : mais je ne puis me résoudre à vous donner de la peine quand je puis vous la sauver : & j'aime mieux aller un de ces jours à Paris. M. le Duc du Maine se porte un peu mieux : cependant sa guérison va très-lentement : & il y a des Médecins qui croient qu'il en a encore pour un mois. Mes compliments à M. le Ragois : je vous crois trop bon François , pour n'avoir pas été ravi de ce qui s'est passé. Adieu : écrivez-moi , je vous en prie.



## LETTRE XXXIII.

*A Versailles , ce 3 Septembre.*

**M**ONSIEUR l'Aumônier de M. le Duc du Maine m'a dit que vous ne vouliez pas venir ici sans mon consentement. Je ne scais pourquoi vous apportez toujours ce retardement au plaisir que j'ai de vous voir. Ne scavez-vous pas qu'il n'y a point d'heures à prendre pour vous avec moi ? venez donc , sûr de me trouver prête à vous entretenir & à vous donner à dîner.

O v

En attendant, voyez, je vous conjure, la même Prieure des Hospitalières, & obtenez d'elle de recevoir à ma requête une Demoiselle que j'y voudrois placer. C'est la sœur de Mademoiselle de la Harzeloire que j'ai auprès de moi, & que je crois que vous connoissez. Je l'avois donnée à Madame de Montespan, qui l'a ôtée pour me fâcher. Je l'avois mise chez Madame de l'Encôme : mais Madame de l'Encôme part pour la Touraine : ainsi il faut mettre cette fille ailleurs : c'est une créature sans façon. Le logement le plus étroit, la nourriture la plus commune : tout lui fera bon. En un mot, elle est réduite à servir. La pension ne peut être considérable : car mes facultés ne le sont point. Je la retirerai dans peu de tems. Je scâis les difficultés qu'elles font de recevoir de grandes filles : mais celle-là ne verra que son frere ou sa sœur, & ne sortira point du tout : j'espere tout de leur amitié pour moi, & de la déférence qu'elles ont pour vous. Adieu, Monsieur, j'ai grande envie de vous entretenir. Je vous prie d'écrire au Séminaire d'Evreux, & de scâvoit des nouvelles de M. du Plessis, & s'il faut demander le démissoire qu'il desire. Comment fait-on chez ces nouveaux convertis ? Prêdroient-ils un homme qui ne l'est pas encore, mais qui a grande envie de se faire instruire ? Je ne scâis rien de mon voyage : le baptême de M. le Duc de

Chartres recule : & je ne puis partir qu'il ne soit fait.



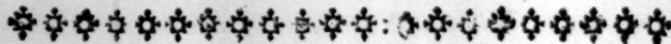
## LETTRE XXXIV.

*A Saint Germain, ce 27 Octobre.*

J'ARRIVAI hier de Maintenon, où j'ai passé huit jours dans une douceur, dans un repos d'esprit qui me fait trouver ce pays-ci pire que jamais : si je suivrois mon inclination, il n'y a pas de moment dans la journée que je ne demandasse à me retirer. Il est impossible que je soutienne long-tems la vie que je mene : je prens trop sur moi pour que le corps ou l'esprit n'y succombe pas, & peut-être tous les deux : il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu, & quand il en ordonnera, j'obéirai : je lui offre souvent mes souffrances bien ou mal fondées : & si sa volonté m'étoit connue, je la suivrois dans ce qu'il y a de plus austere, & de plus opposé à mon humeur. Quand vous pourrez venir ici, je serai fort aise de vous voir : & vous le pourrez commodément avec mille gens de votre connoissance qui y viennent, comme M. Viette, M. le Févre, des Rolines, & mille autres qui ne vous contraindront pas, ou avec quelques-uns de nos illustres. J'ai trois places à donner à des Prêtres : véritablement elles ne sont pas trop bonnes : mais elles sont briguées comme si elles

Ovj

l'étoient. Il y a deux Canonicats : & l'autre est une place de Vicaire : je voudrois de tout mon cœur les donner à des gens de bien. Ils trouveront un peuple très-bien disposé. M. l'Abbé Têtu , Madame de Montespan & moi avons autrefois mis à Saint Nicolas du Chardonnet un jeune Ecclésiastique nommé Mongont , qui est gentilhomme , & dont on m'a dit depuis beaucoup de bien : si vous vouliez vous informer de lui & de quelqu'autre , je serois fort en repos : je les prendrois de votre main. M. l'Archidiacre de Chartres , qui fait merveilles dans tout le Diocèse , m'a écrit : & je lui ai mandé que je vous consulterois là-dessus : pensez-y , s'il vous plaît , & me conservez une amitié dont je voudrois jouir un peu plus souvent que je ne fais , &c.

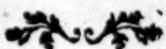


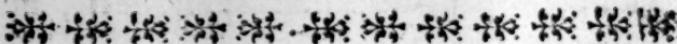
## LETTRE XXXV.

*Ce Vendredi , à 10 heures.*

**J**'Avois si grande peur d'être connue ce matin , que je ne songeois qu'à sortir vite de l'Eglise : c'est ce qui m'a empêchée de vous remercier de toutes vos bontés , que je n'ai point trouvé diminuées par le tems : voilà les deux pistoles que vous m'avez ordonné de donner : je ne fais guere d'aumône qu'à Maintenon : ainsi je

les aurois peut-être mal appliquées , ne connoissant point ceux qui en ont un véritable besoin : vous fçavez si j'en ai que l'on prie Dieu pour moi : je vous le demande encore : priez-le , & faites-le prier pour le Roi , qui est sur le bord d'un grand précipice : je comprens bien par les persécutons que l'on me fait le chagrin que vous avez quand on s'adresse à vous pour m'aborder : mais il ne faut pas , s'il vous plaît , que vous pouffiez la discrétion trop loin : & si dans le nombre de ceux qui vous obfèdent , il y en a quelques-uns que vous avez envie que je voie , vous pouvez disposer de moi avec une entiere liberté : & je vous assure avec la sincérité que vous me connoissez , que rien de tout ce qui viendra de vous ne me fera de peine. M. votre neveu sera le bien venu : je ne verrai que lui , & je ne sortirai qu'à cinq heures : je vous renvoie votre étui. Il est vrai que j'ai dit à la Maréchale de qui vous êtes le compere : la modestie de ne s'en être pas vanté est louable : mais ce n'est pas un si grand mal que l'on le fçache. Si je me remplissois aussi bien de Dieu que je vuide ma maison de toutes sortes de compagnie , vous seriez bien content de moi : je ne vois que la Marquise : & cette solitude-là m'est très-agréable.





## LETTRE XXXVI.

*A Saint Germain, ce 27 Juin, 1676.*

**M**ANDEZ-MOI des nouvelles de la sœur Saint Basile \*. Je la crois résolue de sortir de Port-Royal : mais je ne sçais si les Sœurs Hospitalières le sont de la recevoir : je suis toute prête à l'y remener. Songez à cette pauvre fille, je vous en supplie : vous autres Saints, vous êtes cruels sur les maux de cette vie : cependant ils font souvent perdre les biens de l'autre. Il faut aider notre foiblesse. Je désire plus ardemment que jamais d'être hors d'ici : & je me confirme de plus en plus dans l'opinion que je n'y puis servir Dieu : mais je vous en parle moins, parce qu'il me revient que vous dites tout à l'Abbé Têtu : voilà un trait de ma sincérité naturelle : & je crois que vous vous en accommoderez bien mieux que d'un changement sur la confiance que j'ai en vous. Je vais à Maintenon essayer de la solitude & de la vie dont je vous ai envoyé le projet. Il est donc vrai que je ne suis pas destinée au repos !

\* Madame de Maintenon l'avoit connue aux Hospitalières de la rue Saint Jacques, & avoit pris assez d'estime pour la consulter sur les constitutions de Saint Cir.

## LETTRE XXXVII.

*Ce Jeudi au soir, 1676.*

ADAME de Montespan & moi avons eu une conversation fort vive. Comme je suis la partie souffrante, j'ai beaucoup pleuré. Elle en a rendu compte au Roi à sa mode. Je vous avoue que j'ai bien de la peine à demeurer dans un état où j'aurai tous les jours de pareilles aventures. Il me seroit bien doux de me remettre en liberté. J'ai eu mille fois envie d'être Religieuse : la peur de m'en repentir m'a fait passer par-dessus des mouvements que mille autres auroient appellés vocations. Je meurs d'envie il y a sept mois de me retirer : & la même crainte m'en empêche : prudence bien timide, & peut-être mondaine, qui me fait consumer ma vie dans d'étranges agitations. Songez-y devant Dieu, je vous en conjure : & considérez un peu mon repos. Je fçais bien que je puis faire ici mon salut : mais je crois que je le ferois plus sûrement ailleurs. Je ne saurois croire que Dieu veuille que je souffre de Madame de Montespan. Elle est incapable d'amitié, & je ne puis m'en passer : elle ne sauroit trouver en moi les oppositions qu'elle y trouve, sans me haïr. Elle me redonne au Roi comme il lui plaît, & m'en fait perdre l'estime. Je suis avec

lui sur le pied d'une bizarre qu'il faut souffrir , d'un bel-esprit qu'il faut ménager , & d'une précieuse proimpte à prendre ombrage. Je n'ose lui parler seule , parce qu'elle ne me le pardonneroit jamais : & quand je lui parlerois , ce que je dois à Madame de Montespan ne me permet pas de parler contre elle. Ainsi je ne puis apporter aucun reméde à ce que je souffre. Cependant la mort vient , & le tems se perd.

Madame de Montespan trouve quelque raison d'accorder à ces bons Peres qu'ils soient chargés de la fondation , au cas que leur Maison de Saint Joseph se détruise , mais non au cas qu'elle fût transférée. Elle ne se rend point absolument là-dessus.



## LETTRE XXXVIII.

*Le 29 Juillet , Lundi , 1676.*

**J**E pense toujours de même , quoique le changement de mon style vous ait fait craindre un changement d'idées. Comme je vous parle sincèrement , je ne vous dis point que c'est pour mieux servir Dieu que je voudrois quitter la Cour. Je crois que je puis faire ici mon salut. Mais je ne vois rien qui nous défende de songer à notre repos , & à nous tirer d'un état qui

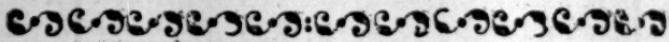
nous trouble à tout moment. Je me suis mal expliquée, si vous avez compris que je songeais à être Religieuse. Je suis trop vieille pour changer de condition: & selon le bien que j'aurai, je songerai à m'établir en pleine tranquillité. Dans le monde tous les retours sont pour Dieu; dans le Couvent tous les retours sont pour le monde. Voilà ma grande raison: celle de l'âge vient ensuite. Madame de Richelieu est présentement avec Madame de Montespan. Je me consume de chagrins & de veilles: je séche à vue d'œil: & j'ai des vapeurs mélancoliques. M. le Duc du Maine se porte beaucoup mieux, & les autres enfans très-bien. J'ai signé le contrat de la fondation. Je vous donne le bon jour. Je suis aussi sensible que je dois l'être aux bontés que vous avez pour moi. Elles font toute ma consolation: & je ne vous accuse plus de dureté.

## LETTRÉ XXXIX.

*Mercredi matin, 1676.*

**O**N a trouvé le contrat fort bien: remplissez-le de Françoise de Kochéchouart, Marquise de Montespan, séparée du mois de Juillet. Il faudroit bien feuilleter des papiers pour trouver la date précise. Mais celle du contrat sera sûrement après. Ainsi la fondation seroit in-

contestable. Elle a été séparée à Paris au Châtelet. Je viens d'avaler une médecine. C'est tout de bon qu'il ne faut point peser la lampe : elle vous en prie : & elle a raison.



## LETTER XL.

*Ce Mercredi au soir.*

L'AFFAIRE des Hospitalières a été fort bien conduite : & je vous en remercie de tout mon cœur : vous serez averti quand on voudra y mettre cette fille : je donnerai le contrat : & il ne tiendra pas à moi que vous n'en ayez réponse dès demain : mais la dissipation des Dames de la Cour est excessive : & je ne pourrai presser celle à qui nous avons affaire , parce que je ne la verrai pas. Le vilain côté de la fondation sera le poids de la lampe. Il n'y en eut jamais de si légere. Il faudra la remplir de sable pour empêcher que l'air ne l'agite. J'ai prié M. Viette d'aller voir .... dont on m'a parlé : & je suis dans une grande impatience d'en scâvoir des nouvelles : c'est par où il faut commencer le plan de notre retraite. Je retombe dans ces maladies que j'eus cet hyver , & qui font les effets d'un sang brûlé & d'une noire mélancolie : priez Dieu pour moi , je vous en supplie : & ne lui demandez que mon salut : je me tirerai bien du reste.



## LETTRE XLI.

*A Versailles, ce 12 Octobre, 1676.*

JE vous rens mille graces de votre sou-  
venir & de votre livre \*. Je n'ai pas  
été médiocrement surprise de voir que  
c'est à moi à le remplir : je ne m'en trouve  
point du tout capable : & j'avoue à ma con-  
fusion que mon esprit me fournit peu sur  
ces matieres-là : je ferai de mon mieux à  
ma tête , & beaucoup moins que ce que  
vous me prescrivez. Je vous supplie d'en-  
voyer cette lettre à Madame de la Valliere  
aux grandes Carmélites : je suis pressée : &  
je ne puis vous en dire davantage , &c.



## LETTRE XLII.

VOUS faites deux articles du Peintre  
& de l'homme qui veut entrer aux  
nouveaux convertis : c'est pourtant un  
seul & même être. Il m'écrit qu'il a des  
affaires pour douze ou quinze jours , &  
qu'après les avoir finies , il viendra songer  
à se convertir.

Il y a déjà bien long-tems que je de-  
mande un petit Bénéfice au Roi pour un

\* C'étoit un livre blanc , dans lequel l'Abbé  
Gobelin l'avoit condamnée à écrire ses pensées  
pieuses & ses résolutions.

fils de Madame de Montchevreuil qui a  
quinze ans, qui est tonsuré, qui étudie,  
& dont toutes les inclinations vont à l'é-  
tat ecclésiastique. Cependant par une dé-  
licatesse de conscience, Madame de Mon-  
tespan qui le sciait, n'ose insister : & sur  
ce que je l'ai extrêmement pressée, elle  
m'a dit de vous consulter : je le fais donc,  
& vous supplie de me répondre.

Nous irons le lendemain de la Toussaint  
à St Germain, où nous ferons treize jours  
sans la Cour : j'espere que vous nous y  
viendrez faire quelques visites : il me tarde  
d'être à Maintenon. Je ne vois pas que le  
tems s'approche. Cependant le néant de ce  
que je posséde, me montre le néant de ce  
que je puis espérer. Il est vrai que l'épreu-  
ve que le Médecin Anglois fait sur M. le  
Duc du Maine m'a mise dans d'étranges  
agitations, & que je ne me remets pas des  
frayeurs que je crois que l'on peut avoir  
avec raison pour la suite des remédes qu'il  
avale : mais je puis vous assurer avec vé-  
rité qu'aucun état ne peut me rendre insen-  
sible à la continuation de votre amitié, &  
que j'ai vu avec beaucoup de joie que vous  
ne m'avez point oubliée, que vous vous  
souvenez de ce que je pense, & que vous  
y prenez intérêt : je vous dirai toujours là-  
dessus la même chose, qui est la douleur  
où je suis de ne pas profiter de la bonté  
particuliere que vous avez pour moi : j'au-  
rois eu lieu d'espérer que jointe à la cha-

rité que vous avez pour tous, vous m'auriez menée loin du chemin où il est si important d'avancer, & dans lequel vous croyez bien que je fais peu de progrès. Je suis toujours dans le trouble où vous m'avez vue tant de fois : & vous verrez par les suites que je ne suis pas seule de mon opinion sur ce pays-ci. M. d'Elbene a donc fini sa triste vie & tous ses malheurs par une mort chrétienne ! Il m'a fait remercier en mourant des soins que vous avez pris de son ame. Oui : je ferai ce que vous m'ordonnez : je tâcherai de réparer par des aumônes le mal que je fais par une vie si dissipée : employez l'argent qui vous reste à ce que vous jugerez le plus agréable à Dieu. MAINTENON.

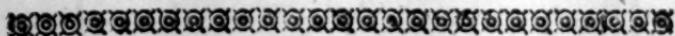


## LETTRE XLIII.

*A Versailles, ce 6 Octobre, 1677.*

J'Ai donné le placet dont vous m'aviez chargée : il a été rejetté pour quatre raisons : la première, à cause des difficultés qu'on fait de rétablir les maisons détruites : la seconde, à cause de l'amortissement que celle-ci demandoit : la troisième, à cause du droit de lods & ventes de l'Abbaye Saint Denys, dont le Roi ne peut disposer, dit-il, en conscience : la quatrième, le peu d'argent qui lui reste des acomptats qu'on emploie tout pour la con-

version des Huguenots : je crois même que cette dernière demande a nui aux autres ; car il n'est guere raisonnable d'établir un Hôpital pour lequel on demande avant qu'il soit fait : voilà tout ce qu'on m'a répondu : je suis fâchée d'avoir si mal réussi dans une affaire que vous désiriez , & qui intéresse une maison que j'aime en général & en particulier. Vous avez laissé passer la Saint François , sans vous souvenir de moi : ne croyez pas que rien me fasse oublier une négligence de vous : je ne laisse pourtant pas d'être votre très - humble servante.  
D'AUBIGNÉ.

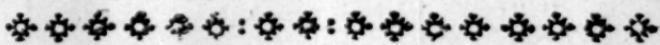


## LETTRE XLI V.

*A Versailles, ce 22 Octobre, 1677.*

**V**OUS m'avez fait un grand plaisir de me conserver ce que vous m'auriez donné le jour de Saint François. Je m'étois flattée que je n'y perdrois rien : & je suis ravie de ne m'être pas trompée. Je ne l'ai pas été non plus sur la douleur que vous me témoignez de la mort de Madame la Maréchale d'Albret : j'avois bien cru que vous y seriez sensible : & quoiqu'à mon grand regret je ne connoisse pas les liaisons que fait la charité , j'en ai une idée qui me persuade qu'elles ne sont guere moins tendres que celles que fait la passion. J'ai eu bien du déplaisir d'avoir perdu

cette femme-là : vous fçavez qu'elle avoit pour moi ce qu'elle étoit capable d'avoir de meilleur : je l'avois vue à Cognac dans une parfaite sauté , & bien pleine de longs projets. Dieu en a décidé autrement : plaise à sa bonté de lui faire miséricorde ! Je serai ravie de vous voir : & il me semble que vous nous devez au moins une visite quand nous arrivons , & une quand nous partons : ne perdez pas cette bonne coutume : & venez de façon que vous arriviez de bonne heure , afin que j'aie le tems de causer avec vous. Je suis dans une assez grande langueur : je me repose souvent : & je suis peu dissipée en desseins & en visites : car me renfermant entre le Roi , Madame de Montespan & M. le Duc du Maine , j'ai du tems pour mon repos. Dieu connoît le fond de mon cœur : & j'espere qu'il rompra mes chaînes , si ma retraite est nécessaire pour mon salut : je vous supplie de le lui demander pour moi , & de croire que je vous aimerai & vous cstimerai toujours.



## LETTRE XLV.

**J**AMAIS je ne souhaitai plus ardemment d'être hors d'ici. Plus je vais , plus je fais de vœux pour la retraite , & de pas qui m'en éloignent. Je vous en parle rarement , parce que vous dites tout à votre confident. Il en a fait des plaisanteries. Vous aimez

la franchise: & je hais la dissimulation. Je vous conjure, qu'il ne sçache plus de mes nouvelles par vous. Aujourd'hui je ne l'intéresse point. Et il a sur tout ce qui regarde la Cour des vues, des sentimens, des connaissances qui ne ressemblent point aux miennes. Je suis très-bien avec Madame de Montespan: & je me sers de ces moments de cordialité, pour lui dire en toute douceur que je veux me retirer. Elle répond peu à ces propositions-là. A son retour il faudra la déterminer. Priez Dieu de rendre mes projets utiles à sa gloire & à mon salut.



## LETTRE XLVI.

**V**OUS traitez trop sérieusement ce que je vous ai mandé. Je ne vous soupçonne point d'avoir révélé ma confession à l'Abbé Têtu. Mais comme il est curieux, j'ai cru qu'il tiroit de vous au-delà de ce que je voulois qu'il sçût. Il m'est revenu qu'il avoit appris par vous le dessein formé que j'ai de sortir de la Cour. Je ne le lui ai point dit. Il n'en sçavoit que des projets en l'air. Voilà tout ce que j'ai voulu dire. Ne vous inquiétez donc pas davantage. Je ne changerai jamais pour vous. Vous aurez toujours toute ma confiance. Je vous prie seulement de ne pas vous laisser surprendre par l'Abbé, qui est intriguant,

fin

fin & adroit. Donnez cette lettre à Madame de Richelieu, & cette boîte à Madame de Coulanges. Voilà ce que vous m'avez ordonné de faire pour Madame de Saint André, & un billet qui en Province ne gâtera rien. J'eus hier une violente migraine. J'en suis encore abbatue : mais je n'en suis pas moins vivement votre très-humble servante.

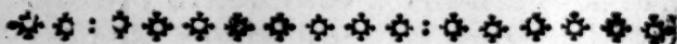
J'ai donné la Chanoinie à M. du Pleffis, dès que vous m'avez appris que je le pouvois en conscience. Je lui ai fait une belle exhortation.

\*\*\*\*\*

## LETTRE XLVII.

*Ce premier Décembre, 1677.*

JE croyois depuis huit jours le mariage de mon frere tout-à-fait assûré ; mais je viens d'apprendre que M. Quelin a plus d'une proposition à me faire, que je suis très-résolue de ne pas accepter. Ainsi je ne sçais quel en sera le succès. J'ai de la peine à croire que l'affaite se rompe : car je vois Mademoiselle de Floigny éprise, & mon frere touché. Je voudrois avoir une aussi profonde indifférence sur tout le reste. Notre Prince recevra très-agréablement les étrennes que vous lui destinez. Mettez-y peu d'argent : c'est en envoyer au Pérou. Priez Dieu pour moi, puisque vous ne pouvez faire autre chose.



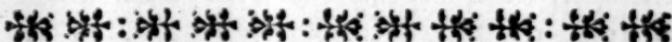
## LETTRE XLVIII.

1679.

Je vous remercie très-humblement ; mais ma reconnoissance ne m'empêchera pas de vous gronder de m'avoir abandonnée depuis la consultation que je vous fis sur mon salut. J'en ai été fort scandalisée. J'en suis réduite à relire la *conduite* que vous me donnâtes il y a dix ans. Il est vrai que vous ne pouviez alors me rien marquer de meilleur , & que si j'en avois profité , je serois bien changée. Vous n'êtes point mal avec le Roi. Il met sur votre compte & ma douceur & la piété de Madame de Montespan. Le Pere Bourdaloue fait ici des merveilles. Notre Duchesse \* & moi nous continuons à le voir. Mettez le petit de Valzergues en pension. Je payerai pour lui. Rien ne lui manquera , tant que je vivrai. Autre affaire : j'ai un petit garçon de douze ou treize ans , d'assez bonne famille , ni bien ni mal fait , né avec les plus mauvaises inclinations , menteur , jureur , ivrogne & voleur. J'ai essayé de bien des châtimens : ils ont été aussi inutiles que la douceur. Cherchez quelque endroit où je puisse le mettre : j'avois pensé aux Capettes. Et Madame de

\* La Duchesse de Richelieu.

la Font, niéce de Mademoiselle Scaron, s'en étoit informée à ma priere. Mais c'est un Collège ordinaire : & j'en voudrois un où il fut rigoureusement puni. Ecrivez-moi quand vous voulez venir ici, afin que vous ne failliez pas de voyage inutile : car il n'est pas aisé de me voir. J'ai dit au Roi les intentions de Madame de Banetot. Il approuva sa conduite, & le dira dans l'occasion. Je scéais tous vos maux : & c'est un des miens. Adieu, Monsieur : j'ai grande envie de me sauver.



## LETTRE XLIX.

Ce 20 Décembre, 1679.

J'AI chargé M. l'Aumônier de vous prier de venir ici. J'ai un jeune gentilhomme de mes parens, qui est Huguenot, & que je voudrois faire Catholique. Je m'adresse à vous pour cela : & je ne puis mieux choisir. Il n'a que quatorze ans, & me paroît un assez mauvais docteur. Il n'en est que plus opiniâtre : & je ne me rebute point. Venez Lundi ou Mardi. Il faudra du moins la journée entiere pour le convertir. Je vous rendrai compte de la commission de Madame de Miramion. Je vous importune souvent ; mais aussi pourquoi m'avez-vous inspiré tant d'estime & de confiance ?

22 Décembre.

Celui qui vous rend ce billet est le jeune

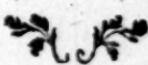
entilhomme que je voudrois convertir. Voilà six vingt pistoles pour M. de Valzergues. Je me chargerai de son fils. Pour vous je ferois bien autre chose ! J'ai la migraine. Rien n'accourcit plus les billets.

LETTRE L.

Saint Germain, 8 Janvier, 1680.

**J**E vous envoie le mémoire de mes aumônes réglées, afin que vous jugiez si elles sont bien appliquées. J'ai fait Mademoiselle de M. .... Religieuse. J'en ai encore une dont je paye la pension, en attendant que son pere paye ses dettes. Quant à mes habits, je vais les changer, & les prendre pareils à ceux de Madame de Richelieu. J'ai une indifférence là-dessus qui m'ôte tout scrupule. J'ai été vêtue d'or quand j'ai passé mes journées en plaisirs avec le Roi & sa maîtresse. Je vais être à une Princesse: je serai toujours en robe noire: si j'étois hors de la Cour, je serois en tourriere: & tous ces changemens ne me font nulle peine: je fais trop de dépense, parce que je suis naturellement propre & peu portée à l'avarice. Malgré l'envie que j'avois de me retirer, malgré toute ma haine pour ce pays-ci, j'y suis attachée: c'est Dieu qui a conduit tout cela. Mes journées sont maintenant assez réglées, & fort solitaires. Je prie Dieu un

moment en me levant : je vais à deux Messes les jours d'obligation , & à une les jours ouvriers. Je dis mon Office tous les jours , & je lis un chapitre de quelque bon livre. Je prie Dieu en me couchant , & quand je m'éveille la nuit , je dis un *Laudate Dominum* , ou un *Gloria Patri*. Je pense souvent à Dieu dans ma journée : je lui offre mes actions : je le prie de m'ôter d'ici , si je n'y fais pas mon salut. Du reste , je ne connois pas mes péchés : j'ai une morale & de bonnes inclinations , qui font que je ne fais guere de mal. J'ai un desir de plaire & d'être estimée , qui me met sur mes gardes contre toutes mes passions. Ainsi ce ne sont presque jamais des faits que je puis me reprocher , mais des motifs très-humains , une grande vanité , beaucoup de légereté & de dissipation , une grande liberté dans mes pensées & mes jugemens , & une contrainte dans mes paroles qui n'est fondée que sur la prudence humaine. Voilà à peu près mon état : ordonnez les remèdes. Je ne puis vraisemblablement envisager bientôt une retraite : il faut donc travailler ici à mon salut. Contribuez-y , je vous en supplie. Et comme c'est le plus essentiel de tous les services , comptez aussi sur la plus entiere reconnaissance.

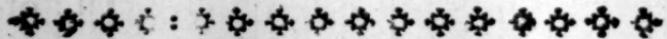




## LETTRE LI.

*Ce Dimanche, 30 Janvier, 1680.*

**V**OICI encore un gentilhomme, mon parent au même degré que M. de Murçay. Il veut faire son abjuration entre vos mains, & être instruit par vous. Je vous le recommande. Mettez-vous bien dans l'esprit son éducation huguenote. Ne lui dites d'abord que le nécessaire sur l'invocation des Saints, les Indulgences, & sur les autres points qui le choquent si fort. Ne vous verrai-je point avant que nous partions pour Compiegne? j'en serois ravi: car plus je pense à Dieu, plus je vois combien vous m'êtes nécessaire. Je vis hier notre ami Cartigny. Je ne me console point de voir son mérite si peu reconnu. Je protégerai volontiers Mademoiselle de la Paillerie.



## LETTRE LII.

*Saint Germain, ce 2 Juin.*

**L**E plaisir de voir à la Messe le Roi très-aimable & très-Chrétien, ne fauroit vous manquer quand vous viendrez ici, non plus que de voir la simplicité de ma chambre; plutôt à Dieu qu'il y en eût autant dans mon cœur, & que sans compter ce

que je n'y connois pas, je n'y découvrissé pas des replis qui peuvent gâter ce que je suis ! Je suis ravie de ce que tout le monde loue ce que fait le Roi : je voudrois qu'il en rapportât la gloire à Dieu seul. Vous entendrez bientôt parler d'un nouvel établissement \* fort utile à la pauvre noblesse. Un Flamand † a donné le dessein d'une machine pour Marly, qui sera une des merveilles du monde. Si la Reine avoit un Directeur comme vous, il n'y a point de bien qu'on ne pût espérer de l'union de la Famille Royale : mais on a toutes les peines du monde à persuader sur la *media nocte* son Confesseur, qui la conduit par un chemin plus propre pour une Carmelite que pour une Reine. Je sc̄ais qu'on trouve à redire au dernier bienfait que vous avez reçu du Roi : mais ce qui m'a fâchée, c'est la sensibilité que vous avez eue pour ce blâme, que je crois très-mal fondé. J'ai un dessein qui roule sur vous : M. du Maine en profiteroit : je voudrois un recueil de maximes sur les devoirs d'un Prince à l'égard de Dieu, de lui-même & des autres. Travaillez sur ce projet après que vous l'aurez débrouillé. Ne vous alarmez pas sur ma santé : on fait du bruit de peu de chose, parce que je suis sur le théâtre. J'ai eu des vapeurs : & tout ce que j'ai souffert depuis quelque tems a

\* L'académie des Cadets de terre & de mer, instituée le 22 Juin.

† De Ville, artiste Liégeois.

un peu troublé ma santé. Faites-moi relié un Nouveau Testament, une Imitation, une Introduction à la vie dévote, votre livre sur la Messe & les essais de morale : ce sera ma bibliothéque : je meurs d'envie de faire mon salut ; mais l'orgueil & la paresse me donnent bien de la peine. Mandez-moi comment il faut s'y prendre pour combattre de pareils ennemis. Adieu : point d'inquiétude sur ma santé. Je me porte bien : je suis contente, & trop pour mon salut. Car je n'ai de peine que celle que mon impatience me donne : on ne peut se sauver sans croix, & je n'en ai point : j'ai grand besoin de forces pour faire un bon usage de mon bonheur.



## LETTRE LI I.

*A Versailles, 6 Janvier, 1683.*

**V**ous m'avez écrit une lettre merveilleuse, & qui me prouve que vous avez plus d'un style. Vous m'avez envoyé un Saint François qui me prouve que vous avez différentes manières d'obliger. Je l'ai au chevet de mon lit, où je n'ai de marques de dévotion que celles que je tiens de vous. Je vous rens mille graces de tous vos présens, de cette bourse magnifique, de cette corbeille qui ne l'est pas moins, de ce que j'ai apperçu de joli, de tout ce que je n'ai pas encore eu le loisir de remar-

quer. Mais pourquoi me faire des excuses ? je reçois tout ce qui vient de vous avec autant de plaisir que vous me le donnez. Vos présens ne sont point de ceux qui corrompent : ils édifient toujours. La lettre que vous m'écrivîtes sur Madame de Ménillet , je la lus au Roi. Il est plein d'estime pour vous : & il ne croiroit pas aisément que vous demandiez une injustice. Madame de Montchevreuil m'a dit que vous avez la goutte : j'en suis affligée; mais vous en ferez un bon usage : & vous aurez le plaisir de souffrir. Je me porte bien : & voilà comme tout est partagé bizarrement: ma santé est bonne , & je suis inutile au monde : vous lui êtes nécessaire , & vous êtes cloué sur un lit. Et cependant tout cela est bien dans l'ordre de la Providence. Je voulois vous donner encore quelques momens. Je finis : on me parle comme si je n'écrivois pas. Ma tête & mon style commencent à s'en ressentir.

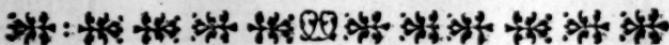


## LETTRE LIV.

*À Versailles , ce 8 Mars , 1684.*

**L**E Roi a trouvé bon que les Dames de la Cour établissent une Charité à Versailles pour y prendre le même soin des pauvres que dans les Paroisses de Paris. Madame la Duchesse de Richelieu en est Supérieure ; & vous n'en aurez pas plus

mauvaise idée de notre projet. Nous prétendons pourvoir à toutes sortes de nécessités. Nous nous trouvons déjà chargées d'un certain nombre de personnes qui excitent plus notre pitié qu'elles ne se prêtent à nos intentions. Ce sont des estropiés, hors d'état de gagner leur vie. Nous avons aussi de ces innocentes qui courent les rues, & qui font commettre bien des péchés. Toutes nos Dames m'ont chargées de supplier M. le Procureur Général de les placer à l'Hôpital: si j'allois quelquefois à Paris, j'aurois été l'en prier: il scçait que j'ai toujours cherché les occasions de le voir: & j'en connois si bien le prix, que je ne vous fais pas d'excuse de ce que je vous envoie chez lui. Vous entendrez parler de moi: ne vous en alarmez point.



## LETTRE LV.

*A Chambor, 26 Septembre.*

JE vous avoîs prié d'aller à Noisi: je vous réitere la même priere. Quelque bon esprit qu'ait Madame de Brinon, elle a besoin de conseil. Je vous prie de me mander s'il est d'une nécessité absolue de faire un noviciat avant que de pouvoir entrer dans cette Communauté, je dis présentement qu'il en faut former une toute nouvelle: car je scçais bien que dans la suite les filles feront un an de probation, & deux

même , si on le juge à propos. Mais maintenant qu'il n'y a point de corps , doivent-elles faire leur noviciat ? sous qui le feront-elles ? & peut-on le commencer avant que la maison soit établie ? Instruisez-moi là-dessus : & si vous ne possédez pas ces matières , consultez des gens qui les entendent. Le Roi se porte bien. Point de courrier qui ne lui apporte de grands sujets de joie , c'est-à-dire des nouvelles de conversions par milliers. Vous m'avez fait un grand présent en me donnant la Chanoinesse ( *Madame de la Maisonfort* : ) elle fait des merveilles. Pour Madame de Montchevreuil , quelque sujet qu'elle ait eu depuis peu de se réjouir , sa joie est plus mélancolique que la tristesse des autres. Nous ne recevrons à l'avenir que des Demoiselles. Ecrivez-moi : je suis bien aise d'avoir à montrer à propos de ces lettres courageuses qui excitent à bien faire. Je suis plus occupée du salut des autres , que du mien propre.



## LETTRE LVI.

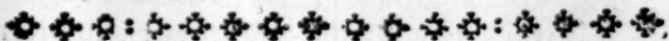
*Ce premier Octobre.*

**O**CCUPEZ-VOUS , je vous prie , uniquement de cet établissement , puisque Dieu & le Roi m'en ayant chargée , vous devez m'aider à m'en bien acquitter. Vous

P vi

ne pouvez trop prêcher à nos postulantes l'humilité : je crains que Madame de Brinon ne leur ait inspiré une certaine grandeur , & que le voisinage de la Cour , une fondation Royale , les visites du Roi , & même les miennes ne leur donnent une idée de Chanoinesses & de Dames importantes : ce qui s'opposeroit fort au bien que nous voulons faire. Il y a un milieu à prendre entre une orgueilleuse dévotion & les misères & petitesse des Couvents. Je ne scâis encore de quel nom on les appellera : si vous avez vu les constitutions , Madame de Brinon les appelle *les Dames de Saint Louis* : ce qui ne peut être ; car le Roi ne se canonisera pas lui-même : & c'est lui qui les nomme en les fondant : leurs habits seront noirs , sans cheveux & sans ajustemens , & tels que Saint Paul les demande pour des veuves Chrétiennes. Le noviciat ne doit commencer qu'à mon retour. Madame de Brinon ne donne pas assez de liberté à la conscience. Elle craint les Confesseurs : elle a raison : mais il ne faut pas réduire nos postulantes à un seul , qui ne leur dit jamais un mot. Elles en souffrent : elles n'osent s'en plaindre à elle : mais elles sont plus libres avec moi. Toutes ces filles sont des enfans , qui de long-tems ne pourront gouverner. Quel dommage que la Chanoinesse n'ait pas de vocation ! Je voudrois que le noviciat ne se passât pas en spéculation , mais en prat-

que , & qu'on entremêlât judicieusement l'exercice des charges & la théorie , les retraites & les conférences , le silence & la priere , leur éducation monastique & des leçons sur l'éducation des enfans , qui est l'objet de cet Institut.



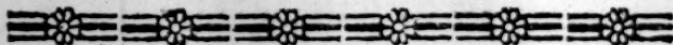
## LETTRE LVII.

Ce 3 Janvier , 1686.

J'AI reçu vos étrennes avec grande joie : mais j'ai des reproches à vous faire de la maniere pleine de respect & de cérémonie dont votre lettre étoit écrite. Je ne scias si les honneurs dont je suis environnée vous inspirent quelque chose de nouveau : mais pour moi je ne suis pas changée pour vous , & je reçois les marques de votre amitié comme j'ai fait depuis seize ans. Je ne puis désapprouver que vous ayez refusé \* ce qu'on vous a offert : les Hospitalieres en étoient désolées. Conservez-vous , je vous prie , pour Noisi. Nous avons douze Novices , & il y en aura bientôt quatorze. Le Roi veut finir cette affaire ; il présentera une requête à M. l'Evêque de Chartres pour obtenir son consentement à l'établissement qu'il veut faire à Saint Cir : il joindra à sa requête les Let-

\* Vraisemblablement quelque Dignité ecclastique.

tres-patentes qui feront voir ses intentions pour le spirituel & pour le temporel. M. de Chartres députera ses grands Vicaires avec vous & avec le Pere de la Chaize, pour examiner les réglemens : on disposera le temporel , pour que la Translation se puisse faire à la Saint Jean , suivant les intentions du Roi. Voilà , Monsieur , le plan de cet ouvrage , plan qui sera renversé , si vous êtes encore malade.



## LETTRE LVIII.

Ce 17 Janvier, 1686.

**J**E montrai hier votre mémoire au Roi ; il en voulut conférer avec le Pere la Chaize : la maniere dont se doit faire l'élection de la Supérieure fut approuvée : mais on vint à parler sur les vœux : & le P. de la Chaize ne voulut jamais consentir à ce que l'Evêque n'en pût dispenser. J'avoue que je ne comprehens point pourquoi il insiste là-dessus , puisque l'Evêque n'en veut point dispenser , & que les filles ne veulent point en être relevées. Il me semble qu'une fondation si utile ne peut avoir trop de stabilité. Le Roi ne veut point que la Supérieure ait une bague : il trouve que la croix suffit. Le Roi vous donne une pension de deux mille livres : je crois que vous n'aviez pas besoin de ce bienfait pour être content de lui. Examinez bien nos consti-

tutions avec Messieurs Racine & Boileau : mais n'allez pas non plus pour la pureté du langage gâter les expressions & les pensées de Madame de Brinon : vous fçavez que dans tout ce que les femmes écrivent, il y a toujours mille fautes contre la Grammaire : mais, avec votre permission, un agrément qui est rare dans les écrits des hommes.

Madame de Brinon & moi ne convenons point sur la disposition des charges. Elle veut que les Dames ne fassent aucun ouvrage pénible : il faudroit trop de Sœurs converses. Que l'on ne fasse rien sans l'avis des six Professes ! qu'elles n'en reçoivent aucune à ma considération ! Elles refuseroient ma sœur, que je n'y trouverois pas à redire. Pénétrez-les de la nécessité du secret : car si elles se disent ce qu'elles ont fait, tôt ou tard l'union sera troublée : qu'elles connoissent bien l'usage & la liberté des féves blanches & noires ! Vous ne leur parlez pas assez en particulier.



## LETTRE LIX.

*Ce Mercredi au soir, 1686.*

**S**I ce qu'on veut changer aux constitutions est considérable, & plus que ce que ces Messieurs critiquerent devant moi, il faut en conférer avec Madame de Brinon. On m'a dit que vous aviez perdu un pro-

ces , & que vous étiez accablé d'un compte qu'il faut rendre : je crains que cela ne vous cause bien de l'inquiétude. Ne pouvez-vous pas abandonner votre bien à vos parens , & vivre avec votre bénéfice & de votre pension ? S'il vous faut d'autres secours , je vous les procurerai ; vous n'auriez plus qu'à servir Dieu : & vous viendrez demeurer à Saint Cir : il seroit avantageux pour mon salut de vous y voir. On ne peut trop aimer , considérer , respecter Madame de Brinon ; mais il faut se défier de ses premières vues : elle en revient avec la douceur d'un mouton ; mais il faut veiller sur elle , pour lui épargner ces actes d'humilité.



## LETTRE LX.\*

*Vendredi , 27 Juillet , 1686.*

**L**A transmigration à Saint Cir commençera Lundi ; en attendant que je reçois vos instructions , profitez des miennes. Et vous aussi , vous me rendez ma faveur embarrassante jusque dans le confessionnal. Je croyois vous trouver toujours tel pour moi que vous l'étiez aux Filles-Bleues.

\* Cette lettre est si belle , qu'on l'a regardée comme apocryphe. On n'a pu croire qu'une femme à la Cour ait écrit ainsi. Je la donne telle qu'elle est dans l'original ,

DE MAD. DE MAINTENON. 333

Vous connoissez ma sincérité : je ne fais de complimens , ni ne les aime : je vous conjure donc de vous défaire du style que vous avez avec moi , qui ne m'est point agréable , & qui peut m'être nuisible. Je ne suis point plus grande Dame que j'étois à la rue des Tournelles , où vous me disiez fort bien mes vérités. Si la faveur où je suis met tout le monde à mes pieds , elle n'y doit pas mettre un homme chargé de ma conscience , & à qui je demande très-instamment de me conduire sans nul égard dans le chemin le plus sûr. Ce n'est point à vous à m'inspirer de l'orgueil , à vous qui devez le détruire en moi. Où trouverai-je la vérité , si je ne la trouve en vous ? Et à qui puis-je être soumise qu'à vous , ne voyant dans tout ce qui m'approche que respects , adulations & complaisances ? Parlez-moi , écrivez-moi sans tour , sans cérémonie , sans insinuation , & surtout , je vous prie , sans respect. Ne craignez ni de m'offenser ni de m'importuner. Je veux faire mon salut : je vous en charge: ne me parlez jamais des obligations que vous m'avez : regardez-moi comme dépouillée de tout ce qui m'environne , attachée au monde , mais voulant me donner à Dieu. Voilà mes véritables sentimens.





## LETTRE LXI.

Ce 20 Janvier, 1687.

JE vous envoie vingt louis pour vos *Trente-trois* \*. Qu'ils prient pour moi ! Nous allons à Marly. J'y serai plus occupée de Dieu que des plaisirs. Tout va bien à Saint Cir. Je suis plus heureuse que je ne l'ai jamais été. M. Vacherot sollicite-t-il bien pour vous ? Je vous remercie de vos vœux. Je ne souhaite point un grand nombre d'années ; mais je voudrois que celles que j'ai encore à vivre fussent saintement employées. Vous y pouvez contribuer par vos conseils. J'appris hier que vous aviez perdu votre procès. Vous voilà accablé d'affaires : abandonnez tout à vos créanciers. Deux mille francs du Roi & ce que vous tirez de votre Abbaye ne suffisent-ils pas pour vivre ? J'en ai vécu sept ou huit ans avec trois personnes pour me servir. Vous avez de plus six mois à passer à Saint Cir, où vous ne dépensez rien. Croyez-vous survivre au Roi, à moi, à Saint Cir ? Et le moindre des trois ne suffit-il pas pour avoir soin de votre vieillesse ? Défaites - vous de ces procès, qui abrégent vos jours. Consacrez-vous totalement à cette Maison. Pensez-y. Je vous parlerois moins librement si je vous estimois moins.

\* Collège où l'Abbé Gobelin s'étoit retiré.



## LETTRE LXII.

*Ce 20 Octobre, 1687.*

**S**AINT CIR est bien éprouvé dans la personne de ses supérieurs : le Roi a contre lui toute l'Europe : je suis dans l'affliction : Madame de Brinon est dans le trouble : & vous êtes malade.

J'ai lu l'explication de l'Epitre & de l'Evangile. Vous pouviez vous étendre un peu plus sur la morale , & vous mettre plus à la portée de votre auditoire féminin. Ce travail , fait sur toute l'Ecriture sainte , nous seroit très-utile.

L'état où nous avons vu Madame de Brinon me fait trembler. La maison n'est fondée ni pour elle , ni pour vous , ni pour moi. Mettons-la en état de se passer de nous. Je suis bien satisfaite des principales Dames. Leur gouvernement ne cessera pas sitôt. Et Madame de Brinon sera long-tems à se remettre. Je ne me lasse point des peines que Saint Cir me donne. Je n'y vais plus , parce que Madame de Brinon & moi sommes embarrassées de nous voir : une entrevue ne seroit bonne à rien. Voulez-vous une Cure ? Le Roi m'a chargée de vous le demander. M. l'Archevêque vous propose souvent : il n'en fait pas plus mal sa cour. Il faudroit que vous vous éloignassiez de Saint Cir & de moi : & Saint

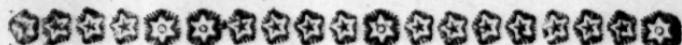
Cir & moi nous ne pouvons nous passer  
de vous.



## LETTER LXIII.

Ce 10 Octobre, 1688.

Vous êtes fort le maître d'aller à Saint Cir ou de n'y pas aller : je ne conçois pas que je ne puisse vous mettre en liberté là-dessus. Vous savez bien que les Supérieurs ne sont pas long-tems dans les maisons qu'ils gouvernent : & vous savez bien aussi qu'on est enchanté dans celle-ci quand vous y êtes. J'ai tout dit. C'est à vous à vous déterminer. Madame de Brinon me paroît bien chagrine dans ses lettres. Il faudra songer à remédier à tout ce qui la blesse. Nos Dames sont un peu tourmentées entre elle & moi, & ne peuvent être gouvernées par deux personnes qui pensent si différemment ! Dieu m'est témoin que je ne veux que le bien, & que je donnerais de mon sang pour que Madame de Brinon gouvernât Saint Cir avec régularité ! Je souffre quelque peine d'en être si loin. Il faudra pourtant me détacher de cet endroit-là comme des autres. Je suis incommodée d'un rhumatisme, qui ne m'empêchera pas de partir pour mettre ordre à tout. L'affaire d'Angleterre m'a affligée tout-à-fait. Il faut se soumettre à la Providence : & je m'y soumets.



LETTRE LXIV.

*À Saint Cir, 7 Décembre, 1688.*

**V**ous ne sauriez croire combien une exclamation déplacée est une chose plaisante. J'ai pensé mourir de rire de la vôtre. Vous voilà donc bien étonné de tout ce qui s'est passé \* ! c'est après de tels coups d'autorité que je suis redoutable. Je vous défie à présent de cesser de me craindre. Hé ! venez tout voir par vos yeux. L'éloignement vous fait un phantôme de la chose la plus simple. Tout est ici aussi bien que si Madame de Brinon n'y avoit jamais été. M. le Chancelier m'a fait part de quelques aumônes, & m'a recommandé les Hospitalières de la Place Royale : jugez s'il m'a trouvée prête à les obliger. Voilà mille francs que je leur envoie. Adieu : je suis très-contente de Saint Cir, & très-mécontente de moi. Nos Dames me laissent toujours bien loin derrière elles. Leur ferveur ne sera pas passagere : & moi, je mene une vie inutile, & peut-être pis qu'inutile.

\* De la sortie de Madame de Brinon de Saint Cir.



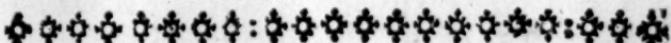


## LETTRE LXV.

*A Saint Cir, ce 14 Février, 1689.*

TOUTES nos Dames sont dans de très-bonnes dispositions. Madame la Supérieure en est contente. Et il me semble que Dieu est connu & servi dans cette Maison. La représentation d'Esther m'empêche de les voir aussi souvent que je voudrois. Je n'en puis plus soutenir la fatigue. Et j'ai résolu de ne plus faire jouer pour le public que demain. Je ferai dire que nos actrices sont malades. Et elles ne joueront plus que pour nous en particulier, ou pour le Roi, s'il l'ordonne. Ne vous occupez pas uniquement ce Carême des Dames de Saint Louis. Vous en conduisez d'autres qui ont plus besoin qu'elles de votre secours. Les nouvelles de la Cour sont que le Roi d'Angleterre est dépouillé de la Royauté à la pluralité des voix, que le trône est déclaré vacant, & qu'on attend la Princesse d'Orange à Londres pour la couronner. Milord Tyrconnel soutient l'Irlande, & demande des munitions & des armes. On lui en envoie. Dieu veuille protéger la Religion, & nos bons Rois qui se sont attirés bien des affaires par leur zèle! Je vous conjure de ne me point craindre, de ne pas chercher à me plaire, de ne point entrer dans mes sentimens par

complaisance, mais de consulter de bonne foi des gens de bien & des gens d'esprit, pour sçavoir si ce n'est pas une maxime trop sévere, & dangereuse par sa sévérité, que de dire qu'il ne faut jamais avoir de plaisir. Je croirois plutôt qu'il faut en faire espérer, en promettre beaucoup, en donner peu, faire son possible pour persuader qu'il y en a d'innocens, & se servir des momens d'ennui pour faire sentir qu'il n'en est pas de plus doux que de servir Dieu.



## LETTRE LXVI.

*Ce Samedi matin.*

**M**ADAME de Montchevreuil m'a dit que vous alliez à Paris. Il seroit pourtant bon que vous ne quittassiez pas notre chere Maison en même tems que moi. Ce que j'y fais ne peut être comparé à ce que vous y faites: cependant je vois que je n'y suis pas inutile. Nos Dames perdront deux consolations, deux appuis, deux conseils à la fois. Elles seront charmées de vos conférences, & goutent fort vos oraisons. Il y a un chapitre sur lequel je voudrois que vous les prêchassiez, l'orgueil, les hauteurs, la fierté. Je suis persuadée que mon exemple a beaucoup contribué à introduire cet esprit dans la Maison; mais avec la même sincérité que je

m'en reconnois très-coupable, je vous dis aussi que je ne l'ai jamais poussé si loin. Je pourrois, si la prudence me le permettoit, en dire des particularités qui étonneroient tout l'orgueil renfermé dans Versailles. Sans exaggération, on obtiendroit plus facilement du Roi une pénitence publique, qu'une pénitence particulière dans St Cir. J'ai refusé de faire des Chanoinesses, par aversion pour l'orgueil de cet état-là : & j'ai fait pis : il n'y en a point en Allemagne avec lesquelles il y ait plus de mesures à garder qu'avec quelques Dames de Saint Louis. Dieu pardonne à ceux qui y ont répandu cet esprit ! Dieu me fasse la grace de le détruire par mon exemple ! vos instructions y peuvent beaucoup. Je crois que vous vous souvenez bien que vous avez une consultation à faire pour moi à Paris.



## LETTRE LXVII.

DE M. L'ABBÉ GOBELIN  
À MADAME DE MAINTENON.

*Paris, 18 Mars, 1691.*

IL n'y eut jamais, Madame, de douleur plus légitime que la vôtre. Tout Paris, qui a les yeux sur vous, en est d'autant plus édifié, qu'on est persuadé qu'il n'a tenu qu'à vous de vous en exempter : ce qui

qui fait qu'elle n'est pas regardée comme l'effet d'une tendresse molle & purement naturelle, mais comme le sentiment d'une ame toute pleine de courage & de raison.

Plut au ciel, que je fusse digne de mêler mes larmes avec celles que vous versez, & de joindre mes chetives prières aux vœux que vous portez aux pieds des autels pour la conservation du premier & du plus grand roi de la terre !

Mais que vous êtes merveilleux, ô mon Dieu ! dans la maniere dont il vous plait de faire souffrir vos élus ! vous ne les afflitez pas comme les autres par la perte des biens, ni par l'outrage des calomnies, ni par quelques persécutions de ceux qui les haïssent. Vous les sanctifiez par eux-mêmes : & vous faites de leur joie & de leur amour la cause de leur désolation & de leurs peines.

C'est ce qui m'oblige de vous dire, Madame, qu'il n'y a rien dans l'écriture sainte, qu'il vous convienne mieux de lui adresser que cette parole de Job : *Que la façon, Seigneur, dont vous me tourmentez est extraordinaire & admirable !*

En effet, qu'est-ce que cette absence que vous pleurez, sinon la plus haute entrepris & la plus glorieuse expédition que jamais Monarque ait formée, qui épouvante toute l'Europe, & ne fait pas pâlir seulement le prince d'Orange, le marquis de Brandebourg, le duc de Baviere, mais jus-

qu'au roi d'Espagne & à l'Empereur ? Le soleil a-t-il jamais vu quelque chose de plus fier & de plus hardi que ce siège de Mons, tandis que tant de puissans ennemis assemblés à la Haye conspirent par une vaine jalouzie contre une domination, qui par une modération vraiment chrétienne ne tend qu'à leur paix & à leur repos ? Enfin, qu'est-ce, pour tout dire, que cette expédition, qu'une planche favorable présentée aux Flamands pour se tirer du naufrage qu'ils sont prêts de faire ? Et quel ravissement ne seroit-ce point pour nous de voir revenir Louis le Grand, non-seulement roi de France & de Navarre, mais encore duc de Brabant & comte de Flandres ?

Que cette pensée, qui n'est point une hyperbole de poète, mais le jugement des politiques les plus sensés, adoucisse donc votre juste chagrin ! qu'elle ranime votre exercice de piété ! qu'elle dissipé les craintes que vous pouvez avoir pour la sacrée personne d'un prince, qui ne porte pas avec lui César & sa fortune, mais la justice de ses armes & les puissans intérêts de la Religion Catholique, que le Tout-puissant conduit lui-même, & qui considere moins dans le péril sa gloire que celle de Dieu. Faites des aumônes & des communions, Madame, priez, jeûnez : c'est ainsi qu'en pareilles occasions en ont usé les Clotildes, les Batildes, les Blanches de Castille : & c'est tout ce que demande de vous l'état où vous

a mis la providence, & en quoi tâchera de vous suivre & de vous imiter, Madame, votre très-humble, &c. \*

\*\*\*\*\*  
LETTRE LXVIII.

DE ME DE MAINTENON  
A L'ABBÉ GOBELIN.

*A St Cyr, ce 5. Avril 1691.*

**V**ous m'avez écrit la plus belle lettre du monde. Vous jugez bien de mes sentimens. Je voudrois faire un meilleur usage de ma solitude : je la voudrois plus grande. Ma santé est assez mauvaise : ce n'est pourtant qu'une langueur causée par l'absence du roi. Vous plaiderez donc éternellement ! & il faut renoncer à l'espérance de vous avoir ici tout entier ! Je ne puis, Monsieur, cesser d'admirer la bonté de Dieu sur notre maison qu'il a si bien accoutumée à se passer de M<sup>e</sup> de Brinon. L'autorité du gouvernement s'établit, pendant que nous avons encore un reste de vie pour la soutenir. Je vous ai dit cent

\* On n'a pu trouver d'autres lettres de l'Abbé Gobelin. Il est vraisemblable que Me de Maintenon les brula, de peur qu'on ne découvrît son état dans la maniere pleine de respect dont ce directeur la traitoit, & dans les conseils qu'il lui donnoit sur sa conduite à l'égard du roi. Elle a détruit tout ce qui prouvoit qu'elle avoit été la femme de Louis XIV. avec autant de soin qu'elle en auroit mis à faire entendre qu'elle l'étoit, si elle ne l'eût pas été.

fois que vous êtes le maître d'y venir ou de n'y venir pas : si ces protestations de la part d'une personne, dont vous connaissez le fond du cœur, ne vous rassurent point, convenez que vous avez l'esprit inquiet & méfiant. On n'a point songé aux présidens à mortier. On garde ces ressources-là pour les tems où l'on a un extrême besoin d'argent. Le Roi est en bonne santé. Mon Duc du Maine fait des merveilles en bravoure & en bon sens. J'aurois voulu de tout mon cœur cacher le présent que j'ai reçu de Rome. Car je suis si glorifiée en ce monde pour quelques bonnes intentions que je tiens de Dieu, que j'ai sujet de craindre d'être humiliée & confondue dans l'autre.

*Fin du premier Volume.*

---



---

## T A B L E DES L E T T R E S

Contenues dans ce premier Volume.

1. *L ETTRE de Mademoiselle d'Aubigné à Mademoiselle de St Hémant,* page 1
2. *Lettre de M. Scaron à Mademoiselle d'Aubigné,* 2

## TABLE DES LETTRES.

365

3. Lettre du même à la même ,	page 3
4. Lettre du même à la même ,	6
5. Lettre du même à la même ,	7
6. Lettre du même à la même ,	8
7. Lettre de M. de Meré à Mademoiselle d'Aubigné ,	10
8. Lettre de Madame Scaron à Mademoiselle de l'Enclos ,	14
9. Lettre de M. Meré à de Madame Scaron ,	15
10. Lettre de Madame Scaron à Madame de Fontenay ,	17
11. Lettre à Madame Palaiseau ,	18
12. Lettre à Madame de Pommereuil ,	19
13. Lettre à Madame Fouquet ,	20
14. Lettre à la même ,	21
15. Lettre à la même ,	22
16. Lettre à Madame de Villarceaux ,	23
17. Lettre à Madame d'Albret ,	28
18. Lettre à Madame d'Hermilly ,	29
19. Lettre à Madame la Duchesse de Richelieu ,	30
20. Lettre à la même ,	31
21. Lettre à Mademoiselle de l'Enclos ,	32
22. Lettre à Madame de Chantelou ,	33
23. Lettre à Mademoiselle d'Artigny ,	35
24. Lettre à Madame de Chantelou ,	36
25. Lettre à Mademoiselle de l'Enclos ,	37
26. Lettre à M. l'Abbé Testu ,	38
27. Lettre à Madame d'Hudicourt ,	40
28. Lettre à la même ,	41
29. Lettre de M. de Meré à Madame Scaron ,	42

Qiiij

30. Lettre de Madame Scaron à Madame de Montespan ,	page 44
31. Lettre à la même ,	45
32. Lettre de Madame de Maintenon à la même ,	46
<i>Du Duc du Maine à sa mere ,</i>	47
33. Lettre à Madame de Coulanges ,	48
34. Lettre à Madame d'Hudicourt ,	49
35. Lettre à Madame de Coulanges ,	50
36. Lettre à Madame de Montespan ,	51
37. Lettre de Madame de Montespan au Roi ,	53
38. Lettre de Madame de Maintenon à Madame de Coulanges ,	55
39. Lettre à Madame de Montespan ,	56
40. Lettre à l'Abbé Testu ,	56
41. Lettre à Madame de Montespan ,	58
42. Lettre de la Comtesse de Bregy à Madame de Maintenon ,	59
43. Lettre de Madame de Maintenon à Mademoiselle de l'Enclos ,	60
44. Lettre à Madame de Frontenac ,	61
45. Lettre à la même ,	62
46. Lettre à la même ,	63
47. Lettre à la même ,	64
48. Lettre à la même ,	64
49. Lettre à la même ,	65
50. Lettre à la même ,	66
51. Lettre à la même ,	66
52. Lettre à la même ,	67
53. Lettre à la même ,	67
54. Lettre du Chevalier de Meré à Madame de Maintenon ,	67

55. Lettre du même à la même ,	page 69
* Lettres de Madame de Maintenon à M. d'Aubigné , au nombre de cent neuf Lettres , depuis la page 74. jusqu'à la page	225
Lettre à la Reine d'Angleterre ,	226
Lettres de Madame de Maintenon à di- verses personnes.	

1. Lettre ,	228
2. Lettre à Madame de St Geran ,	230
3. Lettre de la même à la même ,	231
4. Lettre de la même à la même ,	233
5. Lettre de la même à la même ,	235
6. Lettre de Madame la Marquise de Querjean ,	236
7. Lettre à Madame de Montespan ,	237
8. Lettre à Madame de Montchevreuil ,	238
9. Lettre à Madame de Fontenay , p.	239
10. Lettre ,	240
11. Lettre ,	241
12. Lettre ,	241
13. Lettre ,	242
14. Lettre ,	242
15. Lettre à Madame de Rochechouart ,	243
16. Lettre ,	244
17. Lettre de Madame Guyon à Madame de Maintenon ,	247
18. Lettre de la même à la même ,	249
19. Lettre de Madame de Maintenon à Madame de Chevreuse ,	250
20. Lettre au Duc de Beauvilliers ,	205
21. Lettre à Madame la Duchesse de Sa- voye ,	251

268 TABLE DES LETTRES.

22. Lettre à Mademoiselle de Franlieu ,	page 254
23. Lettre à Madame de la Lande ,	255
24. Lettre à la même ,	256
25. Lettre à Mademoiselle d'Aubigné ,	257
26. Lettre à Madame de Rochechouart ,	259
27. Lettre de M. Racine à Madame de Maintenon ,	260
28. Lettre de M. Blouin ,	263
29. Lettre à Madame la Duchesse de Bourgogne ,	263
30. Lettre à Madame de Rochechouart ,	271
31. Lettre ,	272
32. Lettre ,	274
33. Lettre ,	276
34. Lettre ,	277
35. Lettre à Mademoiselle d'Osmond ,	278
36. Lettre à Madame la Marquise d'Avrincourt ,	279
37. Lettre de Madame de Scudery ,	282
38. Lettre de la même ,	283
Lettres de Madame de Maintenon à M. l'Abbé Gobelin , au nombre de 68.	
Lettres , depuis la page 284. jusqu'à la fin de ce Tome	

Fin de la Table des Lettres du I. Volume.

